

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLI, No. 215-216

Juillet - Août
1958

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

L'ACTIVITE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ETUDES sur l'Histoire de l'Art et de la Civilisation de l'Égypte Ancienne

Les lecteurs de la *Revue du Caire* ont eu l'occasion de lire une première communication relative à la fondation de ce Centre, avec l'aide de l'UNESCO dans le numéro de juillet-août 1957. Le récit des activités s'arrêtait à la veille de la première grande mission d'hiver en Abou Simbel (décembre 1955 à avril 1956). C'est des travaux de cette expédition qu'il fut question (à l'issue de l'exposé des activités dans le Delta), travaux abandonnés sur le site, parce que l'équipe fut vraiment chassée par la trop forte chaleur. Puis, c'est aussi le récit de la mission d'été (septembre-novembre 1956), vers les temples submergés durant la plus grande partie de l'année qui fut fait, et la relation des travaux, jusqu'au moment où ils furent interrompus, au mois de novembre.

N.D.L.R. — Mme Christiane Desroches-Noblecourt, conservateur en chef du Département égyptien au Musée du Louvre, Membre du Conseil du C.N.R.S., est le chef de la Mission d'Experts de l'UNESCO auprès du Gouvernement égyptien. Elle a bien voulu donner pour les lecteurs de la « Revue du Caire » le texte de cette causerie faite à la Société Française d'Égyptologie.

Le départ de la première équipe Egypte-UNESCO pour les relevés du temple d'Abou Simbel eut lieu d'Assouan le 25 décembre 1955.

A l'équipe égyptienne du Centre dont les nominations n'étaient pas encore toutes effectuées (équipe dirigée par son Administrateur, le Professeur Mustapha Amer), venaient se joindre les premiers experts de l'UNESCO. Pour le début de cette campagne, le Docteur Nims avait la charge — avec un matériel qui n'était pas encore arrivé au complet, — d'assurer les prises de photographies les plus difficiles, de résoudre certains problèmes techniques, enfin d'exécuter comme il avait été annoncé, la prise de photographies de la bataille de Kadesh, et celles de toutes les petites salles latérales appelées « salles du Trésor ». Ce qui fut fait. Avec le Professeur S. Donadoni nous avons immédiatement et avant toute autre activité dressé le plan-clé du grand temple dans un ordre archéologique. Des lettres (se référant aux salles) et des chiffres (rappelant chaque scène) ont permis d'enregistrer facilement toutes les photographies relatives aux premières scènes désignées à l'étude, aussi bien que les dessins, les commentaires archéologiques et les copies épigraphiques. Chaque secteur du Centre égyptien devait recevoir pour ces débuts d'activité en ce domaine un Expert de l'UNESCO, choisi, naturellement, parmi les collègues dont les qualités scientifiques et humaines, ne l'oublions pas, avaient été mises à l'épreuve. Les descriptions archéologiques devaient être conduites par le Professeur Donadoni, ce qui ne l'empêcha naturellement pas d'effectuer un jeu de copies des grandes inscriptions religieuses et historiques du grand temple. Ces copies furent continuées par le Professeur J. Cerny, arrivé en Abou Simbel en février 1956,

et qui avait la responsabilité des relevés épigraphiques. Les relevés, descriptions et croquis, tous manuscrits sont tracés sur des cahiers de format étudié, et qui constitueront la base des archives. On demande à l'Expert lui-même de tracer ensuite sur une épreuve définitive son texte, sa copie, pour que le tirage reproduise directement ce cliché, et sans interprétation aucune, ce dont il prend la responsabilité. Au mois d'avril, au Caire, le Professeur Cerny mettait ainsi au point les « clichés » de sa première lecture de la stèle du mariage (plus de 155 heures passées devant le monument avec des projecteurs), les stèles d'Amon et de Rê, les textes des deux petites chapelles flanquant l'escalier d'accès. A la fin du séjour du Professeur Cerny, le Professeur Bakir, de l'Université du Caire arrivait pour quelques jours, et assumait la copie des inscriptions de la chapelle de Rê Harakhté. Un peu avant cette époque, l'Inspecteur Labib Habachi avait commencé le relevé des graffites pharaoniques rupestres, et en avait découvert plusieurs qui n'étaient pas encore signalés dans le *Porter et Moss*. La mission se terminait après Pâques par les travaux de deux spécialistes des graffites grecs d'Egypte, le Professeur Abdel Latif et le Professeur A. Bernand. Les trois semaines qu'ils passèrent sous un soleil de plomb à copier et à faire les *fac-similés* des nombreuses inscriptions grecques, sémites, cariennes subsistant sur les deux colosses sud du grand temple — et parfois presque illisibles — portèrent leurs fruits. Au retour au Caire, eux aussi établirent au net leurs clichés définitifs, et seules les grandes vacances mirent fin provisoirement, — du moins le croyaient-ils, — au travail des *fac-similés* qu'ils avaient commencé. Les premiers travaux exécutés dans l'enthousiasme et la bonne vo-

lonté de tous, avec des moyens de fortune quelquefois, dans ce merveilleux Abou-Simbel loin de tout, au moment où l'équipement de l'UNESCO n'était pas encore arrivé, auguraient bien des missions suivantes. La coopération avait été parfaite et la vie sur les bateaux s'organisait. La mission disposait, jusqu'à ce qu'elle puisse posséder un bateau léger lui appartenant, du « Cheikh el Beled » aimablement mis à la disposition du Centre par le Service des Antiquités. La section mécanique du Service des Irrigations avait aussi fourni au Centre une longue péniche aménagée en maison flottante : un Awama, dans lequel avaient été organisés provisoirement un laboratoire de photographies, un bureau pour dessinateurs et architectes et un pour dessinateur. Un autre bureau était réservé aux égyptologues, enfin plusieurs chambres à coucher et une salle à manger y étaient contenues. Pour finir, les Services du Sadd el Aali (le Haut Barrage) avaient fait bénéficier le Centre d'un grand bateau qui permit de recevoir l'équipe des photogrammètres, lesquels pendant une semaine firent des essais et mirent au point la technique de relevés des temples pharaoniques. Nous avons dit dans la *Revue du Caire* de juillet-août 1957, comment cette mission supplémentaire était constituée d'une équipe bénévole française, conduite par le Directeur de l'Ecole Centrale, M. Poivilliers, accompagné de MM. les Ingénieurs Géographes Janicot et Hurault, et appelée à travailler avec leurs collègues égyptiens, MM. les Professeurs Tulba et Mostapha, et l'Architecte, chef des services techniques du Centre, M. M. Mahdi. Les prises de vues, après de savantes triangulations au sol, furent effectuées sur la façade du grand temple, les piliers de la première salle, la travée sud de la salle hypostyle, une coupe du sanctuaire et de

nombreux détails. Un essai fut fait sur la façade du petit temple d'Abou Simbel, et sur le chemin du retour, nos ingénieurs eurent encore le temps d'effectuer leurs essais sur la façade du temple de Gerf Hosein.

La période chaude, celle des grandes vacances, allait apparemment ralentir les travaux, mais en fait, la préparation d'une première mission d'été, vers les temples de Debod et Kalabsha occupait toutes les activités. Un directeur, adjoint à l'Administrateur, venait d'être nommé : le Dr Anwar Choukry, qui allait être appelé à suivre le travail permanent. Puis, il importait aussi que le Professeur M. Mostapha, qui était désigné pour continuer les travaux de photogrammétrie archéologique, en liaison avec le Centre, bénéficie, un des premiers, d'une bourse U.N.E.S.C.O. pour se rendre en Europe afin d'étudier de près les techniques avec lesquelles il était le moins familiarisé (il avait étudié tout d'abord la photogrammétrie aux U.S.A.). C'est ainsi qu'il put séjourner en France et travailler avec ses collègues de l'Institut Géographique National aux premières « restitutions » des essais qui avaient été faits en Abou Simbel quelques mois auparavant. Puis il se rendit en Angleterre, en Belgique, en Hollande, au Congrès International des Photogrammètres en Suède, pour rentrer en Egypte par l'Italie. Voici un des exemples où, en contrepartie des Experts étrangers qui viennent travailler au Centre, des collègues égyptiens peuvent bénéficier de moyens financiers leur permettant d'aller à leur tour à l'étranger, se mettre ou se tenir au courant des progrès des techniques qu'ils auront à utiliser.

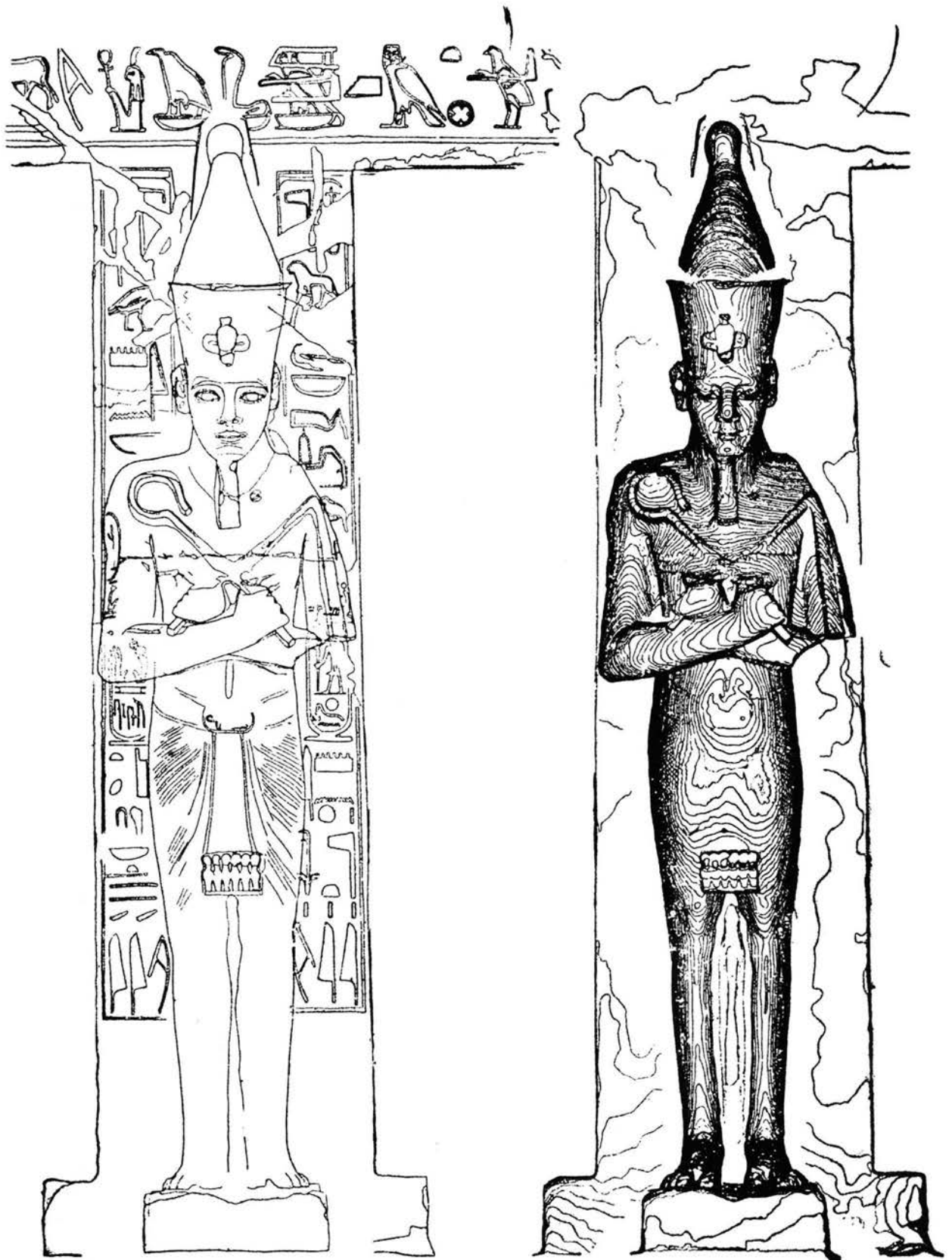
Entre temps, l'âge de la retraite avait sonné pour l'Administrateur-Fondateur du Centre, et

c'était le Dr. Ahmed Badawi, Vice-Recteur (1) de l'Université Aïn Chams d'Héliopolis qui lui succédait. Après une mission en juin qui clôturait les travaux de l'hiver et qui permettait de mettre sur pied la mission d'été, il fallut donc au Conseiller de l'U.N.E.S.C.O. retourner au Caire quelques jours en juillet pour prendre les contacts suffisants avec le nouvel Administrateur, et lui exposer les tâches entreprises. Ce furent ensuite les événements de fin juillet, la période d'incertitude où les nouvelles aussi contradictoires les unes que les autres semblaient retarder les projets de mission entrepris pour les mois à venir, où les activités paraissaient devoir se paralyser en raison d'une tension qui pouvait faire craindre des complications internationales. Le devoir de ceux qui avaient accepté de participer à une œuvre de coopération internationale n'était pas de prêter une oreille attentive aux thèses affrontées et c'est bien spontanément que les quatre Experts sollicités : deux photogrammètres de l'Institut Géographique National, MM. Bonneval et Poivilliers, le Professeur F. Daumas pour les relevés ptolémaïques de Debot et Kalabsha, et l'architecte M. J. Jacquet, décidèrent de ne pas abandonner lorsque le Conseiller du Centre leur expliqua son point de vue. Tous s'efforcèrent même de reculer au-delà des limites prévues leur emploi du temps pour pouvoir exécuter, en dépit du retard, la mission pour laquelle ils s'étaient engagés. Pendant ce temps, les collègues égyptiens réagissaient avec la même lucidité. Le Service des Antiquités, comme il l'avait accepté, avait pris en charge le nettoyage du grand temple de Kalabsha, sorti des eaux, fin juillet. Il fallait attendre au moins trois semaines

(1) Il est maintenant Recteur.

pour que les boues du Nil, suffisamment solidifiées, puissent permettre leur prélèvement, afin de dégager le sol du grand sanctuaire nubien. Il fallait amener tout le pesant matériel sur place (le grand groupe électrogène, tout son équipement, ses quatorze projecteurs étant enfin arrivés, ainsi qu'un petit groupe de secours). Dès ce moment, la mission fut dotée d'un élément supplémentaire pour sa flottille : un chaland, destiné à transporter tout ce matériel, ainsi que les petits ateliers nécessaires à toute mission isolée en Nubie, entre ciel, rochers et sable. Un atelier de menuisier, un serrurier, une petite forge, etc. Avant même que les Experts et le Conseiller ne puissent arriver, tout était prêt, et la Mission égyptienne, — maintenant dotée de quatre nouveaux membres qui, petit à petit, venaient ainsi s'adjoindre aux premiers et former équipe permanente (MM. Tambouli et Mounir, Assistants du Service Scientifique, Raslan, Architecte du Service des Antiquités, et Mohamed A. Ali, dessinateur), qu'accompagnait M. Christophe, futur responsable du Service de Diffusion, — s'installait à Kalabsha. Le programme qui avait été tracé était le suivant : trois phases à la mission qui devait prendre fin aux environs du 10 novembre : collation des textes de Debod, photos complètes du petit temple, dessin des éléments importants qui n'avaient pas encore été soulignés, plan général, coupes, clichés de projection en couleurs, et entière prise photogrammétrique, moulages et dessins sur place de certains panneaux ou de certains signes, — tels étaient les travaux prévus en premier.

Pour Kalabsha, il s'agissait de collationner tous les textes ptolémaïques, d'étudier certains détails architecturaux du toit, tels la « *ouabit* » remarquablement bien conservée, avec plans et coupes, ainsi



« Restitution » au trait et en « courbes de niveau » d'un des colosses osiriens Nord-Ouest du Grand Temple d'Abou Simbel.

(Travail de l'Institut Géographique National.)

que pour la partie principale du temple. Il fallait aussi commencer le relevé systématique des photographies de tout l'édifice, de façon que tous les clichés puissent se raccorder et que tous les montages puissent dans la suite être effectués. La photogrammétrie du grand temple devait également être faite, les moulages de tous les signes romains que l'épigraphiste déterminerait comme nouveaux et ne figurant pas encore dans les listes si importantes de signes d'imprimerie ptolémaïco-romains.

La présence des photogrammètres incitait à mettre au programme le relevé photogrammétrique du petit temple de Bet el Ouali, situé un peu au nord de Kalabsha, — enfin, à l'issue de leur travail en Kalabsha, il était établi que les photogrammètres termineraient leur mission en Abou Simbel afin, — dans les limites où le temps le leur permettrait, — d'achever les relevés du grand temple, dont les essais de l'hiver précédent, ainsi que les premières restitutions, avaient permis la mise au point du système. Par la même occasion, le Professeur Donadoni, en voyage d'études pour le compte de l'Université de Milan, devait achever deux semaines de sa mission UNESCO, pour se joindre au campement et finir son travail épigraphique et archéologique de la chapelle sud en Abou Simbel.

Une grande partie de ce programme fut réalisée, en dépit de difficultés matérielles assez majeures, et de manque de temps, car l'activité n'avait commencé que très tard, dans cette Nubie menacée de submersion entre le 10 et le 15 octobre. Seul le plan de travail à Debod en souffrit, et les relevés complémentaires qui devaient y être effectués ne furent pas complètement achevés. A Kalabsha, tous les textes furent révisés, et les améliorations

faites, considérables. En effet, lorsque Gauthier fut chargé de publier le temple, avant la submersion due à la surélévation du barrage d'Assouan actuel, le temple de Kalabsha se présentait encore revêtu, en grande partie, d'un plâtras peint de couleurs assez rutilantes, et dont la surface, par endroits accidentée, rendait les inscriptions très malaisées à déchiffrer. Depuis le séjour que le sanctuaire effectue neuf mois par an dans les eaux du Nil, son grès, extrait de carrières voisines (situées à 50 mètres au Nord-Ouest) a été magnifiquement nettoyé. Ce sont, maintenant, des hiéroglyphes neufs qu'on peut lire sans difficulté et les problèmes provoqués par les revêtements sont supprimés d'un seul coup. Bet el Ouali fut photogrammétré, ses textes collationnés.

Lorsque les eaux chassèrent toute l'équipe du domaine de Mandoulis, ce furent des moments poétiques et poignants, où l'on vit d'abord les paysannes du village rocheux ramasser à la hâte le dernier mil de leurs maigres plantations, — puis ce furent ces mêmes nubiennes retenant leur vêtement et marchant résolument dans l'eau qui montait en poussant devant elles, vers la rive, les Bettikh, les Chammam (pastèques à la chair jaunâtre ou rouge), et la fuite éperdue de myriades d'insectes sur les îlots bien vite recouverts. Il fallut alors arrêter les derniers relevés dans le temple même. Le seuil de la grande cour, plus élevé, retint quelques moments le flot envahissant, court instant suivi par le déferlement du Nil, en cascade d'abord, répandu ensuite avec une régularité inexorable, assez rapide, — flot glauque moiré de petits tourbillons là où un orifice, un trou existait dans le sol. Le fleuve reprit son domaine, les dieux gravés sur les murs s'engagèrent à nouveau dans les ténèbres du Nouou.

La troisième partie du programme ne pouvait malheureusement se dérouler en Abou Simbel, aussi longtemps qu'il était prévu et nécessaire. La photogrammétrie ne put être terminée, — la chapelle sud fut relevée comme prévue (archéologie et philologie), mais les événements du début novembre devaient suspendre les travaux et forcer les experts, placés sous la responsabilité des Nations Unies, à regagner leurs pays respectifs, alors que nos collègues égyptiens étaient eux aussi obligés de rejoindre le Caire. Le secteur des travaux en Nubie devait recevoir la visite de M. Van der Haagen, chef de la Division des Monuments et des Musées à l'UNESCO. Ce dernier avait gagné le Caire, venant de Syrie par le dernier avion qui put se poser au Caire avant les hostilités. Il ne cessa pendant quatre jours de multiplier les démarches afin de faire appliquer la Convention de la Haye de 1954, relative à la protection des Biens Culturels en cas de conflit armé, aussi bien en ce qui concernait les Musées et Monuments de la République Egyptienne, que les Etablissements de Recherche Scientifique étrangers : Institut Suisse, Institut Français d'Archéologie Orientale, Mission de l'Université de Chicago, au Caire. Notre collègue Miss Moss aurait dû arriver deux jours après, accomplir une mission de trois mois aux Archives du Centre...

Et pendant cette période si douloureuse pour tous, l'atmosphère sur le terrain de relevés, celle des travaux au Centre même, continuait à révéler ce profond et confiant sentiment de fraternité, de solidarité humaine, qui ne laissera pas de nous frapper et de nous émouvoir. Au-delà des vaines et parfois bien irréelles passions, notre effort conjugué, commun dans notre idéal de travail scientifique, n'a jamais failli, et la gentillesse qui nous a été té-

moignée par nos confrères égyptiens est des plus significatives. C'est donc, en quittant le Caire dans une longue caravane vers Alexandrie, vers un Landing Ship « *le Fort Snelling* » qui avait pour charge de nous ramener en Europe, un au revoir angoissé que nous adressions à nos collègues égyptiens. Mais nous étions assurés en ce qui concernait notre mission, que l'œuvre commencée dans un tel esprit, et réalisée en dépit des conditions dans lesquelles elle s'était trouvée, ne pourrait connaître qu'un ralentissement au cours des mois à venir. Ses buts fidèles à l'esprit de l'UNESCO, étaient désintéressés, et la tâche était promise à des lendemains meilleurs.

Mise en valeur d'un colosse de Mit Rahineh

Les deux colosses de Ramsès II, gisant dans la palmeraie de Mit Rahineh sont trop célèbres — ils l'étaient même, et déjà dans cet état, du temps d'Hérodote (Euterpe II, 176) — pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici un long commentaire. Ceux qui ont eu l'heur de visiter le site antique de Memphis s'y sont tous attardés, y sont revenus souvent pour contempler la monumentale et pourtant si délicate image du roi, couchée sur le sol et protégée sous une légère charpente. Cette dernière va être remplacée par un bâtiment plus vaste qui permettra de mieux voir la statue.

Tout près de là, un second colosse, de plus petite taille, privé de ses pieds, était posé sur trois socles maçonnés qui le tenaient horizontal. C'est ce dernier monument que le Ministre des Affaires Municipales et Rurales, M. Boghdadi, a choisi pour en faire l'ornement de la Place de la Gare du Caire, afin de remplacer l'œuvre du sculpteur Moukhtar,

le Réveil de l'Égypte, qui a été transférée vers l'entrée du nouveau pont de Giza, conduisant à l'Université. L'érection du petit colosse de Ramsès II a constitué un événement au Caire, et son transfert, opération délicate, travail renouvelé de l'Antiquité, s'est effectué au mieux. Il fallut, ensuite, doter ce monolithe des pieds qui lui manquaient. Mais ce n'est pas tant la difficulté des manœuvres qui pourtant était certaine, et celles de la réerection, sur des bases nouvelles, de ce colosse brisé aux chevilles, qui entretinrent la chronique, — mais bien le problème de la coiffure du roi. On se rappelle combien les discussions furent âpres, lorsqu'au moment d'ériger à Paris le fameux obélisque de Louxor, offert par l'Égypte, il fut question de restituer le pyramidion sous son aspect antique. Seul Hittorf, l'architecte de la Place de la Concorde soutenait avec raison, mais contre tous, que dans l'antiquité il était recouvert d'or. Si la chose paraît naturelle maintenant, au siècle dernier, il n'en était pas ainsi, et tous s'opposaient à cette conception qui paraissait heurter les principes les plus classiques. Le colosse de Ramsès II, au Caire, eut aussi « sa » querelle, et des opinions souvent très opposées tournèrent autour de la couronne. En effet, cette dernière, brisée au moment où le colosse s'effondra à terre, n'avait jamais été étudiée de près, et lorsqu'on voulut poser à nouveau ce qui restait du *pschent* sur la *nemset*, on s'aperçut qu'à la base de la couronne rouge deux traces subsistantes indiquaient des éléments disparus. Ces derniers constituaient un problème, puisqu'à cet endroit, pour l'image d'un pharaon vivant et antérieur à l'époque éthiopienne (XXVe dynastie), on s'attendrait à trouver seulement *un* uraeus royal. La partie supérieure de la coiffure étant elle-même surchargée

d'éléments additionnels, il était tentant pour certains d'élaborer des reconstitutions les plus risquées. En fait, si plusieurs hypothèses s'affrontèrent, pas une, fort heureusement, ne fut retenue. Il était plus sage, dans le doute, qu'aucune restitution ne fut abordée, d'autant que le monument, dans l'état où il se trouve, est suffisamment évocateur. Aussi, le Ramsès de « *Bab el Hadid* » demeure-t-il épargné de tout « complément » (sa base exceptée, naturellement). Sa majesté n'en est pas diminuée, bien au contraire.

Pour ceux qui cependant n'ont pu l'approcher, signalons que la partie supérieure du *pschent*, c'est à-dire la mître blanche, est flanquée de deux hautes plumes d'autruche (*maât*), contre lesquelles deux sceptres (*ouser*) sont figurés. Au sommet de la mître, des traces subsistantes montrent que le soleil (*Rê*) devait avoir été figuré (les fragments d'un haut de coiffure analogue portant le disque solaire, gisent sur la terrasse devant la tour nord du premier pylône du temple de Ramsès II, à Ouadi es Seboua). Le *pschent* composite était donc la traduction plastique du prénom de Ramsès II, *Ouser-Maât-Rê*.

Quant aux deux saillies anachroniques qui sont visibles à la partie inférieure du mortier rouge, il faudra, en fin de compte, probablement les interpréter comme les simples vestiges de deux uraeus qui devaient se dresser, respectivement coiffés d'une couronne blanche et d'une couronne rouge, et avaient ainsi pour rôle de conférer à la statue du roi mort (ou pendant une période de fête *Sed*) la valeur d'une *effigie Osirienne*, comme on peut s'en convaincre en étudiant certaines représentations du temple d'Abydos, de la même époque, à

propos des rites entourant le fétiche osirien (2).

La sépulture de la princesse Néféro-Ptah

Au mois de mai 1956, le Service des Antiquités mettait au jour une sépulture princière, ou plutôt ce qu'il en restait. Au centre d'un emplacement marqué encore par des vestiges de briques de terre crue évoquant les superstructures d'une pyramide du Moyen Empire, disparue, — non loin du monument funéraire d'Aménemhat III en Hawara, — étaient visibles, depuis de nombreuses années, sept immenses dalles de calcaire. Ces dalles ne recouvraient pas, comme à Giza, un bassin factice où avait été entreposée une barque. Elles masquaient et fermaient, en lui servant de plafond, la chambre funéraire de la princesse Néféro-Ptah, de la famille d'Aménemhat III, chambre creusée au niveau du sol. Le sarcophage de granit rose, monolithe, ne portait comme décoration qu'un socle en saillie (faisant corps avec la cuve) et orné d'une frise régulière à l'image des redans bien connus. Sur un côté, au niveau du visage de la morte, à l'extérieur, dominant le rectangle « architectural » classique, deux lignes d'inscriptions — (analogues à celles qui sont figurées dans le temple de Médinet Madi, au Fayoum, où la princesse est citée : *S. Donadoni, Testi geroglifici di Madinet Madi, Orientalia*, vol. 16, fasc. 4 (1947, p. 508), — nous apprennent en de

(2) Calverly. *The Temple of King Sethos I at Abydos*, vol. III, pl. 8 sqq.

beaux hiéroglyphes peints en vert — de même que les yeux magiques — qu'il s'agit bien de la Dame, favorite et fille royale *Néféro-Ptah*, dont le nom apparaît entouré du cartouche royal.

Au pied du sarcophage, une dalle dressée cons-

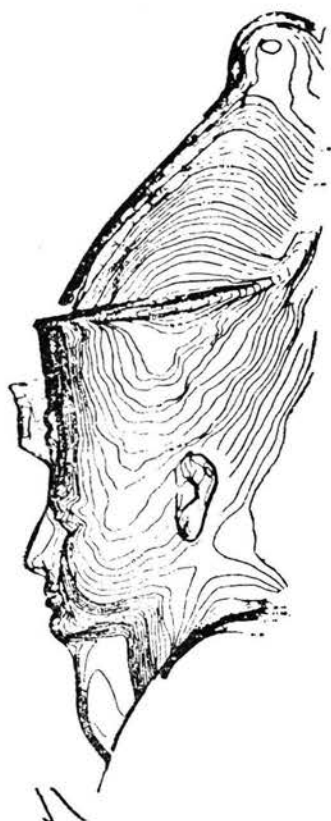
tituait un paravent derrière lequel en une sorte de petite niche, une partie du mobilier funéraire avait été entreposé, du moins une partie de ce qu'il en restait, car il semble que la sépulture ait été pillée dans l'antiquité, au moment peut-être où la pyramide fut détruite. Ce sont surtout des récipients, la plupart des albâtres, mais les plus beaux sont en argent. Deux sont de forme élancée, des vases *hes*, fermés d'un haut bouchon tronconique cintré, si caractéristique du Moyen Empire. Un troisième, une sorte d'aiguière pansue, inscrite comme les deux précédentes aux noms et titres de la princesse, fut trouvée dans la niche et le texte qu'il porte sur son flanc confère à l'eau qu'il contenait le pouvoir de créer les aliments nécessaires à la défunte. Citons également, provenant de vestiges de la sépulture, une grande table d'offrandes, riche en détails sculptés, — des vestiges de bijoux, dont un collier de perles à deux têtes de faucon en or.

Les eaux d'infiltration avaient pénétré dans cette minuscule chambre funéraire, à peine plus grande que le massif sarcophage lui-même, et une fois le lourd couvercle bombé déplacé, on put s'apercevoir qu'il ne restait, parmi les éléments de vaisselle funéraire subsistants, plus rien du corps de la défunte qu'un minuscule petit morceau d'os, trouvé une fois que la boue recouvrant le fond fut tamisée... (un fragment d'articulation du pied, semble-t-il).

Ainsi cette nouvelle sépulture présente-t-elle les éléments d'un nouveau problème, Sir Flinders Petrie avait trouvé en 1888, dans un des puits de la pyramide d'Hawara une magnifique table d'offrandes au nom d'une princesse Néféro-Ptah. Puis on avait constaté que, dans le caveau même du roi Aménemhat III, un sarcophage de petites dimen-

sions avait été déposé entre le sarcophage du roi et le mur. On en avait déduit que cela avait été pour la princesse Néféro-Ptah, sa fille. La présence d'une pyramide affectée à la sépulture de cette princesse, qui vient d'être découverte, transforme le problème tel qu'il se présentait il y a plus d'un demi-siècle. La Princesse méritait une immense et royale sépulture, son nom, mentionné en plusieurs endroits d'Egypte, quoique encore trop discrètement escorté de textes explicites, nous permet cependant d'imaginer qu'elle fut épouse royale, puisqu'il est le plus souvent figuré dans un cartouche. Fille d'Aménemhat III, très probablement, aurait-elle été épousée par son propre père, et constituerait-elle le premier exemple connu des Egyptologues, pour une coutume qui est amplement attestée au Nouvel Empire, pour Thoutmosis IV (Imenemipet), Aménophis III (Sat Amen), Akhenaten (Ankhesenpaiten), et aussi Ramsès II (plusieurs de ses filles : Bent Anta, Nebet Taoui, etc...) ?

Christiane Desroches Noblecourt



« Courbes de Niveau »
photogrammétrique.
Profil d'un colosse
osirien d'Abou-Simbel.
Essai exécuté par
l'Institut
Géographique
National.

CARACTERES A VENDRE

ACTE I

SCENE I

La scène représente la salle d'attente d'une clinique privée.

Une jeune dame d'assez haute taille, élégante, vêtue d'une robe qui laisse sa gorge et ses bras nus, tient entre ses doigts une cigarette dont elle secoue la cendre d'un geste nerveux et tire de fréquentes bouffées. Elle est assise, les jambes croisées, agitant sa jambe gauche à un rythme qui trahit assez sa préoccupation et sa nervosité. Un homme mûr, aux tempes légèrement blanchies par l'âge, se tient à côté d'elle. A travers ses lunettes on aperçoit un regard calme et pur. Une ébauche de sourire moqueur se dessine sur ses lèvres, visible seulement à un fin observateur. Ses habits dénotent une élégance simple et surtout la netteté et l'ordre. Le grand calme, l'absence d'émotion de sa voix et de ses traits rendent très sensible la diffé-

N.D.L.R. — Mtre Fathy Radouan est né à Minieh en Haute Egypte en 1911. En 1933, il termine ses Etudes de Droit à l'Université du Caire et se consacre au barreau et à la politique. En septembre 1952, il devient Ministre d'Etat; en 1954, Ministre des Communications. Il est actuellement Ministre de la Culture et de l'Orientalion Nationale. Mtre Fathy Radouan est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment : **Ghandi, Mon frère citoyen, Le prophète Mohammed, Moustafa Kamel, Mussolini, Faits et Rêves, De Valera.** Il a débuté au théâtre avec **Les larmes de Satan** (éd. française de la Revue du Caire, 1957). Cette pièce fait partie avec une autre, **Procès de dix personnages à leur auteur**, d'un nouveau recueil, paru en octobre 1957.

rence entre son état et celui de la jeune dame assise à ses côtés.

La dame engage la conversation de façon à forcer son attention.

LA DAME : Ecoute... Ecoute-donc ! Je t'ai dit que je suis énervée... Je suis extrêmement nerveuse !

LE MONSIEUR : Il n'y a aucune raison de te mettre en colère, ma chère.

LA DAME (*très agitée*) : Je te prie de changer de ton...

LE MONSIEUR (*surpris et gêné*) : Comment... ?

LA DAME : Je ne sais pas comment, mais change parce que je ne peux plus le supporter.

LE MONSIEUR : Je regrette, ma chère..

LA DAME : Je regrette... je regrette... voilà ce qu'on me sert depuis quinze ans... je suis rassasiée, monsieur, rassasiée de vos regrets... !

LE MONSIEUR : Quinze ans... c'est vraiment long...

LA DAME (*elle change de pose, sort de son sac-à-main son porte-cigarettes et prend nerveusement une cigarette tout en disant*) : Vraiment long ! mon Dieu, il ne manquait plus que cela !

LE MONSIEUR (*encore plus gêné*) : Ma chérie, quinze années pendant lesquelles je t'ai servi mes regrets, c'est sans nul doute une très longue période..

LA DAME : Voilà bien ta méthode préférée : tu dis la vérité et dès qu'on te prend en flagrant délit, tu arranges ce que tu viens de dire... Tu pensais, au début, que quinze années passées avec moi, à vivre la même vie sous le même toit, c'était très long.

LE MONSIEUR : Je jure que je n'ai rien voulu

dire de pareil ! L'essentiel, comment te sens-tu ? Je te supplie de te calmer.

LA DAME (*comme si elle désespérait de lui ou d'une chose inconnue*) : De toute façon, il n'y a rien à faire... que je me calme ou non...

LE MONSIEUR (*cherchant à la convaincre*) : Pourquoi dis-tu ça, et il ne reste que quelques minutes pour notre rendez-vous avec le docteur...

LA DAME : Le docteur, notre rendez-vous avec lui... Quelles blagues !...

LE MONSIEUR (*étonné*) : Des blagues ? Comment ? Alors pourquoi sommes-nous venus ici ?

LA DAME : C'est préférable que d'aller au cinéma ou à l'Opéra.

LE MONSIEUR (*de plus en plus étonné*) : Opéra... Cinéma... Qu'est-ce que tu dis là Soureya, ma chérie...?

SOUREYA : Mais tu as changé énormément ! As-tu remarqué avoir dit, il y a un instant, « ma chérie » ?

FAHMI (*choqué par le changement de sujet*) : Qu'y a-t-il d'étrange à cela ?

SOUREYA : L'étrange est que d'habitude tu ignores comment on prononce ces deux mots-là.

FAHMI (*déçu*) : Crois-tu, Soureya, que c'est le moment de discuter d'un tel sujet.

SOUREYA : Retour rapide aux convenances !... Non, docteur Fahmi, l'endroit n'est pas adéquat pour avoir avec vous un entretien sentimental. Je me suis trompée... Nous sommes venus à la clinique du docteur pour une intervention chirurgicale. Mais quel est le but de cette opération ? Pourquoi me livrerais-je au bistouri

du chirurgien ? Pourquoi souffrirais-je le soporifique que je ne supporte pas du tout ? Je me souviens, et toi aussi peut-être, combien j'en ai souffert quand j'ai dû le prendre au cours d'un accouchement difficile.

FAHMI (*se rappelant*) : C'est vrai, nous sommes ici pour une opération chirurgicale... une intervention sentimentale.

SOUREYA : Et n'aurais-je pas pu m'en passer, si tu n'étais pas un homme bizarre et moi une femme anormale ? J'ai vraiment honte de moi-même.

FAHMI : C'est ma faute... Permits-moi de le regretter, avec ton autorisation, cette fois.

SOUREYA (*éclatant, et jetant brutalement le mégot de sa cigarette par terre*) : Dis-le donc, répète-le éternellement, qu'est-ce que cela fait ! Je suis une femme malheureuse, condamnée à se faire opérer pour vivre avec son mari. C'est incroyable...

FAHMI (*gêné, se rapprochant d'elle et cherchant à la calmer*) : Les gens... ma chérie... Soureya... les gens pourraient t'entendre.

SOUREYA : Tu me tues en me parlant sans cesse des gens. Les gens écoutent... Les gens regardent... Les gens croient... Qui sont ces gens-là ? Que valent-ils ? Les gens, monsieur Fahmi, ne peuvent pas me rendre le bonheur quand je suis malheureuse... ni la santé quand je suis malade... Si je suis solitaire, triste et abattue ils me délaissent et s'enfuient. De quel droit se mêlent-ils alors de mes affaires, limitent-ils ma liberté et me dictent-ils leur volonté ?

FAHMI : Ma chérie...

SOUREYA (*le regard fixe, comme si elle venait de*

découvrir quelque chose) : Ma chère... ma chérie... j'ai trouvé le secret...

FAHMI (*intrigué*) : Le secret ? quel secret ?

SOUREYA : Le secret de mon malheur. Le secret de l'échec de notre vie conjugale.

FAHMI : Notre vie conjugale n'est nullement un échec.

SOUREYA : Alors, pourquoi sommes-nous ici ?

FAHMI (*se rappelant*) : Oui... Pourquoi sommes-nous ici ?

SOUREYA : Je te dirai d'abord le secret.

FAHMI (*se rapprochant d'elle*) : Quel est donc ce secret ?

SOUREYA : Voilà une nouvelle preuve que j'ai vraiment découvert le secret.

FAHMI : Soureya... Qu'est-ce qui t'arrive ? (*lui prenant la main*). Serais-tu fatiguée ? Je veux dire, bouleversée un peu plus que de coutume ?

SOUREYA (*éclatant de rire*) : Tu te demandes si je suis devenue folle ? Non, tranquillisez-vous, monsieur Fahmi... Tranquillise-toi, ta femme est sage, très sage. Tu ne risques aucun scandale. Les gens ne parleront pas de toi, les journaux ne publieront pas ta photo. Toi qui as si peur des gens, qui tiens tellement compte de leurs paroles... qui trembles sous leurs regards, qui t'effraies du murmure de leurs lèvres, des gestes de leurs mains... Toi qui adores un dieu dur et sans pitié, la société... La société que je méprise et que je hais parce qu'elle peut nuire mais n'a aucun moyen de rendre heureux. Parce qu'elle est habile à affaiblir l'énergie des forts et incapable de tendre la main aux faibles et aux pauvres.

FAHMI (*qui pendant ce temps regardait autour de*

lui) : Et après... Et après, Soureya, qu'est-ce qui t'arrive ?

SOUREYA : Il m'arrive que j'ai fait une découverte importante qui m'a mise hors de moi et m'a rendue heureuse... Tu vois, je suis devenue philosophe et orateur en même temps.

FAHMI (*lui tendant la main*) : Viens... Viens... Sortons...

SOUREYA (*debout les mains sur les hanches*) : Pourquoi ? Et que dira de nous l'infirmier en nous voyant partir sans avoir rencontré le docteur... Que dira le chauffeur en nous voyant retourner de la clinique après y être entrés depuis quelques minutes, surtout s'il apprend que nous avons payé une visite dont nous n'avons pas profité ? Est-ce que l'avis et le jugement de tous ces gens-là, n'influencent pas notre vie... D'où te vient le courage d'affronter tout ce monde et de rester indifférent à leurs opinions.

FAHMI (*hochant la tête*) : Je connais le secret de toute cette agitation...

SOUREYA : A la bonne heure ! Quelle joie ! Tu connais un secret et j'en connais un autre... Dis-moi ton secret et je te livre le mien... Secret pour secret.

FAHMI (*avec une tendresse visible, lui prenant la main et la serrant dans les siennes*) : Ma petite chérie...

SOUREYA : Attention ! Ne te dépense pas ainsi ! Tu m'as cajolée trois fois en moins de dix minutes... ! C'est inimaginable... ! Ton cerveau a dû être atteint de quelque chose, quelque dérangement, quelque trouble, tu n'es pas en pleine possession de tes moyens... Voilà ce que j'ai découvert depuis un moment (*elle s'arrête et pose sa main sur son épaule dans une pose*

de défi). Tes sentiments sont ceux d'un homme normal, il ne te manque rien. Ta langue connaît les expressions de douceur ou d'amour mais tu as besoin d'un choc qui t'effraie... d'une forte émotion. Cette émotion est née dans cette clinique, ce n'est pas la peur des gens, car c'est pour toi chose habituelle... Tu avais besoin d'une peur d'un nouveau genre... La peur de l'opération par exemple... d'une opération inconnue, étrange, que personne n'a subie ; d'une opération mutuelle...

FAHMI (*l'interrompant*) : Et moi j'ai découvert que tu ressens la même peur pour les mêmes raisons. Toi aussi tu as peur de cette opération... peur et honte et voilà pourquoi tu n'as pas cessé de parler...

SOUREYA : Avouons donc que nous avons peur... et allons-nous en !

SCENE II

La porte s'ouvre, l'infirmier entre en blouse et calotte blanches. C'est un homme d'âge moyen qui paraît avoir de l'expérience, un « malin » qui sait profiter des clients et leur offrir ses services.

FAHMI (*prenant rapidement une pose normale invite sa femme par le geste et le regard à s'asseoir et à paraître naturelle*).

L'INFIRMIER : Bonjour ! (*Il regarde sa montre*).

Le docteur viendra incessamment... Il est un peu en retard, il sera là à midi exactement.

FAHMI : Notre rendez-vous était pour onze heures et demie.

L'INFIRMIER : Le docteur ne tarde que pour des

raisons très importantes et très spéciales. Il est exact comme un chronomètre.

FAHMI : Et quelle est la raison de son retard aujourd'hui ?

L'INFIRMIER : Je l'ignore, mais il doit arriver incessamment.

FAHMI : Que Dieu lui vienne en aide, il a sans doute beaucoup de travail... les cas sont nombreux.

L'INFIRMIER : Dans le passé ils l'étaient encore plus, maintenant les choses sont devenues plus difficiles.

FAHMI (*très intéressé, alors que sa femme paraît détachée et indifférente à poursuivre la conversation. Ses regards se portent vers la fenêtre et peu après elle s'y rend et regarde dehors*) : Dites-moi, parlez-moi comme à un frère : est-ce que les opérations réussissent toujours ?

L'INFIRMIER : Si elles réussissent ? Elles réalisent des miracles, des choses inconcevables pour un cerveau humain !

FAHMI (*de plus en plus intéressé*) : Je vous prie de m'excuser... mais donnez-moi des exemples.

L'INFIRMIER : Des exemples ? Pourquoi ? Vous verrez vous-même quand les patients se présenteront.

FAHMI (*au comble de l'étonnement*) : Le résultat apparaît sur eux.

L'INFIRMIER (*mettant une main dans sa poche et faisant cliqueter un trousseau de clefs*) : Vous les verrez et jugerez par vous-même...

FAHMI : Comment « cela » pourrait-il être visible ? D'après ce que j'ai entendu, les opérations que le docteur fait causent des transformations internes : changements dans les caractères, dans la nature et l'humeur du patient. Des réactions

intérieures... Du moins c'est ce que nous avons compris. De quelle manière les résultats des opérations apparaissent-ils donc sur les malades ?

L'INFIRMIER : Tout ce que vous dites là est juste, mais vous pourrez malgré tout, juger par vous-même. (*Il s'arrête*) Après tout, n'oubliez pas que c'est là une question de discrétion. Il ne m'est pas permis de parler...

FAHMI : Vous avez parfaitement raison. Les secrets des cliniques doivent être gardés, sinon la paix de la société serait menacée !

SOUREYA (*tournant la tête de sa place et parlant à son mari*) : Cette chère société... que le diable l'emporte... !

FAHMI : Ma chérie... (*Il regarde gêné l'infirmier et lui dit*) : Vous ne fumez pas ? (*Il lui présente une boîte de cigarettes qu'il a sortie de sa poche.*)

L'INFIRMIER (*fixant la boîte sans tendre la main*) : Merci...

On sonne à la porte, il s'empresse d'aller ouvrir.

SOUREYA (*s'approche de Fahmi et lui dit à voix basse*) : Tu fais le compte de tout, même d'une cigarette... Tu ne l'as offerte à cet homme que lorsque tu as eu besoin de lui...

FAHMI : Soureya... Tu penses toujours du mal de moi... Tu condamnes continuellement tous mes actes.

Deux personnes entrent ; l'un est un homme d'une cinquantaine d'années environ, il est accompagné d'un jeune homme de 18 ans. Ils prennent place tous deux dans la salle d'attente.

FAHMI (*il les fixe d'abord puis s'approchant de sa*

femme lui demande tout bas) : Lequel des deux est le malade ? Examine-les attentivement...

SOUREYA : Je n'ai pas envie de regarder quelqu'un ou quelque chose. J'ai décidé de me livrer au bistouri de ce chirurgien même si je dois en mourir. La mort a-t-elle de l'importance si la vie est plus terrible encore ?

FAHMI (*fixant toujours les deux personnes, sans écouter ce qu'elle dit*) : Je crois que le malade est le plus âgé.

SOUREYA : Ne perds pas ton temps, mon cher, tous sont malades. Qui se croit en bonne santé dans cette chère société que nous aimons, que nous craignons et que nous flattons doit être sans aucun doute malade, foncièrement malade... Il doit être complètement fou...

Mourad entre dans la chambre, c'est un jeune homme de haute taille, maigre, le visage congestionné. Sa manière de pénétrer dans la salle témoigne d'une nervosité qui échappe à son contrôle.

MOURAD (*riant à haute voix de manière à attirer l'attention des quatre personnes présentes*) : Pourquoi cette tristesse qui marque vos visages ? Pourquoi ce silence qui enchaîne vos langues ? Où est le rire ? Où est la joie ? Le rire et la joie... sont la vie, l'optimisme est le secret de l'existence et, l'espoir, l'essence de ce monde... le rire... et l'optimisme... (*Il se dirige vers le Dr. Fahmi dont le visage exprime un sentiment proche de l'effroi.*) Et vous, pourquoi cette peur que votre visage dénote, comme si on vous menait au gibet ou à la chaise électrique ? Avez-vous perdu votre femme ou votre

famille ou avez-vous perdu tous vos biens à la bourse des valeurs ?

(Il rit très haut et s'assied croisant des jambes qui tremblent visiblement.)

Changez vos glandes, monsieur, car vous n'êtes vous-même qu'une glande... Tous les hommes sont des glandes, voilà la quintessence des sciences et des expériences médicales... voilà la dernière limite atteinte par le cerveau humain... *(Il rit très fort, puis frappant ses genoux de ses mains, il s'adresse aux deux personnes arrivées après Fahmi et Soureya)* : Et vous deux, pourquoi vous serrez-vous ainsi l'un contre l'autre comme si vous aviez commis un meurtre... ? Joie... ! Optimisme... ! Espoir ! Voilà l'essence, le secret et le but. *(Il rit.)*

Entre l'infirmier, Mourad se lève et le salue chaleureusement secouant sa main longuement, le serrant dans ses bras et l'embrassant sur les deux joues.

MOURAD : Salut... ! Salut... mon ami, mon très cher ami... !

Il le serre à nouveau dans ses bras et le salue de la même façon. L'infirmier lui abandonne sa main mécaniquement, tous les regardent étonnés.

MOURAD : Salut... Salut... Très cher ami !

L'INFIRMIER : Quoi ? Qu'arrive-t-il ?

MOURAD : Ce qui est arrivé ? Vous me manquez, c'est tout. Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? *(S'adressant aux personnes présentes et discourant.)* Oyez, oyez messieurs ! Ce frère représente pour moi la victoire... Il me rappelle la santé... l'espoir... l'optimisme... *(il rit très haut).*

Voilà exactement ce que vous me rappelez, monsieur Bahig.

L'INFIRMIER : Bahig... Bahig... ⁽¹⁾ Que voulez-vous dire... ?

MOURAD : Je veux dire, monsieur Bahig, que vous me rendez joyeux. Quand je vous vois, je suis parfaitement joyeux, énormément... ! comme maintenant ! Joyeux sans arrêt et sans lassitude !

L'INFIRMIER : Mais je me nomme Abbas !

MOURAD : C'est faux... Les pères se trompent quand ils donnent à leurs enfants les noms qui leur plaisent... Il faut que chacun d'entre nous, en grandissant, garde la complète liberté du choix de son nom... ou même la liberté de le changer chaque quelques années, car l'être humain grandit et mûrit.

L'INFIRMIER : Est-ce que mon nom vous gêne ?

MOURAD : Abbas... Abbas... ⁽¹⁾ pourquoi se renfrogner, pourquoi garder un air sévère et dur ? Nous voulons de la joie ! (*s'adressant aux présents*). N'est-ce pas messieurs ? (*il rit*).

L'INFIRMIER : Et Bahig serait le nom qui me convient ?

MOURAD : Qu'en pensez-vous vous-même, dites-le, pas pour me faire plaisir. Dites la vérité et n'ayez peur de rien... Bahig est un nom souriant qui emplit le cœur de joie et de bonheur. (*Il se dirige vers Soureya qui paraît intéressée par ce qu'il dit*) Madame, qui de tous ces messieurs présents paraissez être la seule à prendre part et à suivre ce que je dis... Vous avez des yeux brillants, leur éclat attire les regards.

(1) **Bahig**, signifie en arabe, souriant, joyeux.

(1) Veut dire en arabe « visage renfrogné ».

SOUREYA (*souriant et protestant*) : Monsieur !

MOURAD (*se dirigeant vers le mari*) : Excusez-moi, monsieur. J'ai parlé courageusement sans tenir compte de votre présence (*il rit*). Par Dieu, je n'ai voulu blesser personne, j'ai seulement désiré dépasser les limites reconnues en exprimant franchement ce que je ressens. C'est notre devoir. Dépasser les limites... Si nous ne le faisons pas, cette civilisation serait perdue et nous serions tous atteints de folie... (*il s'arrête soudain et fixe le Dr. Fahmi dans les yeux*) Monsieur, vous souffrez au moins de deux complexes. (*Il rit*).

Fahmi gêné, rougissant, met sa main nerveusement dans la poche de son pantalon et la retire vide.

MOURAD : C'est de l'insolence, je le sais... mais mon devoir, après ma guérison, est d'être insolent. La société a besoin de cette insolence par laquelle je dévoile aux gens leur âme. En elle se trouve leur guérison ou plutôt commence leur traitement... (*Il rit*)

FAHMI : Je ne vous comprends pas, monsieur... un complexe ? deux complexes... que voulez-vous dire ?

MOURAD : Quoi ! Ignorez-vous ce qu'est un complexe... ? Vous ne vivez donc pas au vingtième siècle. Le complexe c'est la civilisation moderne, c'est le chaînon qui manque dans la vie de l'homme après des milliers d'années de civilisation. (*S'adressant à Soureya.*) Vous aussi, Madame vous ignoriez ce qu'est un complexe... ? Croyez-vous, comme monsieur votre mari, que vous en êtes dépourvue. (*Il rit.*) Parlez librement, n'ayez pas peur de moi, n'ayez pas peur de votre mari... La peur c'est notre

pire ennemie, elle est plus dangereuse que la mort, la maladie ou la pauvreté... C'est la mère de la mort et des autres souffrances humaines (*Il rit à grands éclats et se jette sur une chaise comme si les forces lui manquaient. Ayant repris son souffle il regarde le Monsieur et son fils assis dans leur coin.*)

MOURAD : Messieurs, ne croyez pas que je philosophe... ne pensez pas que je suis fou. Je suis simplement un homme naturel... tout le mal vient de ce que j'agis naturellement dans une société bâtie sur l'artifice, la fausseté et le mensonge... (*Il se lève et se dirige vers eux, les fixe longuement et s'adressant au plus âgé.*)
Vous êtes le père de ce jeune homme ?

FOUAD : Comment le savez-vous ?

MOURAD (*riant et lui frappant l'épaule de la main*) : Par l'étrange tristesse que vous reflétez tous deux... Vous êtes malheureux... (*au vieux*) Vous êtes victime de complexes...

FOUAD (*sèchement*) : Je ne vous permets pas de me parler de cette façon... qui êtes vous, monsieur, pour m'accuser d'être malade... ?

MOURAD : Monsieur, je suis un homme sans complexes, sans malheurs, sans tristesse et sans peurs... Et par ce droit seul, droit si vous saviez, énorme, il m'est permis de vous mettre face à face avec vos âmes, ô misérables, et de vous guider sur le chemin de la guérison, du bonheur et de la force... (*Soureya éclate de rire. Il se tourne vers elle, s'approche d'elle et s'incline, saluant.*) Permettez-moi madame, de saluer ce rire éclatant qui dénote la santé et la joie... C'est ce que nous désirons...

SOUREYA : Qui d'entre nous ne désire pas rire ?

MOURAD : Tout le monde a peur du bonheur...

Ne les voyez-vous pas pleins d'effroi quand ils rient, dire « que Dieu nous protège du mal » ?
SOUREYA (*riant malgré elle*) : Que Dieu nous protège du mal !

MOURAD : Et pourquoi nous ferait-il du mal ? Croyez-vous qu'il existe une rancune entre nous et le Créateur ? Pensez-vous qu'il nous a créés pour pleurer, tomber malade et mourir ? C'est nous-mêmes qui avons attiré ces maux sur nos têtes. (*Il regarde soudain Abbas, l'infirmier, et lui dit.*) Monsieur ex-Abbas, actuellement monsieur Bahig... Où est votre cher docteur... ? Je veux le voir...

FOUAD : Pourquoi, monsieur, voulez-vous voir le docteur puisque vous prétendez être un homme sain qui répand sur les autres son bonheur ?

MOURAD : C'est une question digne d'un homme qui s'imagine vivre sans complexes.

FOUAD (*se fâchant*) : Soyez poli... ! Je n'accepte d'insulte de personne !

MOURAD (*riant*) : Vous ai-je insulté ? Si je vous avais dit : vivez heureux, ou que vous possédez deux yeux, deux jambes, deux mains et deux pieds, si je vous avais dit que vous avez une tête, un nez, une bouche... si je vous avais cité toutes ces vérités, vous aurais-je insulté pour cela ? Vous, monsieur, vous êtes atteint de quelques complexes, c'est exactement la même chose que d'avoir deux yeux, deux pieds et deux jambes.

FOUAD : Vous vous moquez, je ne sais rien à propos des complexes.

MOURAD : Vous êtes donc mort... La vie c'est les complexes, ils sont la richesse de la civilisation et du progrès.

SOUREYA : Mais la question qu'il vous a posée

exige une réponse, pourquoi êtes-vous venu chez le docteur ?

MOURAD : Je répondrai seulement à cette question à cause de cette joie qui rayonne dans votre voix, et de ces beaux yeux brillants. Je suis venu, madame, remercier le docteur, c'est maintenant un ami, ainsi que monsieur Abbas pardon... monsieur Bahig qui est devenu aussi mon ami. J'aime le docteur, l'infirmier du docteur et la clinique du docteur. Même ces meubles, ces chaises, ce tapis, ces tableaux accrochés au mur et qui ne valent rien, je leur dois à tous la guérison.

Le jeune homme, Chakib, se lève soudain et crie nerveusement.

CHAKIB : Chassez cet homme, mes nerfs sont à bout. Des rires, des cris, de l'agitation, du mouvement... !

MOURAD (*riant aux éclats*) : Les complexes bougent...

CHAKIB : Taisez-vous, sinon je vais vous rompre le cou.

MOURAD (*un peu calmé*) : Hélas, si vous le faisiez !

CHAKIB (*se dirigeant vers lui menaçant*) : Vous ne voulez pas vous arrêter, je vais vous jeter par cette fenêtre.

MOURAD (*s'asseyant soudain sur une chaise*) : Je suis excusable... Je suis un homme sans soucis... sans peines... J'ai besoin d'un traitement. Je suis malade, je suis le plus malade parmi vous tous et en plus mauvais état que vous.

CHAKIB (*allant vers lui et lui posant la main sur*

l'épaule) : Excusez-moi ! Est-ce que je vous ai blessé ?

MOURAD : Vous êtes, monsieur, un homme heureux... vous jouissez du bonheur d'être triste, vous connaissez le chagrin. Moi, je suis un homme gai, optimiste, un homme qui ouvre les bras à la vie. (*Il rit piteusement.*)

SOUREYA : Vous vous plaignez de posséder le bonheur ?

MOURAD (*allant vers elle*) : Exactement... j'en ai assez du bonheur. Je ressemble à un avion sans poids qui le retienne à terre, il vole, vole et n'atterrit jamais...

SOUREYA : Volez, monsieur, volez tant que vous pouvez vous éloigner de cette terre...

MOURAD : Attention de tomber dans l'erreur à laquelle j'ai succombé moi-même... L'être humain sans soucis et sans peines est un ballon échappé de la main d'un enfant qui s'envole, s'élève sans but, les vents se jouent de lui et le poussent dans toutes les directions... Je n'arrive plus à m'intéresser à quelqu'un.

SOUREYA : Seriez-vous triste, monsieur, d'un surplus de bonheur ?

MOURAD : Que dites-vous ? Triste ! Hélas... ! Je suis heureux.., heureux... (*Il rit.*)

SCENE III

On sonne.

MOURAD (*s'adressant aux présents*) : Le docteur est arrivé. (*Il se précipite vers la porte. Arrivé là, il se tourne vers les présents disant*) : Je vais vous précéder... Je suis un homme heureux et les heureux précèdent toujours les malheureux. (*Il sort.*)

Long silence durant lequel les présents se regardent les uns les autres.

SOUREYA (*parlant à son mari à voix basse mais de manière à se laisser entendre des autres*) :
Un homme sympathique ! (*Elle sort une cigarette d'un porte cigaretttes qu'elle tire de son sac à main. On voit que les paroles de Mourad l'ont amusée.*)

FOUAD : Sympathique ! En quoi est-il sympathique ? Il nous a cassé la tête.

FAHMI : Il est fou !

CHAKIB : Il est malheureux.

SOUREYA : Malheureux ? ! Il prétend être le plus heureux des hommes. Il se plaint justement d'être heureux au delà de toute mesure, plus qu'il ne peut le supporter. (*Elle rit.*)

FAHMI : (*Il la regarde ; on le voit ennuyé de ce que les nerfs de sa femme n'aient pas été ébranlés par la folle conversation de Mourad*) Parlait-il en homme raisonnable ?

SOUREYA : Qui peut en juger ? D'après lui nous sommes fous.

CHAKIB (*se lève, tendu, et dit à son père*) : Pourquoi m'as-tu fait venir ici... je vais étouffer... Je veux voir ce docteur chez qui tu m'as amené pour l'étrangler...

FOUAD : De quoi le docteur est-il coupable ?

CHAKIB : Coupable, de quoi ? C'est ma faute à moi peut-être... ! N'est-ce pas lui qui a allumé le feu de la révolte dans les foyers ? Ne nous a-t-il pas tous trompés en nous faisant croire qu'il peut changer nos caractères par une intervention chirurgicale dans les glandes ?

FOUAD : Pourquoi crois-tu que c'est un charlatan ?

CHAKIB (*le corps tendu, fixant son père maladivement*) : N'as-tu pas vu un de ses patients ?

N'as-tu pas contemplé ce fou ? N'as-tu pas aperçu ce ballon sautillant devant nous il y a un moment ? C'est un bel échantillon... !

FOUAD : Il est heureux...

CHAKIB : Aimerais-tu être heureux comme lui ?

SOUREYA : Il est vraiment sympathique.

CHAKIB : Madame, nous parlons sérieusement...

Votre sympathie à son égard nous importe peu.

SOUREYA (*sans se fâcher*) : Si le docteur peut rendre sympathiques les hommes antipathiques, il ne rendrait pas seulement un grand service à ceux-ci mais à toute la société.

CHAKIB (*critique*) : Quel plaisir nous donne ce fou ! J'ai cru attraper une crise d'épilepsie à cause de son délire et de son rire hystérique... Je m'en vais rompre le cou au docteur qui l'a mis dans cet état.

SOUREYA : Je ne suis pas de votre avis, jeune homme. Que l'homme soit heureux au point de s'envoler est une chose que l'imagination seule peut réaliser. Le médecin qui l'a rendue réelle est digne d'être...

CHAKIB : Est digne d'être tué.

SOUREYA : Vous protégez à ce point votre tristesse et votre refoulement ?

CHAKIB : Je protège ma raison et ma condition humaine. Je refuse de devenir une mécanique faussée comme cet insensé.

FOUAD : Oui, mais que la tristesse et l'abattement mènent l'homme à se retirer du monde et à voir toujours dans les autres leurs fautes, à les haïr, à avoir peur d'eux, cela aussi...

CHAKIB : Cela est naturel... Qu'est-ce qui te plait dans les gens ? Prends, par exemple cette dame, elle voit un fou riant à tort et à travers,

tellement heureux qu'il crie et aboie et elle prétend le trouver sympathique !

SOUREYA : Vous aussi, vous êtes sympathique...
(*Elle rit.*)

CHAKIB : Si je n'étais pas poli, j'aurais su vous répondre... Mais ce n'est pas votre faute, c'est celle de votre mari qui nous voit et nous entend comme s'il habitait la planète Mars.

FOUAD (*effrayé, se levant*) : Chakib... Chakib...
C'est honteux !

SOUREYA : Que vient faire mon mari dans cette affaire ?

CHAKIB : D'abord je voudrais savoir lequel de vous a attiré l'autre dans cet hôpital... Dans cet endroit où l'on perd la moitié de sa raison avant de voir le docteur et l'autre moitié à la fin du traitement ?...

SOUREYA : C'est un endroit extrêmement gai !

CHAKIB : On vous appellera donc « Madame Bahiga » (1)

FAHMI (*avertissant ou protestant*) : Je vous en prie !

CHAKIB (*riant ironiquement*) : Enfin !

FAHMI : La patience a des limites !

CHAKIB (*ironique*) : Avons-nous atteint les dernières limites de votre patience ?

FAHMI (*s'adressant à Fouad*) : Arrangez les choses...

SOUREYA (*étonnée*) : Tu t'es révolté ! C'est formidable... ! Tu es aujourd'hui plus susceptible que d'habitude.

CHAKIB : Ne vous ai-je pas dit que cet endroit est empreint de terribles microbes de folie... L'homme calme est devenu nerveux, sa fem-

(1) **Bahiga** en arabe veut dire « joyeuse » ou « qui rend joyeux ».

me plaisante, devant lui, avec un fou, moi j'ignore pourquoi je suis venu ici et mon père se croit le seul être raisonnable parmi nous. Allons-nous en ou je vais entrer tuer ce docteur.

Mourad entre riant à haute voix, se jette sur une chaise et frappe ses genoux de ses mains.

MOURAD : Ne le tuez pas... C'est moi qui vais le faire.

Chakib s'approche de lui surpris par cette déclaration.

CHAKIB : Les hommes heureux ne peuvent pas tuer.

MOURAD : Mon bonheur est d'un autre genre, c'est un bonheur qui pousse au meurtre, au suicide, à la destruction. L'étrange, c'est que ce bonheur ne veut pas diminuer. Je suis condamné à être heureux, très heureux... Je suis condamné à rire, à rire de tout mon cœur. Je vois en tout un sujet de gaieté... Les catastrophes se changent en fêtes, les tristesses me sont un plaisir et une jouissance. Je suis devenu un monstre destructeur, mis en cage et ne pouvant se mouvoir qu'à l'intérieur de cette cage. Une cage de joie, de gaieté et de plénitude...

SOUREYA : Je voudrais, moi, devenir ce monstre.

MOURAD (*riant aux éclats et se tapant les cuisses*) : Naturellement, la femme aimerait être un monstre pour se venger de ses longues années de servitude et d'enchaînement.. Madame, j'aurais voulu mettre mon bonheur à vos pieds s'il n'était pas accroché à mon cou.. Impossible de m'en débarrasser. J'ai dit au docteur que j'avais besoin d'un petit peu de soucis, d'un peu de tristesses, d'un peu de peur de l'avenir,

il m'a répondu qu'il ne pouvait pas m'opérer deux fois de suite.

FAHMI : Fraternellement, apprenez-moi pourquoi vous vous êtes révolté contre votre bonheur...

MOURAD : Ce « fraternellement » mérite un rire spécial. (*Il rit à sa façon.*) Ecoutez, monsieur, j'avais un poste dont j'ai été chassé...

FAHMI : Parce que vous étiez heureux...

MOURAD : Exactement... Fraternellement, je vous apprends que l'expérience a prouvé que les ordres du gouvernement proclament qu'un homme ne peut pas être heureux et fonctionnaire en même temps.

FAHMI : Fraternellement, je vous avoue ne rien comprendre.

SOUREYA : La conversation est devenue très ardue.

FAHMI (*inquiet*) : Est-ce que tu es bien ?

SOUREYA : Très bien.

FAHMI (*plus inquiet*) : Cela demande de la prudence.

SOUREYA : Ne t'inquiète pas pour moi, mon chéri.

FAHMI : Racontez-moi, mon ami, l'histoire de ce poste perdu.

MOURAD : L'histoire est très simple, j'ai été renvoyé.

FAHMI : Et la raison ?

MOURAD : La raison est que je n'avais plus le sens des responsabilités. Elles m'étaient devenues indifférentes, c'est ce qu'on m'a dit... Un papier qui se perd, au diable... ! Une réponse à une lettre non écrite à la date voulue, sans importance... ! Des fonctionnaires qui s'absentent, tant mieux... ! Le travail tarde, avance... progresse, s'arrête, se mêle sens dessus dessous, tout cela était pour moi autant de raisons de

rire, de me réjouir de m'égayer...

SOUREYA (*riant de tout son cœur*) : Et qu'est-ce que le gouvernement a fait de vous ?

MOURAD : Qu'attendiez-vous qu'il fasse ? Riait-il comme vous et moi ? Ils m'ont chassé. (*Il rit.*) Sans oublier de me payer une indemnité. J'ai décidé alors de faire n'importe quoi... épicier, par exemple... infirmier chez cet étonnant docteur... chauffeur... mais un ami me prit chez un avocat pour intenter un procès au gouvernement... J'ai accepté ayant appris qu'il y avait à rire dans les procès plus que n'importe où ailleurs.

CHAKIB : Madame... cette histoire est-elle amusante pour que vous nous obligiez tous à l'écouter ?...

FOUAD : Mon fils, l'affaire est très triste...

CHAKIB : Triste... As-tu le droit de la trouver triste quand celui qui y est mêlé la déclare amusante... très amusante... nous somme un groupe de fous.

MOURAD : Vous avez raison, je trouvais la chose gaie et l'on me certifia qu'elle le serait plus encore au tribunal... mais je n'ai pas été au tribunal.

SOUREYA : Pourquoi ?

MOURAD : Le substitut de l'avocat avait encaissé l'avance sur les honoraires et les dépens du procès sans délivrer de reçu. Il vola l'argent avec d'autres sommes prises au bureau et s'enfuit. L'avocat refusa alors de me compter ce que j'avais déboursé...

FOUAD : Qu'est-il arrivé ?

MOURAD (*riant*) : J'ai ri... la chose est amusante en effet... Chassé parce que je suis heureux... Le procès refusé parce que je suis heureux...

FOUAD : Et que comptez-vous faire ?

MOURAD : J'ai besoin d'une petite dose de soucis, de trouver un peu d'intérêt dans la vie, un peu d'inquiétude... Voilà pourquoi je suis venu chez le docteur lui demander de diminuer mon bonheur.

CHAKIB : Ce charlatan a-t-il refusé ?

MOURAD (*éclatant de rire*) : C'est absurde, mais il a refusé.

FOUAD : J'ai peur de perdre la raison. Vous dites que vous désirez un peu de tristesse et que vous voulez même la payer ?

MOURAD : Je possède plus de deux cents livres.

FOUAD : Et vous ne pouvez acheter avec cette somme des soucis et de la tristesse...

MOURAD : A mon avis les soucis valent beaucoup plus.

CHAKIB (*tremblant de colère*) : Montrez-moi ce charlatan... Montrez moi ce docteur pour que je l'anéantisse...!

MOURAD : En quoi est-ce la faute du docteur... Il ne peut nous guérir de la maladie et du désespoir aussi.

CHAKIB : Des blagues... ! C'est un charlatan... ! Il se moque de nous !

MOURAD : Des blagues, c'est entendu mais c'est la vie entière qui mérite cette description. J'ignorais qu'on ne pouvait vivre et exister sans un peu de tristesse, de malheur et de peines. (*S'adressant à Soureya.*) Cela fait rire, n'est-ce pas, madame ?

SOUREYA : Vous avez tout à fait raison... Quel est ton avis, Fahmi ? (*S'adressant à son mari.*) Pourquoi cherchons-nous le bonheur si le résultat est ce que tu vois ?

FAHMI (*se réveillant*) : Des mots qui font tourner

la tête... Mais...

SOUREYA : Mais quoi mon cher ? (*Elle lui prend la main et veut l'entraîner.*) Demeurons, il vaut mieux, avec nos soucis... nous économiserons au moins notre argent... (*Fahmi refuse de se lever.*) Pourquoi... tu ne veux pas partir ?

FAHMI : Il est indispensable de rencontrer d'abord le docteur... C'est gênant de lui donner un rendez-vous et de partir sans le voir.

SOUREYA : C'est vrai, la société se moquerait de nous si nous le faisons et la société est plus importante que notre bonheur. Ton amie la société se nourrit du bonheur et le hait, elle déteste les gens heureux !

FAHMI : C'est une question de politesse.

SOUREYA : Est-ce de la politesse, mon cher, de nous condamner au malheur. Faut-il que les gens nous jugent bien élevés quand nous savons que nous sommes fidèles aux rendez-vous et que nous nous montrons respectueux des sentiments d'autrui non par probité, mais par peur ? Moi, je vais sortir, chercher n'importe quel autre endroit, trouver une autre occupation que la vue du surprenant docteur que tu as choisi pour remédier à notre bonheur et nous vendre de nouveaux caractères.

MOURAD (*se mêlant à la conversation et s'approchant de Soureya*) : Permettez à un homme heureux, sans soucis et sans peines de vous faire part de son admiration... Je sais, ou plus exactement je savais, il y a longtemps, qu'il n'était pas permis à un homme d'exprimer son admiration pour la beauté de la femme d'un autre homme... Mais cela était dans le passé, j'entends dans mon passé, aujourd'hui les ré-

sultats m'importent peu. Voilà pourquoi je proclame que votre mari doit être un homme heureux.. Cette voix musicale, cette taille élancée, ce courage, cette confiance en soi, cette intelligence... Madame, la femme intelligente et belle, ou même de moyenne beauté, est plus efficace à mon avis que le traitement de trente docteurs.. de cent docteurs. (*Il regarde le Dr. Fahmi et éclate de rire.*) Est-ce que je vous ennuie... ? Acceptez-moi comme je suis. Un homme heureux dans une société malheureuse, c'est la même chose qu'un fou, un condamné à mort, car celui qui est heureux parmi les malheureux est leur ennemi. Ils le détestent, il faut qu'ils le tuent et ils me tueront, aujourd'hui ou demain. Mon erreur est que je suis devenu heureux tout seul, laissant les autres malheureux. L'opération que j'ai subie devait être faite à toute la société, non à moi tout seul.

SOUREYA (*lui tendant la main et la lui serrant*)

Je suis très heureuse des compliments que vous m'avez faits... Ce genre de paroles flattent la vanité de toute femme. Ce qui est mieux c'est que je peux les accepter sous prétexte qu'elles viennent d'un homme qui se traite lui-même de fou.

MOURAD (*applaudissant et criant*): A la bonne heure, quelle joie ! Voilà l'intelligence en personne. Voilà les ruses que la malheureuse société utilise pour trouver le chemin du bonheur... Cela me rappelle, messieurs, un jeune religieux, beau physiquement, que les femmes courtoisaient publiquement. Lui, répondait à leur cour de plus belle et tous étaient très tranquilles. Son habit de moine les protégeait de l'accusation de péché et le gardait,

lui, du soupçon d'atteinte aux mœurs. A l'ombre de la religion tout le monde avait trouvé le bonheur.

CHAKIB (*éclatant, s'approche de Mourad menaçant*) : Si vous ne partez pas d'ici, je vous tuerai. Vous êtes le mal même, vous n'êtes pas seulement fou mais corrompu. Vous attaquez publiquement la religion et les religieux ! Vous prêchez le libertinage, courtisez une femme devant les yeux de son mari... Et vous prétendez être heureux... Maudit soit ce bonheur et malheur aux hommes heureux de votre espèce...

MOURAD (*très calme*) : Je ne trouve pas cela étonnant de votre part, car nous nous opposons vous et moi. Moi je suis très heureux et vous très malheureux, l'un de nous doit exterminer l'autre. Comme les gens heureux ne peuvent nuire à personne, il faut que ce soit vous qui me tueiez et je vous prie expressément de le faire. L'homme heureux ne peut pas non plus se suicider, délivrez-moi donc de la vie pour que je ferme enfin les yeux, ivre du bonheur dont je me suis désaltéré et pour que de votre côté vous augmentiez votre tristesse et votre misère.

Chakib s'approche de Mourad et le prend à la gorge. Le Dr Fahmi et Fouad, son père, s'interposent.

CHAKIB (*repoussant le Dr. Fahmi*) : Vous n'avez donc aucun amour propre ? Il courtisait votre femme publiquement !

FAHMI : Laissez-le... Laissez-le... Ne voyez-vous pas qu'il est fou ?

CHAKIB : Votre malheur est d'être trop raisonnable.

SOUREYA (*riant et se dirigeant vers Mourad*) : Nous vous devons tous des remerciements...

Sans vos amusants discours la vie n'aurait pas envahi cette salle et nous n'aurions pas passé ces moments agréables.

CHAKIB : Taisez-vous Madame, les flatteries de ce fou vous ont ennivré.

FOUAD : Tu n'as pas honte.., c'est honteux, mon fils.

SOUREYA : Nos pas nous mènent, mon mari et moi, au seuil de l'inconnu. Nous entrerons dans la chambre de cet étonnant docteur sans savoir comment nous en sortirons. Nous sommes venus acheter de nouveaux caractères, et nous ignorons si nous les choisirons convenablement. Nous nous croyons capables de choisir nos caractères comme on choisit des vêtements. Mais est-ce possible ? Voilà un homme qui a voulu être heureux et nous l'avons jugé fou... Puisque nous allons nous lancer dans l'inconnu, nous avons droit à quelque chose de beau, exactement comme le condamné à mort qui fume une dernière cigarette..

CHAKIB (*l'interrompant*) : Vous méritez tous deux la flagellation, la lapidation, la pendaison. Vous constituez une épidémie qu'il faut localiser et combattre.

MOURAD (*bondissant au milieu de la scène, applaudissant et riant à sa façon*) : Nous sommes heureux... Nous sommes les ennemis de la société. Nous devons mourir... que demeurent les gens tristes qui se réjouissent de leurs soucis.

Il rit et Soureya mêle son rire au sien.

RIDEAU

Fathy Radouan
traduction française
de La Revue du Caire.

L'ART DE DEVENIR ELOQUENT

Antoine de Courtin a toujours témoigné beaucoup d'intérêt pour les questions de langage. Dans son *traité de la Civilité*, il avait donné déjà de nombreux conseils sur le style. Après s'être occupé de la « civilité », de la meilleure conduite de l'honnête homme, il s'inquiéta plus particulièrement de son langage, s'intégrant ainsi dans le grand effort accompli au XVII^e siècle par les Salons et l'Académie « pour la constitution du langage des honnêtes gens » (1). De plus, son *Traité de la Civilité* ayant provoqué la vive critique du Père Bouhours (2), Courtin lui répondit longuement dans l'édition de 1677 du *Traité de la Paresse*. Cette polémique l'incita encore davantage à se pencher sur certains problèmes du langage.

Courtin n'est d'ailleurs pas le seul écrivain qui se soit intéressé à cette question. Le *parfait Courtisan* de B. Castiglione, la *Conversation civile* de Guazzo, le *Galathée* de Giovanni della Casa, la *Politesse de la langue française* de Jean Macé, les

N.D.L.R. — Cf. La « Revue du Caire », No. de février à juin 1958. Le Dr. Kamal Farid, a brillamment soutenu en Sorbonne une thèse sur Antoine de Courtin. Comme l'a écrit **Le Monde**, « ce jeune Egyptien a rendu à la France un honnête homme du XVII^e siècle ». On trouvera ici le contenu d'une importante œuvre inédite de Courtin que M. Kamal Farid a découverte dans les archives de Clermond Ferrand et qui comme l'a écrit **Le Monde** « a sa place à tenir dans l'histoire de la langue et du style ».

(1) Magendie: *La Politesse mondaine et les théories de l'Honnêteté en France, au XVII^e siècle de 1600 à 1660* — op. cit. p. 806 - 822.

(2) Bouhours (Père): *Remarques nouvelles sur la langue française* — Paris, S. Mabre Cramoisy 1675, 558p. c.f. p. 42 - 47.

exercices de l'esprit de Jobard ont traité aussi du langage de l'homme de cour. Castiglione a insisté sur le fait que le savoir est « la chose qui importe le plus, et qui est la plus nécessaire au courtisan pour bien écrire », il offre un modèle de conversation excellent entre gens du monde. L'ouvrage de Guazzo contient des conseils et constitue un guide minutieux pour la conversation mondaine. *L'honnête Homme* de Faret qui eut 11 éditions de 1630 à 1681, consacre un chapitre aux règles générales de la conversation et insiste sur la nécessité de se former un style pour bien écrire. Le sieur de Grenailles dit aux jeunes filles que « l'excellence des discours et la subtilité des bons mots sont les deux charmes, par qui les filles peuvent être aussi puissantes qu'Hercule même ». Richesource⁽³⁾ fait paraître trois ouvrages sur *l'Art de bien dire*, *l'Eloquence de la chaire* et la *Rhétorique du barreau*. Le Chevalier de Méré, contemporain de Courtin, multiplie dans ses lettres les conseils sur ce qui peut rendre agréable la conversation et le style d'un honnête homme, et s'il n'est pas insensible à la pureté du vocabulaire, il ne croit pas qu'elle soit la source essentielle de l'agrément du style. Le XVII^e siècle qui s'est consacré aux questions de pureté et de correction de la langue a vu paraître aussi des œuvres de grammairiens et de lexicolo-

(3) Richesource (Oudard): *L'art de bien dire*, ou les Topiques françoises, Paris l'auteur, 1662 — in-8° — 202 p. *L'Eloquence de la Chaire*, ou la Rhétorique des prédicateurs... divisée en sept parties — Paris, l'auteur 1665 — in-12, pièces limin. 228p. tableau — La *Rhétorique du barreau*, ou la Manière de bien plaider, de juger de la force et de la beauté d'un paidoyé et de faire de bonnes escritures — Paris, l'Académie des Orateurs — 1668 — in-12 pièces limin. 320 p. et la table. — Courtin parle de ces questions dans le Manuscrit 253.

gues tels que Vaugelas, Ménage, Bouhours, Mau-pas⁽⁴⁾, Oudin⁽⁵⁾, Vairasse d'Alais⁽⁶⁾. C'est à la même veine littéraire qu'appartient « *l'Art de devenir éloquent*, ou traité qui donne les règles, pour rendre le discours correct, riche, juste, poly et touchant » d'Antoine de Courtin.

L'Art de devenir éloquent commencé le 15 Juillet 1677, comprend quatre manuscrits de 143, 169, 194 et 164 feuillets (de 237 sur 180 millim.), reliés en plein parchemin. L'écriture est menue et serrée. De nombreuses corrections, des ratures s'étendant parfois à des pages entières, des additions dans les marges attestent un manuscrit ayant subi un travail de revision attentive de la part de l'auteur. Nous nous demandons même si, sous sa forme actuelle, il était possible de l'imprimer tant on eût risqué de se perdre dans ces innombrables corrections.

Au verso du premier feuillet, on lit cette mention : « Le Privilege du Roy en date du 8 aoust 1680 pour l'impression de ces livres est dans un des tiroirs de mon cabinet d'Allemagne, ou l'on le trouvera, si on en a besoin ». Ce privilège a été publié dans la traduction du *Droit de la Guerre et de la Paix* de 1687. Courtin étant mort à Paris en 1685, nous ignorons comment ses manuscrits sont arrivés à Clermont-Ferrand. En tout cas, Courtin dans son

(4) Maupas (Charles de) : *Grammaire et Syntaxe françoise* contenant reigles bien exactes et certaines de la prononciation, ortographe, construction et usage de nostre langue, en faveur des estrangiers qui sont desireux ... 2ème ed. Paris, A. Bacot, 1625, in-12 pièces limin. 360p.

(5) Oudin (Antoine) : *Grammaire françoise rapportée au langage du temps* — 2ème éd. Paris A. de Sommaville 1640.

(6) Vairasse d'Alais (Denis) : *Grammaire méthodique* Paris, l'auteur 16, 81 — in-12.

testament a cédé l'*Art de devenir Eloquent* et les traductions du *Droit de la Guerre et de la Paix* de Grotius et des *Politiques* de Juste Lipse à Martin Courtin, marchand à Paris. Un commencement de dispute entre légataires au sujet du privilège d'impression de ces trois ouvrages a été rapidement arrêté par l'accord passé entre eux le 5 juin 1686, et ces trois ouvrages devinrent propriété de la veuve d'Antoine de Courtin qui céda ses droits sur les trois œuvres au libraire Arnoul Seneuse, comme en fait foi la note qui figure au bas du Privilège du roi dans la traduction du *Droit de la guerre et de la Paix*. En effet A. Seneuse fit paraître en 1687 la traduction de Grotius, mais le traité de l'*Art de devenir Eloquent* qui se trouvait englobé dans le même privilège du 8 août 1680 n'a jamais paru. Sans doute l'impression de celui-ci est-elle apparue comme une tâche impossible à A. Seneuse. Privé des conseils de l'auteur, le libraire a probablement renoncé à cette publication. Nous ignorons le sort du troisième ouvrage, la traduction de Juste Lipse.

Dans l'*Art de devenir Eloquent*, Courtin commence par exposer son but et donner un résumé sommaire de son travail. Son traité est destiné « au monde » auquel il prétend apprendre sans les peines ni les fatigues d'un enseignement rigoureux, la manière de bien parler français, science si nécessaire aux « personnes polies » pour réussir dans la vie et briller dans n'importe quel genre littéraire. C'est donc dans un but essentiellement pratique que Courtin va nous entretenir de l'éloquence. Il exprime ensuite admirablement l'intérêt passionné porté par la société de son temps aux questions de langage et expose non sans une légère ironie les luttes qui avaient agité ses contemporains (7). Pour

(7) *L'Art de devenir éloquent* — Ms 250 — folio 6.

éviter les incorrections de langage, Courtin insiste sur la nécessité de savoir le latin ou d'apprendre le français d'après la même méthode que le latin ⁽⁸⁾. Dans ce but, Courtin veut donner aux gens du monde un petit manuel, un équivalent de l'*Abrégé de la nouvelle méthode pour apprendre facilement la langue latine* de Lancelot ⁽⁹⁾ adapté simplement à leur langue maternelle. Enfin, avant d'aborder son sujet, il s'applique à définir l'éloquence. L'Eloquence, dit-il, c'est « l'art de persuader » ⁽¹⁰⁾. Que faut-il pour être éloquent ? D'abord bien méditer, puis avoir le raisonnement juste. « Avant... d'écrire, apprenez à penser » ⁽¹¹⁾. Courtin nous fait part alors de son intention d'étudier la nature et l'usage de la Grammaire, de la Dialectique, de la Logique et de la Rhétorique pour élaborer un « art de devenir éloquent ». Pour y parvenir, il est nécessaire d'apprendre à bien exprimer notre pensée grâce à l'observance de la Grammaire et de la rhétorique « qui est l'art de s'insinuer, de plaire et de toucher en parlant » ⁽¹²⁾. Courtin est amené alors à retracer brièvement l'histoire de la langue française et de l'écriture, en y englobant l'étude de l'emploi du parchemin et du papier. Le premier « maistre de la langue est Dieu » ⁽¹³⁾, les hommes ont été créés pour vivre en société, ils devaient donc savoir parler. Au début, suppose Courtin, il y eut probablement une seule langue, mais la confusion de la Tour de Babel en a créé plusieurs, car Dieu a voulu par

(8) Ms 250 — folio 7.

(9) Lancelot (C.) : *Abrégé de la nouvelle méthode pour apprendre facilement... la langue latine* — Paris A. Vitry, 1654.

(10) Ms 250 — folio 19.

(11) Ms 250 — folio 20 V^o.

(12) Ms 250 — folio 23.

(13) Ms 250 — folio 24.

250


S'IL VOUS
de deuenir eloquent,
ou
Traicté
qui donne les regles,
pour rendre le discours
correct, riche, Juste,
poly & touchant
Diuisé en quatre parties

†

Par M.^{re} Antoine De Courtin con.^{re} du Roy
en ses Conseils Resident General
prez des Couronnes et Estatz
du Nord.

Decedé à Paris en 1685.

commencé le 15 Juillet 1677.

 69117 ms Clermont 250

cette diversité mettre fin à l'ambition des hommes qui désiraient dans leur folie que la « Tour pût toucher au ciel » (14). Courtin fait ensuite le récit de la colonisation des Romains qui imposèrent leur langue aux vaincus et il constate que le mélange des Espagnols et des Germains aux peuples francs a eu une répercussion aussi sur la langue française qui est composée de latin, d'allemand et d'espagnol (15). Puis, oubliant son histoire de la Tour de Babel, Courtin admet que la Grammaire s'est transmise jusqu'à nous par la tradition. Mais si c'est la tradition qui régit le langage, toute façon de parler doit-elle être acceptée comme légitime ? Le langage des illettrés est-il égal à celui des gens éclairés ? Non, car Courtin nous explique que tout le monde ne parle pas selon les règles établies : les uns, les plus instruits, ont conservé ces premiers principes, ils représentent « l'autorité », mais l'ignorance des autres a permis la formation de « l'usage » (16). Cette question de l'usage souleva de nombreuses passions au XVII^e siècle, aussi Courtin prévient-il le lecteur qu'il existe une erreur fondamentale en ce qui « touche l'usage » car on confond souvent l'usage de la prononciation « avec l'usage de la langue » (17), alors que ce sont deux choses différentes (18). Il constate en tout cas que la grammaire française est très difficile (19) et il nous fait part de son désir d'en donner les véritables principes (20) en se servant de « l'usage et de l'autori-

(14) Ms 250 — folio 25.

(15) Ms 250 — folio 26.

(16) Ms 250 — fo. 33.

(17) Ms 250 — fo. 7 V^o.

(18) Ms 250 — fo. 7 V^o et 8.

19) Ms 250 — fo. 10

(20) Ms 250 — fo. 10.

té » (21) et en ayant soin « d'appuyer... l'un et l'autre sur la raison » (22).

Courtin a bien saisi le sens de la lutte poursuivie jusqu'à nos jours entre la nécessité de réglementer la langue littéraire écrite et le besoin d'évolution de la langue parlée. C'est ce que nous verrons de façon plus concrète en nous penchant sur son étude de la Grammaire. Elle se compose du lexique, de l'orthographe, et de la syntaxe, que Courtin ne séparait pas d'ailleurs de la morphologie.

Le lexique, dit-il, doit donner la définition du mot ainsi que son étymologie, et Courtin porte alors un jugement de valeur sur le futur Dictionnaire de l'Académie française et sur le « sçavant et curieux *Dictionnaire* de l'éloquent M. Richelet, qui a recueilli l'autorité des meilleurs auteurs, comme pour fixer nôtre langue toujours flottante » (23). Courtin veut donc apporter sa contribution à la connaissance des mots et donner un « échantillon de ce lexique » (24). Cet échantillon allant de la lettre A jusqu'à Z n'occupe que 22 folios (25), ce qui montre son peu d'importance. Mais ce n'est pas le lexique qui semble préoccuper le plus notre auteur. A-t-il craint de provoquer le mécontentement de l'Académie en pénétrant dans son domaine réservé, ou se sentait-il peu apte après Richelet, à approfondir cette étude ? Toujours est-il que son

(21) Ms 250 — fo. 10.

(22) Ms 250 — fo. 10.

(23) Manuscrit 250 — fo. 34 V° — La première édition du *Dictionnaire* de Richelet ayant paru à Genève en 1680, nous en concluons donc que Courtin qui commença son traité en 1677, y travaillait encore en 1680.

(24) Manuscrit 250 — fo. 34 V°

(25) Ms 250 — fo. 34 V° — 56 V°.

échantillon présente un choix de mots qui lui paraissent intéressants, soit en raison d'hésitations sur leur emploi ou leur sens, soit en raison d'incertitudes sur leur prononciation exacte ou leur étymologie. Courtin trouve le *Dictionnaire* de Richelet excellent, mais il ajoute parfois l'étymologie d'un mot ou certains sens omis par Richelet. L'idée de faire un dictionnaire complet est loin de lui, c'est un modèle qu'il présente aux gens éclairés de son époque et à l'Académie, modèle qui devait rester durant des siècles, inconnu du grand public et des érudits.

Puis Courtin arrive à la deuxième partie de la grammaire : « l'orthographe » qui apprend à écrire correctement les mots et qui est « le dépositaire d'une langue » (26). Courtin fait une brève étude des « voyelles » et des « consonantes », de l'*h* aspiré (27) et donne des conseils sur ce que nous appelons véritablement l'orthographe. Courtin ne veut pas de consonnes doubles et cherche à éliminer les lettres superflues, sauf si elles sont utiles à la prononciation ou à l'étymologie (28). D'accord avec Corneille, il propose d'éviter désormais la confusion existant entre l'*u* voyelle et le *v* consonne (29) entre le *i* et le *j*. De même, ayant senti la nature particulière du Yod, il s'est aperçu qu'on écrivait souvent à tort *y* au lieu d'un simple *i*.

(26) Ms 250 — fo. 57.

(27) Idem — fo. 58 V°.

(28) Idem — fo. 70. — Sur l'importance attribuée à la forme extérieure de la langue, à l'orthographe à l'époque de Courtin, l'opposition de l'Académie et la résistance passive mais efficace des imprimeurs voir : BRUNOT (Ferdinand) : *Histoire de la langue française* Tome IV — 1ère partie, Paris — A. Colin — 4e éd. 1947 — (p.83 - 167).

(29) Ms 250 — fo. 65.

(II Sect.)
I. Part II. III. Ch. II 65:
Chap. II.

De la concordance du pronom avec
le nom ou du Relatif avec
l'antecedent

Construction du
Pronom.
h.

I. Le Pronom sur la nature du nom, De l'antecedent ou
pour lequel il est employé, et il lui doit con- du relatif
venir en genre & en nombre. *comme le Prince, mon Livre. Les amys; ces*
Un nom qui precede dans le discours, ou le. *La co, mon, Les, qui.*
pronom qui le represente, l'antecedent, comme *Sont des pronoms l'ac-*
qui devoit le preceder, et on appelle le pronom cordent avec Princes -
qui le suit Relatif, parce qu'il se refere au qu'il *Livre & amis*
relation a cet antecedent. *en nombre.*
ou celui qui, ou lequel a compte. L'Empire, Prince.
ou celui est l'antecedent, qui au lequel est le *en nombre.*
relatif. *ou appelle*

2. Le relatif doit ^{aussy} s'accorder avec son ante-
cedent en genre & en nombre. Ce Prince, &
qui, s'accordent facilement; parce que qui est
de tous genres & de tous nombres. Ce Prince
lequel a compte convenient ensemble; par
ce que Prince, & lequel sont au masculin, &
au singulier. Eloquence, laquelle est ama-
ble; laquelle, convient par la mesme raison
à Eloquence; c'est a dire par ce que l'un de
l'autre est feminin & au singulier. Dieu
duquel la toute puissance. &c. duquel on ja-
roit genre & nombre. Nous lesquels avons
obtenue &c. lesquels est comme nous au mas-
cule & au pluriel. Les femmes lesquelles &c. le
relatif lesquelles est au feminin & au pluriel,
comme son antecedent femmes.

Construction du
relatif avec son
antecedent

Ainsi, Courtin est parvenu à une simplification certaine de l'orthographe et dans le même but utilitaire, il a énoncé quelques règles de prononciation. S'il est allé souvent assez loin dans son souci de réglementation, s'il reconnaît volontiers la « bizarrerie » de l'orthographe française, il l'estime néanmoins nécessaire pour faire connaître l'étymologie d'un mot et il conclut que pour « l'orthographe » trois choses sont essentielles : l'étymologie, la prononciation et l'usage ⁽³⁰⁾.

Traitant ensuite de la syntaxe, Courtin énumère les espèces de mots : le nom, le pronom, le verbe, le participe, l'adverbe, la préposition, l'interjection et la conjonction. Il essaie de définir avec précision les deux espèces de noms, le substantif et l'adjectif et fait quelques remarques sur l'emploi des nombres cardinaux ⁽³¹⁾. Etude de l'article défini ou « plutôt définissant », de l'article indéfini, des noms propres, des pronoms, tel est l'ordre de l'exposé de Courtin. Il passe ensuite à l'étude du verbe dont il donne les quatre conjugaisons en essayant d'expliquer les formes verbales. Il en dresse un tableau qu'il estime très important pour celui qui veut parler et écrire correctement. Dans ce bref exposé sur le verbe, il ne s'arrête vraiment que sur une question qui a dû le préoccuper beaucoup et qui est plutôt du ressort de l'orthographe. Ainsi, il ne s'applique pas à faire de l'érudition pour l'érudition. On connaît le problème soulevé par l's, désinence de la première personne. Tout n'était pas encore fixé sur ce point au temps de

(30) Ms 250 — fo. 69 V°. — Il faut écrire par exemple « content » et « comptant » qui se prononcent l'une même manière, pour éviter la confusion entre deux sens différents.

(31) Idem — fo. 73.

Courtin. Maupas observait qu'aux conjugaisons autres que la première, on mettait l's « à volonté ». Oudin admettait : je fuy ou je fuis, j'oy ou j'oïs, mais exceptait : je vay, je scay, je dy, je suy. Vaugelas préférait garder l's. Au sujet de l's à l'imparfait de l'indicatif et au conditionnel, Maupas hésitait entre les trois finales : oy, oye, ois. Oudin écrivait avec s tous les imparfaits et d'après Brunot, nous savons que c'était la forme ordinaire. Au passé simple, Maupas oublie l's dans les paradigmes, mais les recommande dans sa théorie. Oudin écrivait avec s tous les passés sans exception. Courtin devait prendre parti dans cette controverse, car l's figure dans tous ses tableaux de verbes et il ne l'a barré qu'ensuite. Toujours conscient du problème posé par l'usage, Courtin hésite entre les formes « je vas » et « je vais ». Dans certaines de ses phrases il dit « Je vas » tout en ayant indiqué auparavant que cette forme devrait être remplacée par « je vais » qui est plus correcte ⁽³²⁾, il montre également à l'aide d'exemples précis les difficultés que soulève parfois la construction des verbes de mouvement ⁽³³⁾. Son exposé sur la construction des mots ⁽³⁴⁾ est l'un des plus intéressants de sa grammaire ; on voit bien que la « syntaxe » répondait mieux que la morphologie à ses aspirations philosophiques. La prose ne doit souffrir aucune inversion ou « renversement dans les termes » sauf si

(32) En effet, Oudin dit que « Je vas n'est aucunement en usage parmi ceux qui parlent bien » — Vaugelas exprime la même opinion, mais ajoute que la Cour dis “ je va ».

(33) Ms 250 — folio 113 verso.

(34) Ms 250 — folio 99.

tantifs ⁽³⁵⁾, sur l'emploi des articles indéfinis « de » et « des » ⁽³⁶⁾, et s'intéresse aussi à la construction de l'adjectif indiquant dans des règles précises ⁽³⁷⁾, l'endroit où il doit être placé. L'établissement de ces règles nous révèle avec quel sérieux et quelle conscience Courtin a fait son travail. Si ces remarques se retrouvent tantôt chez l'un tantôt chez l'autre des grammairiens de son temps, il est très rare qu'on les rencontre exposées dans un ensemble clair et précis. Vaugelas observe une grande réserve sur la question de la place de l'adjectif. Il redit après Maupas et Oudin que les adjectifs des couleurs suivent toujours le substantif. Brunot pense que « dans la pratique tout ce qu'on pourrait affirmer est que l'adjectif est plus souvent devant que derrière le substantif, ce qui est contraire à l'état actuel ». Admirons donc l'intuition de Courtin qui a bien senti que le « génie de la langue françoise est en general de mettre l'adjectif apres son substantif » ⁽³⁸⁾. Courtin fait encore quelques brèves remarques sur la concordance du pronom avec le nom et du relatif avec son antécédent ⁽³⁹⁾ : « Le relatif *qui* est plus élégant, et ce semble mesme plus naturel que *lequel* et *laquelle* » ⁽⁴⁰⁾ toutefois, il faut se servir de *lequel* pour éviter toute équivoque ; par un même souci de clarté, Courtin conseille de placer le relatif le plus près possible de son antécédent ⁽⁴¹⁾. Au sujet des participes des verbes pronominaux, il fait deux remarques contraires à

(35) Idem — folio 100.

(36) Idem — folios 100 verso, 60 verso, 101.

(37) Idem — folio 64 verso et 65.

(38) Idem — folio 103 verso.

(39) Idem — folio 105.

(40) Idem — folio 105 verso.

(41) Idem — folio 106 verso.

l'usage actuel car il ne fait pas accorder normalement le participe avec le complément d'objet direct placé avant, alléguant que ce verbe régit l'accusatif⁽⁴²⁾, puis il s'arrête longuement sur la construction des participes passifs⁽⁴³⁾. Alors que Vaugelas⁽⁴⁴⁾ se décide en faveur de l'accord du participe et que Brunot⁽⁴⁵⁾ nous indique que cette règle était générale au XVII^e siècle, Courtin relève encore quelques exceptions⁽⁴⁶⁾, car il sait observer et il se rend compte de la force de l'usage⁽⁴⁷⁾. Enfin c'est par quelques remarques sans grand intérêt sur la construction de l'adverbe, des prépositions, de l'interjection et de la conjonction qu'il termine la première partie de son *Art de devenir éloquent*.

Si nous avons longuement parlé de la Grammaire de Courtin, nous ne croyons pas utile de suivre pas à pas son exposé de la Dialectique, de la Logique et de la Rhétorique, Courtin souligne tout d'abord la nécessité de la dialectique⁽⁴⁸⁾ ainsi que l'utilité de toutes les sciences⁽⁴⁹⁾ pour devenir éloquent. Il affirme que sans connaissances solides, on n'acquiert qu'une sorte de verbiage vide de sens⁽⁵⁰⁾. Le but de l'éloquence, c'est d'enseigner par le moyen de la dialectique qui nous instruit dans l'art de lier les mots⁽⁵¹⁾. Courtin note l'importance

(42) Idem — folio 116.

(43) Idem — folio 117 verso.

(44) STREICHER (Jeanne): Vaugelas, *Remarques sur la langue française...* Paris, E. Droz, 1934 — pages 175 et 176.

(45) BRUNOT *Histoire de la langue française* — Tome III — 1^{ère} partie, Paris 1930 — p. 602.

(46) Manuscrit 250 — folio 117 verso.

(47) Idem — folio 118 verso.

(48) Manuscrit 251 — folio 2 verso.

(49) Idem folio 2.

(50) Idem folio 2.

(51) Manuscrit 251 — folio 3.

du verbe. C'est lui qui « est proprement ce qui forme tous nos jugements » (52). Sans lui, tous les autres mots ne seraient dans notre esprit que des idées vagues. Courtin distingue alors deux parties dans le jugement : la matière du jugement et les mots employés pour le formuler (53) ; il se propose ensuite d'étudier les « lieux » (54) qui fournissent la matière à l'orateur, insistant sur la grande importance de l'enchaînement logique des idées dans un discours. En tentant de prouver qu'un philosophe doit épouser une femme, à l'appui de son étude des « lieux convenant ou répugnant à la question », Courtin glisse insensiblement au problème du mariage, question déjà débattue longuement dans l'étude détaillée de la *Jalousie*. Il insiste encore sur les qualités de fidélité, de douceur et d'honnêteté indispensables à une bonne épouse et sur le rôle important que celle-ci doit jouer auprès de son mari, dans l'éducation de ses enfants et dans la bonne marche de sa maison (55). Après cette digression, Courtin poursuit son exposé : Que vaut un homme qui n'a pas l'esprit juste ? Il remarque toutefois que le bon sens est rare et que « les fausses lueurs » éblouissent les gens et les « conduisent dans un précipice » (56). Courtin abandonnant la « logique naturelle », problème purement philosophique, pour étudier la « logique artificielle » en tant que procédé de rhétorique (57), suit Clauberg et il en traduit parfois des passages entiers. Il continue par l'exposé de la « preuve et du moyen con-

-
- (52) Idem folio 3 verso.
 (53) Idem folio 4 verso.
 (54) Idem folio 9 verso.
 (55) Idem folio 75 V° et 76.
 (56) Idem folio 103 verso.
 (57) Idem folio 106 verso.

vaincant ». Il se demande ce qui peut rendre la raison convaincante et il répond que ce sont les règles simples et pratiques, éclairant ensuite sa pensée au moyen d'un exemple précis⁽⁵⁸⁾. Après l'analyse des idées de Clauberg, Courtin expose les siennes propres : il n'étudie pas la logique comme discipline philosophique indépendante, mais comme une partie d'un ensemble qui doit apprendre au parfait honnête homme l'art de l'éloquence. « Dieu donne l'esprit ; et... la logique le règle »⁽⁵⁹⁾. Mais de faux raisonnements sont cependant possibles. Aussi, Courtin distinguera-t-il d'une part les principes servant à former de bons raisonnements, et il indiquera d'autre part les différentes sources des mauvais. Nous ne suivrons pas l'exposé de Courtin qui répète Clauberg en citant parfois l'*Art de penser* d'Arnauld et de Nicole. Il rature souvent, ajoute dans les marges ses propres réflexions et son exposé manque de clarté.

Enfin, Courtin complète l'éducation de l'honnête homme en donnant quelques conseils de rhétorique : celui surtout de chercher à émouvoir pour convaincre⁽⁶⁰⁾. Cependant à travers ses conseils nous verrons apparaître çà et là les principes essentiels de son éthique. En effet, en étudiant le problème de l'invention du discours, Courtin est amené à critiquer les vices et particulièrement la flatterie⁽⁶¹⁾, la vanité⁽⁶²⁾, la paresse⁽⁶³⁾, qui avaient déjà fait l'objet d'une étude spéciale⁽⁶⁴⁾. En souli-

(58) Idem folios 110 verso et 111.

(59) Manuscrit 251 — folio 116.

(60) Manuscrit 252 — folio 1.

(61) Idem folio 60.

(62) Idem.

(63) Ms. 252 — fo 59 verso.

(64) *Civilité* — p. 164, (flatterie.) — p. 10, 11 (vanité).

gnant le pouvoir de la rhétorique sur le cœur humain, il passe en revue les principaux thèmes du *Point d'Honneur* et de la *Jalousie*. Il s'élève contre les passions telles que la colère, la vengeance⁽⁶⁵⁾, la haine⁽⁶⁶⁾, et leur oppose les vertus de douceur⁽⁶⁷⁾, de patience et de générosité⁽⁶⁸⁾. De même lorsqu'il étudie les mobiles des passions⁽⁶⁹⁾, il insiste sur la nécessité de plaire et reprend les notions d'amour⁽⁷⁰⁾ et de crainte⁽⁷¹⁾ déjà analysées dans *Traité de la Jalousie*.

Il est intéressant d'étudier les passages que Courtin a consacrés à « l'expression »⁽⁷²⁾. On y découvre ses idées sur la politesse et la clarté du langage. Il qualifie l'éloquence de « vertu surnaturelle et de talent divin »⁽⁷³⁾, pense que les qualités essentielles à un bon discours sont la « clarté et la netteté », insiste sur l'importance de la « diction », de la « frase » et de la « pensée »⁽⁷⁴⁾. A ce propos, il indique les diverses manières de prononcer les discours⁽⁷⁵⁾ « Lire un papier n'est bon que pour les personnes âgées ou gens infirmes ». Pour qu'un discours soit excellent, il faut d'abord la mémoire, en second lieu la voix, et enfin, le geste⁽⁷⁶⁾. Courtin donne ensuite quelques conseils pour développer la mémoire, prêche la modération dans

(65) Ms 252 — fo 50 et 51.

(66) Ms 252 — fo 55 verso.

(67) Ms 252 — fo 52 verso.

(68) Ms 252 — fo 60 verso, 61.

(69) Ms 252 — fo 49 et sq.

(70) Ms 252 fo 54 — et *Jalousie* — p.53 et 54.

(71) Ms 252 — fo 56 verso et *Jalousie* p. 40.

(72) Ms 252 — fo 131 verso.

(73) Ms 252 — fo 132 et 133.

(74) Ms 252 — fo 133 verso et 145.

(75) Idem — fo 185.

(76) Ms 252 — fo 185 verso.

l'usage du vin et fait quelques réserves sur l'emploi des médicaments destinés à renforcer la mémoire. Il termine par quelques remarques concernant la prononciation proprement dite au sens actuel ⁽⁷⁷⁾. Pour acquérir une bonne prononciation, il recommande la fréquentation de personnes « nées dans un país où l'accent est pur » ⁽⁷⁸⁾ ou à défaut, l'étude des règles de la poésie française et la consultation des dictionnaires de rimes ⁽⁷⁹⁾. Courtin ajoute quelques conseils sur l'adaptation de la voix au geste et au sujet ⁽⁸⁰⁾ et il étudie les diverses sortes de voix sans négliger l'importance du geste, des mouvements des yeux, du front, etc... Il prescrit aussi « de ne point se presser » ⁽⁸¹⁾ lorsque l'on parle, il veut qu'on exerce un contrôle sur soi-même. Enfin, il récapitule les principales règles de l'éloquence en essayant de les appliquer aux principales sortes de discours ⁽⁸²⁾.

Il reprend ⁽⁸³⁾ alors plus succinctement les différentes espèces de style : style simple, grave, sublime etc... qu'il avait analysées déjà dans le *Traité de la Civilité*. Traitant par exemple du sermon, il conseille au prédicateur d'user avec « discrétion et sagesse » des « figures et des autres ornements » ⁽⁸⁴⁾, d'éviter le plus possible les auteurs

(77) Ms 252 — fo 189.

(78) Ms 252 — fo 189.

(79) Idem — fo 189.

(80) Idem — fo 189.

(81) Idem — fo 193 verso.

(82) Cette dernière partie porte le titre d'« Epilogue de ce Traité ou Récapitulation des Règles générales de l'Eloquence appliquées aux principales espèces de discours publicz et particuliers », elle est contenue dans le Manuscrit 253.

(83) Ms 252 — fo 169 sq.

(84) Ms 253 — folio 4 verso et 5.

66 L'art. de devenir eloquent

Constr. du Pronom 3. Le relatif qui, or plus elegant, et ce semble. Constr. qui.

II.

meisme plus naturel, que. Lequel, de laquelle, lesquels, & desquelles. Cependant, il ne faut point faire de difficultez de s'en servir, quand

Et comme par tous ces exemples nous voyons que le qui n'interrompt point la construction du no-

minatif avec son Verbe, & qu'il est de la construction de ce verbe, & non de ce qui est devant. Il faut observer aussi qu'en disant: Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je ne mets point de qui, mais seulement Celles la servant sauvees parmi tant d'hommes, qui pratiquoient la Vertu, au lieu du qui je

Page du manuscrit de la main de Courtin. On remarquera les nombreuses corrections.

profanes qui ont écrit contre l'honnêteté et les bonnes mœurs. Ainsi apparaît une fois de plus le sens de la mesure et des convenances si cher à Courtin, centre de sa pensée et auquel il aboutit quel que soit le sujet qu'il traite.

Passant encore en revue les différentes parties du sermon, il donne quelques conseils très complets et très précis concernant l'attitude du prédicateur lors de son discours⁽⁸⁵⁾. Il s'attache également à d'autres genres oratoires⁽⁸⁶⁾, note en particulier que « le plaidoyé » demande plus de naturel qu'aucun autre : « s'écouter trop parler, cela sent le Déclamateur. Trop pousser et invectiver, c'est faire le Prédicateur. N'être point animé cela endort : il faut donc prendre le milieu »⁽⁸⁷⁾. Nous reconnaissons ici, aussi bien en rhétorique qu'en morale, le partisan du juste milieu.

De même, Courtin, lorsqu'il donne un exemple tiré du Catéchisme⁽⁸⁸⁾, énumère les dix commandements de Dieu analysés antérieurement dans son traité de *L'Esprit du Saint Sacrifice de l'Autel*⁽⁸⁹⁾ et son commentaire du huitième commandement⁽⁹⁰⁾ :

(85) Ms 253 — folio 11.

(86) Le Manuscrit est rempli de modèles de discours : Sermon (fol. 28 - 53), prône (54 - 79), Courtin a aussi étudié cette forme de discours dans *L'Esprit du Saint Sacrifice de l'Autel* (pages 128 - 367) — Catéchisme (79 - 89) Conférence (89 - 90) oraison, harangue, compliment, épitaphe et inscription (90 verso 95), plaidoyé (96 - 106 verso) et enfin au fol. 107 commence un « Exemple d'une oraison, ou Eloge de l'Eloquence adressé aux amateurs des Beaux-artz; et sous ce nom à Messieurs de l'Académie Française ».

(87) Manuscrit 253 — folio 23.

(88) Ms 253 — fo 79 — 89.

(89) *Esprit du Saint Sacrifice de l'Autel* p. 204 - 226.

(90) Ms 253 — fo 79 V° — 81 V° — 82, 84 V°, 85.

« Faux témoignage ne diras

Ny ne mentiras nullement ».

rejoint les études du mensonge, de la médisance et de la calomnie faites jadis dans la *Civilité* ⁽⁹¹⁾ et le *Point d'Honneur* ⁽⁹²⁾.

On sent parfois percer quelque inquiétude au sujet de son incapacité de traiter d'un sujet comme l'éloquence et il compare son discours à « un navire exposé à des flots turbulentz », « à la mercy de cet ocean de monde et d'esprit qui ne garde jamais, non plus que la mer, d'assiete tranquille et réglée » ⁽⁹³⁾, il pense que l'engouement de l'Académie en faveur de l'éloquence, la disposera à l'indulgence. Courtin constate encore que l'homme étant une créature qui dépasse toutes les autres par la raison, Dieu lui inspire « un desir naturel de vivre en societe avec son semblable » ⁽⁹⁴⁾. Or c'est par la parole que s'opèrent les échanges entre les humains et que se propage la raison ⁽⁹⁵⁾. On peut croire, dit Courtin, que l'homme fut « formé éloquent » ⁽⁹⁶⁾ mais que « depuis le peché, l'esprit de l'homme s'êt couvert de tenebres » ⁽⁹⁷⁾. La vérité, elle, ne change pas puisqu'elle est d'origine divine ⁽⁹⁸⁾, aussi faut-il tous les jours dissiper « le chaos qui l'enveloppe » grâce aux « arts » dont l'éloquence fait partie. Courtin en profite pour prononcer l'éloge du Roi qui déploie son éloquence

(91) *Civilité* — py. 74.

(92) *Point d'Honneur* p.60 - 68.

(93) Ms. 253— fo 107 verso.

(94) Idem — fo 110.

(95) Idem — fo 110 verso.

(96) Idem — fo 111.

(97) Idem— —fo 111.

(98) Idem — fo 111.

Constr. du Pronom

Vl.

l'autre sera que Pierre s'assujettisse a vous les cas ou sera son relatif. 2. m a fait cela? Pierre. qui de Pierre. sans tous deux la au nominatif a qui est cela? a Pierre l'un & l'autre au datif de qui se tenent vous? de Pierre; tous deux au genitif ou a l'ablatif et c'est le 2^e verbe qui regle les cas. selon son regime.

*Supplément
à l'art de devenir
eloquent*

V. Lorsque plusieurs Antecedents se venent devant avoir rapport a plus proche, qu'il soit toujours le même relatif. On le met au pluriel quoiqu'il ne soient qu'un au singulier. Il suit le plus noble genre: comme l'homme & la femme. Lorsque Dieu par ex. a créé, paraque plusieurs singuliers valent un pluriel. On y que vous avez fait la remarque. De même. Si les Antecedents sont au pluriel le relatif sera au pluriel & se rapportera au plus noble genre: Les 2 personnes qui ne craignent la justice. Il n'y a hommes & les femmes homme au monde qui aient le mépris. Car mes lesquelles (en non pas lesquelles) Dieu a créé.

Vl. 1. Il faut observer pour se servir correctement du relatif, qu'il soit toujours le même et que l'antécédent soit accompagné de l'article, ou de quelque chose qui le représente. Il n'est pas un mot substantif pur, mais il est accompagné de quelque chose qui le représente. Il est le seul qui fait cela. Il faut que je dise. Il n'y a personne qui ne craigne la justice. Il n'y a homme au monde qui aient le mépris. Car mes lesquelles (en non pas lesquelles) Dieu a créé.

Du relatif
et de
l'article

Vl. 2. Il faut

observer que le relatif ne se rapporte qu'à un seul Antécédent. Il n'y a aucun homme qui ne craigne Dieu. On ne peut pas dire: Il n'y a aucun homme qui ne craigne Dieu et qui ne craigne son prochain. Car le relatif ne se rapporte qu'à un seul Antécédent.

La raison est que l'antécédent avec le relatif a une nature commune à avoir une substance pour antécédent: le lors que cela ne se peut pas si l'un que l'on figure. L'adjectif est qu'on lui donne un article par lequel on le sous entend le substantif de l'homme. Il faut, au lieu de avoir un pronom antécédent par lequel on représente naturellement une substance. C'est sur ce principe qu'on fait les articles.

Autre page du manuscrit de l'Art de devenir éloquent.

dans ses conseils, dans la gestion journalière des affaires de l'Etat et dans ses entretiens avec les ambassadeurs et les envoyés de tous les princes. De même, les ambassadeurs, les ministres et les autres officiers de la couronne ont besoin d'être éloquents : « Aussy n'y a-t-il rien, qui donne meilleure opinion tant de la personne de l'Ambassadeur mesme, que de sa negotiation, que quand il l'entame par un discours judicieux, insinuant, touchant » (99). Mieux que personne, Courtin avait pu expérimenter cette vérité au cours de sa longue carrière diplomatique auprès des cours étrangères. Et, poursuivant le but moralisateur qui était celui de la plupart de ses traités et en particulier de la « *Civilité* », il rattache l'éloquence à la vertu (100).

Le grand mérite de Courtin, c'est d'avoir compris l'utilité d'une réforme du langage et de l'avoir conçue avec l'esprit pratique qui le caractérise, sans souci d'érudition, de manière à permettre à l'honnête homme de voir un peu plus clair parmi la confusion qui régnait dans la langue française à cette époque.

Faut-il ranger Courtin dans cette pléiade d'honnêtes gens qui voyaient dans le langage une partie importante de l'éducation d'un courtisan et qui, tout en donnant parfois des conseils judicieux sur l'art de bien parler, ne touchaient pas au fond de la question ? Mérite-t-il une place parmi les grammairiens comme Vaugelas, Ménage et Bouhours qui essayaient de mettre en ordre le riche héritage du XVIème siècle et formulaient les premières règles de la langue moderne ?

S'il n'a pas donné une grammaire détaillée avec force exemples et règles, ses remarques sont

(99) Idem — fo 120.

(100) Idem — fo 144.

souvent justes et sensées. Sa distinction du français écrit et du français parlé aurait pu départager bien des adversaires et aurait permis de trancher des problèmes inextricables. Sa juste compréhension d'une différence entre le langage de la poésie et celui de la prose, son désir d'instruire le lecteur, de lui inculquer des notions même élémentaires sur les sciences auxiliaires : physiologie du langage, histoire de l'écriture, de l'emploi du parchemin, etc... doivent être soulignés. Ses observations sur la syntaxe et le développement naturel du français sont pleines d'intuitions parfois étonnantes de justesse.

Courtin s'est occupé aussi de l'orthographe, dont il présente un échantillon un peu bigarré dans son manuscrit. Homme « d'une seule règle pour les mesmes choses », il propose d'écrire *écriture* à côté de *épître*, c'est-à-dire de mettre l'accent circonflexe partout où l'on doit noter une lettre qu'on ne prononce plus ; il veut la suppression de *c* dans *aspect*, mais le garde dans *correct* ; il exige la simplification des consonnes doubles partout où l'on n'en prononce qu'une seule. Mais il n'hésite pas à garder les doubles consonnes là où l'on pouvait démontrer ainsi leur origine étymologique.

Sa conscience, son souci de simplification lui font corriger des pages entières de son manuscrit, mais ne lui font pas éviter de nombreux oublis. Et ses oublis, peut-on dire, étaient naturels, car il n'y avait pas dans l'orthographe une uniformité semblable à celle qu'on sentait déjà dans les formes grammaticales.

Quant à son exposé de la dialectique, de la logique et de la rhétorique, s'il suit les auteurs anciens, il tient compte des exigences du monde nouveau. Une masse d'exemples, de tournures de

phrases offrirait un vaste champ de travail à celui qui voudrait étudier d'une manière plus détaillée cet aspect de son œuvre.

Enfin, il faut noter encore un trait particulier à notre auteur ; s'il veut réglementer la langue, il se dresse contre son appauvrissement, il voudrait voir la langue française aussi riche et belle que la langue de ses chers auteurs anciens. Il voudrait la conserver « ornée de figures », mais en même temps devenue claire et noble, désir assez rare dans ce siècle qui tout en organisant la langue, lui enlevait parfois sa force et sa richesse.

Enfin son épilogue avec ses applications et ses modèles est fort intéressant et pourrait faire un tableau d'ensemble de l'histoire de l'éloquence au XVII^{ème} siècle. Tous les genres y sont passés en revue, accompagnés de remarques minutieuses sur les gestes et attitudes observées à l'époque.

Son projet était donc vaste. Il désirait faire un ouvrage qui aurait permis à tout honnête homme et non seulement au courtisan, de connaître les règles du bon langage et de les appliquer avec sûreté : Ambition peut-être démesurée mais noble et légitime. Courtin sentait que les conditions nécessaires pour donner un tableau ordonné et réfléchi de la langue française existaient à son époque. Mais c'était à l'Académie que revenait en principe cette tâche urgente et c'est pourquoi Courtin lui demandait d'adopter les principes énoncés dans son *Traité*. Mais il a échoué, personne ne s'est penché sur son travail et s'il a reçu le privilège du Roi, le traité n'a jamais été imprimé. Nous qui avons eu la chance de retrouver ses manuscrits, après avoir étudié ces quatre volumes écrits d'une écriture serrée et fine, fruit de plusieurs années de labeur, nous en venons à regretter cet échec d'Antoine de Courtin.

Kamal Farid

Abou Nouâs

poète satyrique

De tous les noms, grands ou petits, qui ont illustré la poésie arabe au Moyen-Age, un seul a franchi le cercle étroit des érudits et des lettrés pour frapper les imaginations populaires. Les contes que l'Orient musulman se transmet de génération en génération ont étroitement associé le nom d'Abou Nouâs à celui du prestigieux Haroun Al Rachid comme celui d'un joyeux luron un peu bouffon et très paillard. Abou Nouâs est même devenu une sorte de type consacré par la légende populaire, presque au même titre que Goha le simple ou que Karagueuz. Il faut reconnaître que, cette fois, la légende n'a pas trahi la vérité, elle n'a fait que fixer et accréditer les traits — un tantinet grossis, peut-être, — du personnage que fut en réalité Abou Nouâs.

De son vrai nom, il s'appelait Hassan. Qu'était son père? Un scribe dans l'administration des impôts, un berger ou un tailleur? Ni l'un ni l'autre, répondent quelques uns, mais un affranchi persan au service des gouverneurs arabes du Khorassan.

N.D.L.R. — Hassan el Nouty, jeune universitaire égyptien, docteur ès lettres de la Sorbonne où il a été un des collaborateurs du regretté Professeur Jean-Marie Carré en littérature comparée. Actuellement Professeur de Littérature française à l'Université de Californie.

Pas du tout, rétorquent d'autres encore. C'aurait été un soldat damascène, envoyé par le Khalife ommeiyade Marawân en garnison dans la partie méridionale de la Perse, limitrophe du port irakien de Bassorah. Une chose est certaine en tous les cas. Ce père, qui s'appelait Hâné, fit la connaissance de la future mère de notre poète dans un village de cette province persane. La jeune femme portait le nom poétique de Djellébane, qui signifie la rose sur la branche. Elle exerçait l'humble métier de laveuse de laine. Et c'est pendant qu'elle lavait la laine au bord du ruisseau de son village que Hâné l'aperçût.

Ce fut un coup de foudre : il ne tarda pas à l'épouser. De cette union est né Hassan, vers l'an 140 de l'Hégire, c'est-à-dire au 8ème siècle de l'ère chrétienne. Il est né sous le signe d'Eros, et toute sa vie, il sera voué à Eros.

Son père meurt quand il a 6 ans. Djellébane s'installe alors à Bassorah où il est plus facile de gagner sa vie. Plus tard, les ennemis du poète et les mauvaises langues raconteront qu'elle y tenait une maison de rendez-vous galants. Le germe de la corruption aurait donc été déposé dans l'âme de Hassan dès l'enfance. Mais cela ne l'empêcha pas de recevoir l'éducation traditionnelle dans l'Orient musulman. On va d'abord au kottab, sorte d'école primaire où l'on s'initie à la lecture et à l'écriture en apprenant des versets du Coran. Après le kottab, on fréquente les cours supérieurs donnés dans les mosquées. Hassan était attiré par les études. Sa mère contraria sa vocation en le plaçant en apprentissage chez un herboriste. Mais quand il pouvait tromper sa surveillance, ou bien le soir après son travail, Hassan allait prendre place parmi les étudiants assis en cercle autour d'un magister et se familiarisait avec les finesses de la rhétorique, les complications des généalogies tribales

et les œuvres des anciens poètes. Ses maîtres étaient persans pour la plupart. Faut-il y voir une source lointaine de l'aversion qu'il affichera plus tard pour les Arabes ?

Il franchit ainsi le cap de l'adolescence et s'épanouissait en un beau jeune homme au teint pâle, à la physionomie languissante. Ses traits étaient empreints de délicatesse et il portait les cheveux longs. Il préfigurait déjà l'image conventionnelle du poète que vulgarisera le Romantisme. C'est alors que se produit un événement décisif dans sa vie. Il est remarqué par le poète bachique Oualéba, commensal du gouverneur de Bassorah, qui le prend en amitié. Voilà notre Hassan affilié à un groupe curieux de poètes et d'épicuriens qui vivaient, sur le double plan moral et artistique, en marge du conformisme régnant. A leur contact, Hassan se pervertit complètement et fut annexé à cette lignée d'écrivains maudits qui comptera parmi ses rejetons célèbres Verlaine, Wilde et Gide. Mais il apprit aussi, par Oualéba et ses amis, à pratiquer une forme de poésie naturelle, spontanée, débarrassée des poncifs et des recettes à la mode. Il surpassera très vite, dans ce domaine, son maître et ses compagnons. Plus sensible qu'eux, doué d'un plus grand talent, il s'imposera d'emblée comme l'un des plus grands poètes de la littérature arabe de l'époque islamique. Oualéba, le premier, pressentit le génie de son disciple, d'une manière singulière. Une nuit, Satan lui apparut en songe pour lui dire que Hassan serait, parmi les humains et les djinns un poète inégalé, que ses vers séduiraient l'Orient et l'Occident. Et Satan ajoutait avant de disparaître : j'ai désobéi une fois à Dieu qui m'ordonnait de me prosterner, mais s'il me commandait maintenant de le faire devant ce poète, je m'exécuterais aussitôt.

Pourtant, il restait à notre poète une dernière étape à accomplir pour parfaire ses dons. Avant de briguer

le titre de prince des rimes, il voulait que sa connaissance de la langue ne présentât pas la moindre faille. Or, en s'étendant, la langue arabe s'était altérée et divers dialectes vulgaires s'ébauchaient déjà. Hassan décida de se retremper aux sources pures de la langue parmi les bédouins du désert. Après un an de retraite, il reparut à Bassorah, prêt à affronter ses concurrents dans la lice poétique et à leur faire mordre la poussière, C'est à ce moment qu'il adopte définitivement le sobriquet d'Abou Nouâs, sur les origines duquel on se perd en conjectures. Le nom était original et Hassan devinait finement qu'un nom bien choisi pouvait faire beaucoup pour sa renommée.

Sa carrière poétique s'annonçait ainsi sous les meilleurs auspices. Une malheureuse aventure d'amour risqua de tout compromettre. A peine était-il rentré du désert à Bassorah qu'il s'y éprit d'une esclave nommée Djenane, mais elle repoussa son amour. Il languit, s'étiola, supplia dans des vers qui sont parmi les plus touchants qu'il ait écrits, mais en vain. Il faillit mourir de désespoir et il quitta Bassorah, qu'il avait prise en haine, pour Bagdad.

Il s'y rendit, après un long détour par la ville de Couffa, dont les environs étaient peuplés de monastères célèbres par leurs vins et par la magnificence de leurs sites. Il y fit des haltes prolongées. La boisson, la contemplation des beautés agrestes, qu'il chanta dans ses poèmes, furent un baume pour sa blessure. Il était guéri en arrivant à Bagdad.

Sa renommée l'y avait précédé et les grands personnages se disputèrent ce gai compagnon, dont la verve pétillante égayait les parties fines. Fut-il l'intime de Haroun Al Rachid, comme le veut la légende populaire? La chose est contestée. Mais il le fut certainement d'Al Amine, successeur d'Al Rachid. Sa réputation s'établit très vite comme l'un des meilleurs

chantres du vin. A l'occasion toutefois, il n'hésitait pas à manier les clichés usés de la rhétorique pour louer quelque puissant du jour et lui soutirer une bourse bien garnie. Le mécénat était dans les mœurs d'autrefois et La Fontaine vécut en poète parasite, à l'égal d'Abou Nouâs.

Mais ce dernier ne fut pas qu'un amuseur. Son œuvre reflète le bouillonnement intellectuel et moral dont Bagdad était alors le siège. L'Orient méditerranéen, unifié par la conquête musulmane était le théâtre d'une renaissance des arts et des sciences, et de soubresauts politiques et sociaux. A la tutelle arabe s'opposaient diverses réactions nationales à la tête desquelles se trouvaient les Persans. Un écho de ces luttes transparait dans l'œuvre d'Abou Nouâs, surtout vers la fin de sa vie, quand, se réclamant de ses origines persanes, il écrira des satires contre les Arabes. A la même époque, se développait un courant anti-religieux analogue à ce qu'on appellera le courant libertin dans la France du 17^e siècle. Abou Nouâs, maintes fois, en est le porte-parole, par une volonté délibérée de fronder les préjugés régnants, de discréditer les croyances religieuses. Quand on lui conseillait de cacher ses opinions, il répliquait fièrement : « Je ne les dissimulerai point par lâcheté. Advienne que pourra ». Aussi connut-il plusieurs fois les rigueurs du cachot. Il semble que ces captivités successives aient hâté sa fin. Destin qui rappelle celui d'un autre grand poète libertin, Théophile de Viau.

Mais comme en France au 17^e siècle le libertinage intellectuel s'accompagnait d'un libertinage dans la conduite que condamne la morale ordinaire. Cet immoralisme, notre poète l'exprime dans des vers licencieux dont la crudité blesse souvent l'honnêteté. Mais il le pratiqua aussi dans sa vie. Il fut un franc débauché et chose curieuse, la légende exagéra encore les

traits d'une réalité pourtant assez chargée. Mathurin Régnier fut victime d'un même tour du sort. A bon escient, comme on le voit, nous avons accolé à Abou Nouâs l'épithète de satyrique. Il est la réplique orientale de ces poètes indépendants qui fleuriront en France au début du 17ème siècle.

Ses dernières années furent assombries par les épreuves. Malgré l'amitié des puissants, son esprit indépendant, sa manvaise réputation l'exposaient à des bourrasques. Il les attirait lui-même sur sa tête dans ses accès d'ivresse. Un jour, il entre dans une mosquée, à l'heure de la prière et se faufile au premier rang des fidèles. L'Imam récitait justement un verset où figurait l'apostrophe : « O mécréants ! » Quand il eut prononcé ce mot, on entendit le poète s'écrier : « Présent ». Il faillit être écharpé.

En outre, le Khalife Al Amine avait à faire face à une rébellion, de plus en plus victorieuse de son frère Al Maâmoun. Et ce dernier, à grand renfort de propagande, reprochait au Khalife son entourage de libertins. Alors Al Amine choisissait naïvement quelques boucs émissaires contre lesquels il sévissait pour l'exemple. Notre poète pâtit plusieurs fois de ces retournements d'attitude. Mais il n'en garda jamais rancune au Khalife. Et quand ce dernier, vaincu, tué par la soldatesque d'Al Maâmoun, essuya les insultes de ceux qui lui devaient leur fortune et qui voulaient se concilier les grâces du nouveau maître, Abou Nouâs seul le pleura publiquement.

Alors le vide se fit autour de lui. Miné par les plaisirs, par les vicissitudes du sort, il mourut sur un grabat, abandonné de tous au point que l'on dispute encore la date exacte de sa mort.



Les extraits de son œuvre que nous présentons ici

visent à rendre, aussi fidèlement que possible, son génie original. Aussi avons-nous délibérément négligé les poèmes coulés dans le moule traditionnel de la poésie arabe, qui sont surtout des exercices de virtuosité verbale, où la poésie pure se réduit à peu de choses. Nous nous sommes attardés sur ce qui confère une situation unique à Abou-Nouâs.

Témoin du mouvement des idées de son époque, il le fut d'abord en prenant parti pour le nationalisme persan qui s'éveillait. Il cherchait à rabaisser les Arabes en opposant à la stérilité et à la misère de leur désert la beauté du pays persan où vit le glorieux souvenir des Sassanides :

I

C'est une terre impolluée, le fier pays des hommes libres
 Où Chosroès jadis répandait ses largesses, où l'Arabe stupide
 ne dresse pas sa tente
 Et où ne poussent pas l'amère coloquinte nourriture des
 bédouins ni les troncs rabougris et tristes du désert.
 Partout les grenadiers fleurissent près des myrtes dans une
 profusion de lys et de roses,
 Et le zéphyr embaume le doux parfum du basilic.

II

Plutôt que les ruines du désert, battues par le vent, rayées
 de pluie
 Contemple ces merveilles ! Sapor et Chosroès, en des temps
 révolus, ordonnèrent
 Ces jardins fleuris aux charmants ombrages, sur les rives de
 l'Euphrate et du Tigre.
 Terre bénie où le Seigneur n'a semé ni le cactus ni l'aloès.
 Le grand désert est vide et n'offre au chasseur qu'un maigre
 gibier de serpents et de rats.
 Ici, de superbes gazelles s'ébrouent dans les prairies immenses
 Et les oiseaux, en troupes innombrables, s'ébattent joyeusement ;
 Et le vin, coupé de l'eau des sources claires, gagne une saveur
 et un arôme exquis.
 Eden est ce pays où ne vivent ni les chacals ni les gerboises.

Abou Nouâs fut également un des principaux représentants du courant libertin. Les vers suivants, qui sont une profession de foi sensualiste et sceptique, lui valurent un séjour en prison :

I

Exégète, que nous apportes-tu ? Le libre arbitre est faux, ainsi
que la fatalité.

De ce que l'on nous dit rien n'est vrai, sinon la mort et le
tombeau.

II

Elle me blâmait avec zèle, imputant à l'ignorance mon faible
pour les roués.

De bon matin, elle m'a criblé de reproches. J'ai répliqué que
les pieuses doctrines ne me séduisaient pas.

Trêve de sermons ! J'ai suivi mes goûts et j'ai choisi d'être
agnostique.

Je cherche les joies et les plaisirs d'ici-bas.

Quoi ! Serait-ce plus sage d'attendre un aléatoire au-delà, dont
jamais ne revient personne,

Pour raconter dans quel enfer ou dans quel paradis se rendent
les morts !

Abou Nouâs a brillé surtout comme poète lyrique. C'est à son lyrisme sincère, intense, aux accents touchants, qu'il doit sa position prépondérante dans le parnasse arabe. On devine aisément que l'épisode des amours avec Djenane fut une veine d'inspiration fertile. Écoutez-le clamant sa douleur :

I

Mon âme a déserté mon corps. Dormir, veiller, qu'importe
désormais ?

Mes loques traînent des os inertes qui, pourtant, ignorent le
repos.

II

J'ai lutté en vain pour le sommeil, tandis qu'elle dormait chez
elle paisiblement.

Je me levais secoué par les sanglots, en comprimant des mains
mon cœur endolori.

III

Connaissez-vous qui me dénigre quand on lui parle de ma
passion ?

C'est elle, qui répond, interrogée sur sa froideur : « Parce qu'il
m'aime ».

Eh bien, oui, je t'aimerai jusqu'à mon dernier jour.

Pourquoi chercher à me décourager ? Mon amour est lié à ma
vie.

Et j'irai, criant par-dessus les toits — ne t'en déplaise —
Prêtez-moi l'oreille, bonnes gens : « Hassan aime Djenane ! »

Pendant une courte période, Djenane consentit à
entretenir une correspondance amoureuse avec Abou
Nouâs. Il envoyait le messager qui portait ses lettres
à sa bien-aimée :

Quand me rejoint le messager de nos amours

Combien je souffre de penser que, tout seul,

Il a joui du bonheur de sa présence.

Alors, avidement, je plonge mon regard dans ses yeux

Pour y saisir, des beautés qu'il a contemplées, la trace
évanescence.

Oh ! Ne veux-tu, la prochaine fois, emprunter

Mes prunelles quand tu verras ma bien-aimée.

Puis Djénane dissipa brutalement les espoirs
qu'elle avait suscités, et de nouveau, il exhala sa
souffrance :

I

Seigneur, à la requête du roi David, vous avez commandé de
fléchir à l'airain.

Pourquoi ne pas attendrir le cœur de Djénane, à la prière
d'un amant qui se meurt ?

Ma vie n'est plus qu'un souffle.

Djenane achève-moi ; j'appelle le trépas comme une délivrance.

Rien n'a pu te toucher, ni la flamme qui me consume, ni mes
nuits insomnieuses.

Ni ces larmes que je répands tous les jours et que tu ne
daignes pas voir !
Pitié pour moi que déchirent tes dédains,
Pour moi qui vais la nuit, clamant dans ma détresse,
O toi, l'unique, l'incomparable !
Et tu fais miroiter à mes yeux le mirage des promesses
menteuses !
Quand te plaira-t-il de mettre fin à ce jeu barbare ?

Il lui arrive même d'avoir des accents presque
verlainiens :

J'ai fait un rêve étrange cette nuit.
Je voyais nos ombres réunies
Et qui s'aimaient tout comme jadis
Ma bien-aimée qu'arrive-t-il ?
Quelle est cette douleur qui nous ronge
Quand nos fantômes sont heureux ?
Comme tu m'es accueillante en songe,
Et si lointaine quand j'ouvre les yeux !
Amants infortunés qui trouvez
Le bonheur dans le sommeil
Et la triste amertume au réveil.
Hélas ! Songes fallacieux
Ne serez-vous pour une fois véridiques ?

Deux autres morceaux lyriques nous retiendront
pas leur curiosité et nous permettront de mesurer
l'originalité extrême d'Abou Nouâs. Le premier qui
s'intitule « Corps immatériel » surprend par son allure
surréaliste avant la lettre et fait penser à certaines
images du film de Cocteau : « Le sang d'un poète » :

J'évoquai son image. Et mon regard s'attarda sur sa joue.
Alors j'y vis rougir la marque d'un baiser.
Brusquement elle a surgi parmi mes souvenirs, se cognant
à mes pensées. Et son corps a saigné.
Oh ! L'étrange corps que blesse une pensée.
J'ai rêvé que j'étreignais ses mains. Au matin elle montrait
des doigts tout meurtris.

Le second morceau s'intitule : « Vision d'ivresse » :

La nuit s'étirait, interminable. Alors, elle s'est dévoilée.
 Devant l'éclat nacré de son visage, les ténèbres, imaginant
 l'aurore venue, reculèrent en déroute.
 À son premier rayon, le soleil, inquiet, s'éteignit,
 Songeant que Dieu lui préférerait cette pâleur éblouissante.
 Et le jour et la nuit s'effacèrent. Il n'y avait plus qu'elle,
 mystérieux sortilège.

Nous savons qu'Abou Nouâs, pour soigner son mal d'amour, fit une cure de vin et de sites fleuris dans les monastères de Couffa, dont il a chanté les beautés :

La Fortune est capricieuse, ami ? Vive la joie !
 Prends tes soucis, noie les dans la liqueur incarnadine
 Ou bien regarde les nuages aux doiqts humides
 Broder sur le manteau terrestre des arabesques de myrtes,
 De tendres lys et de lavandes, de violettes et de rouges
 anémones.
 Les roses pétillent de fraîcheur. Morceaux de soleil piqués sur
 les branches,
 Elles rayonnent, pâles, jaunes et pourpres. Oh ! la chatoyante
 diaprure !
 Les voyez-vous, ces rubis et ces perles semés sur une résille
 d'or,
 Et ce massif d'émeraudes scintillantes là-bas
 Tout au fond du jardin ?
 Ami, pour adoucir ta peine, aime les fleurs, le vin et les joyeux
 lurons.

Mais ce lyrique débordait d'esprit et de bonne humeur. Le voici qui déclare, d'une manière spirituelle, son horreur du mariage :

L'entremetteuse me destine une femme charmante,
 Elle a, paraît-il, tous les mérites. J'ai répondu :
 Ma mie, je suis l'époux rêvé, si vous fermez les yeux sur
 trois petits riens.
 Gueux, impie, mauvais garçon, tel il faudra m'aimer.

Encore un mot ! Quand la mariée serait plus belle que
 Joseph et la reine de Saba,
 Quand même elle mériterait qu'un peintre l'immortalisât,
 Je n'en voudrais pas, n'aurais-je qu'à déboursier une obole.

Ailleurs, il avoue, tel le poète grec, sa peur des combats :

Bishr, mon doux ami, qu'ai-je à voir avec l'épée et les combats,
 Moi qui suis né sous l'étoile de la gaieté et du plaisir ?
 Retire-moi ta confiance, je t'en supplie.
 Je suis homme à faiblir au cours de la bataille,
 Quand l'ennemi surgit, dans ma hâte de fuir
 Je passe la bride à la queue de mon cheval.
 Je ne suis pas savant en brassards ni cuirasses.
 Comment distinguer d'une bossette un harnais ?
 Aussitôt que je vois la guerre et ses ravages,
 Je n'ai plus qu'un souci : la poudre d'escampette.
 Mais s'il s'agit de beuveries et de ripailles :
 C'est moi le chevalier sans peur et sans reproche.

A la guerre sanglante qui fait rage aux portes
 de Bagdad entre les armées d'Al Amine et d'Al
 Maâmoun, il préfère la guerre des fleurs :

Pour l'atroce carnage, le Dieu des combats
 Mobilise ses escadrons et l'étendard
 Funèbre est déployé devant les bataillons.
 La discorde partout emplit les cœurs de haine,
 Et l'on entend parfois dans l'atroce mêlée
 La sauvage Fureur grincer des dents.
 Pendant ce temps, nos mains qui imitent les frondes,
 Font pleuvoir les lys,
 Et nous nous armons de myrtes en guise d'arcs et de javelots.
 Nous luttons de grâce et, avec nos adversaires,
 Nous échangeons des serments d'amitié,
 Au tonnerre des tambours guerriers,
 Ont répondu les doux accents d'une guitare.
 De giroflées multicolores nous formons nos régiments
 Et nous offrons aux balistes des pommes du Liban.

Dans un autre morceau amusant, il propose en ancêtre de Faust, un marché au diable :

Quand elle m'eut offert le visage glacé du dédain,
 Quand son souvenir, l'inquiétude et la peine m'eurent broyé
 le cœur
 J'appelai Satan et lui dis pendant que ruisselaient mes larmes :
 « Ne vois-tu pas mon tourment, mes paupières rougies par
 les pleurs et les veilles ?
 Si tu ne me rends pas le cœur de ma belle,
 Je ne rimerai plus, je fuirai les chansons
 Et mon sang sera pur des poisons de l'ivresse.
 Penché sur le Coran, psalmodiant ses versets.
 Je passerai ma vie à jeûner, à prier. »
 Je n'avais pas fini que déjà survenait
 L'élue de mon cœur, humble et repentante.

Mais ce rieur connut des jours tristes au terme de sa vie. Les séjours en prison se multipliaient et il reprochait amèrement à ses amis de l'oublier :

Ah ! Mes amis que je vous veux du mal !
 Et pourtant, qui vous célébrait jadis mieux que moi ?
 Vos cruels reproches, quand je tardais à joindre un nouvel
 éloge aux anciens,
 Les auriez-vous oubliés ?
 Si vous aviez, à ma place, croupi dans une geôle
 Si j'avais été libre comme vous,
 Que n'aurais-je pas fait — je le jure — pour vous sauver !
 Mais — je le jure aussi — je vous couvrirai maintenant
 D'offenses et d'injures. Je ne vous épargnerai rien.

En dépit de cette menace, il pleura le Khalife Al Amine dont il eut pourtant à se plaindre :

La mort vient d'arracher la page
 Où s'inscrivait notre amitié.
 Et nul ne peut récrire ce qu'elle a effacé.
 La fragilité d'une larme, née du souvenir,
 Seule désormais nous liera
 L'ennemi détesté occupe tes palais qui bruissent de sa joie.
 Et tu gis — toi que j'aime — dans la nuit du tombeau.

Sur son lit de mort, il continuait de composer des vers. Les uns révélaiient le bon vivant qu'il avait toujours été, par exemple ce testament comique :

**Mes amis, quand je serai mort,
Je veux qu'on m'enterre, loin des lavances,
Sous les pieds d'une vigne et parmi les pressoirs.
Là j'entendrai peut-être la sarabande des fouteurs de grains.**

D'autres vers annoncent la fin prochaine, car, il s'y réconcilie avec Dieu :

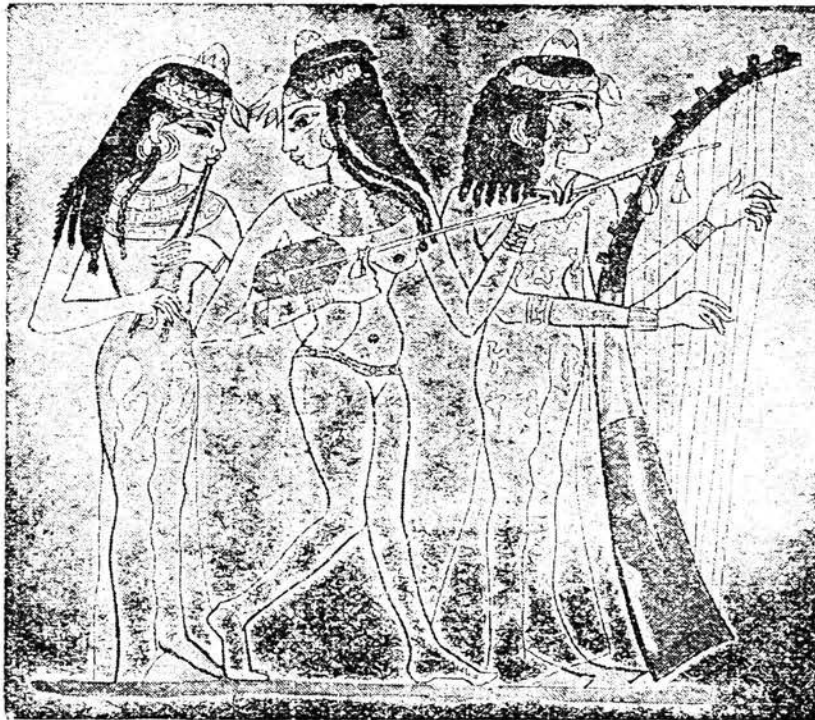
**Je sombre dans le néant, morceau par morceau.
Las ! Elle m'a délaissé ma vigueur d'antan,
Elle s'est enfuie avec mes jeunes années.
Et ma charogne usée maintenant se souvient
Des devoirs envers Dieu.
Chaque instant en passant m'ôte un lambeau de vie.
Funeste souvenir des journées gaspillées
Dans le plaisir infâme ! Oh ! Quel remords me ronge !
Je confesse Seigneur mes horribles péchés.
Pardon, Dieu tout-puissant, Dieu de miséricorde.**

Terminons sur une note plus gaie. Abou Nouâs fut invité en Égypte par le gouverneur du pays. Il n'en rapporta rien que des panégyriques dans le goût classique. Mais il relata son voyage d'Irak en Égypte dans un poème assez drôle :

**L'Aurore écartait les voiles noirs de la nuit,
Quand les chameaux nous emportèrent d'Akrakof
Régplant leur cadence sur celle du soleil,
Avant que son ardeur eût mouillé leur pelage,
Ils désaltéraient aux puits d'Abatagor.
L'aube suivante à Palmyre nous rejoignit,
Où, dans un essor puissant,
Les temples luttent pour dépasser les montagnes.
Une affaire d'honneur réclamait nos montures
Sans doute à Damas.
Car, vers la riante oasis, elles filaient
A bonne allure.**

Le jour les rattrapa tandis qu'elles foulai^{ent}
Les rocs houleux de la Golane, où s'accrochiaient
Leurs pis en traînées sanglantes.
Près de Beïssan nous surprit une affreuse nuit
Dont la densité noire rebuta longtemps
L'effort du matin naissant.
Quand retentit le chant du coq, la caravane
S'abreuvait aux sources du Neguiev,
Et contournant Jérusalem, elle obliquait
Vers Ramleh dans la matinée,
Et courait à Gaza, pressée d'être à Péluse
A temps, il faut le croire, pour un rendez-vous
D'amour.

Hassan el Nouty



LE BEDOUIN

C'était par une de ces chaudes journées d'été où pas une mouche, pas une corneille n'osait s'aventurer sur la longue route agricole. Midi : la chaleur était à son comble et chacun était à la recherche d'un peu de brise pour pouvoir respirer. Aussi, n'est-il pas étonnant que le café d'El Charkaoui, au bord du canal fût considéré comme un paradis au milieu de cet enfer. Là, se tenaient les habitués, au portefeuille garni par la nouvelle récolte du coton ; dans leurs poches résonnaient les pièces de dix et de vingt piastres, et ils parlaient à haute voix de futilités.

A part eux, on pouvait y voir aussi Saleh, le marchand de figues de barbarie, accroupi près de son panier. Silencieux, il était penché sur ses fruits, chassant de temps en temps d'un geste machinal de la main, les mouches qui venaient se poser sur ses figues et aussi sur son visage.

Quant à Charkaoui, le maître de céans, il luttait contre le sommeil, assis devant son réchaud éteint, tandis que l'arroseur du chemin,

N.D.L.R. — Youssef Idriss est l'un des meilleurs écrivains égyptiens de la jeune génération. Ce conte fait partie d'un recueil intitulé **Les soirées les moins coûteuses.**

appuyé contre la colonne qui soutenait la devanture du café, tirait nonchalamment sur sa « goza » (1) ; tous attendaient, haletants, un changement de la température.

C'est à cet instant qu'entra l'étranger : un bédouin de haute taille tout desséché. Il portait une vieille chemise de cotonnade trop courte, qui découvrait ses jambes, dont la peau collait aux os. Ceignant sa taille, une large ceinture de laine soutenait son dos, sur sa tête un châle couleur de terre et un « igal » (2) déteint et effiloché. La transpiration, en longues rigoles, coulait sur son visage hâve, aux yeux injectés de sang.

En entrant, il salua à la ronde, et les présents répondirent à son salut. Il portait sur ses épaules un agneau à la langue pendante. Lorsqu'il demanda à boire, Charkaoui lui désigna d'un geste de la main le « zir » (3) enfoui dans la terre. L'homme but d'un coup tout le contenu de la jarre. Il s'assit ensuite sur la « mastaba » (4), tandis que l'eau qu'il venait d'ingurgiter se transportait aussitôt de son estomac sur son visage.

Les langues se délièrent alors et il devint le sujet de la conversation. On apprit d'où il venait et où il allait et qu'il ne possédait ni chameau, ni argent, ni hachiche.

Tandis que l'ennui commençait à peser de nouveau sur les présents, Saleh, lui, commençait à s'agiter. Il s'arrêta de chasser les mouches

(1) Sorte de narguileh primitif.

(2) Partie de la coiffure traditionnelle des bédouins.

(3) Grand ustensile en poterie où l'on conserve l'eau.

(4) Banquette en bois à dossier.

pour se mêler à la conversation, vantant la qualité de ses figues qui rafraîchissent le cœur. Saleh était seul à parler, les autres se taisaient. Enfin, l'un d'eux lui commanda cinq figues, et les autres de se récrier que c'était trop. Mais Saleh se vanta de pouvoir manger le contenu du panier. Tout le monde éclata de rire, et, l'on se retourna vers le bédouin pour prendre son avis. Les rires cessèrent lorsqu'il déclara d'un ton calme qu'il était capable d'en manger cent.

On trouva le chiffre exagéré; le taureau lui-même n'aurait pu en avaler autant. Ils essayèrent de le dissuader, mais il maintint son chiffre et offrit comme garantie de ce qu'il avançait l'agneau qu'il portait sur ses épaules.

L'un des assistants, sortant alors son portefeuille releva le défi, s'offrant à payer les cent figues si l'homme les mangeait. Saleh ne se tenait pas de joie, épluchant ses figues fébrilement, tandis que le bédouin les avalait et que les présents les comptaient. Farag lui-même quitta sa « goza » pour assister à la scène, aidant Saleh à éplucher les fruits, et les deux n'arrivaient pas à satisfaire la glotonnerie du bédouin qui avalait une figue après l'autre, les engouffrant dans sa bouche comme dans un puits sans fond.

Charkaoui que le sommeil avait définitivement abandonné, comptait lui aussi à haute voix avec ses clients.

A la quarantième figue, le bédouin défit sa ceinture ; à la soixantième, il demanda à boire. Aussitôt, Charkaoui courut au canal remplir un verre. A la quatre-vingt-dixième figue, l'homme demanda de l'eau pour la seconde fois. Après l'avoir bue d'un seul trait, il rôta longuement,

et sans se presser, il alla résolument vers la centième figue.

Prenant ensuite un dernier fruit le cent et unième, il le mangea à la santé des présents.

Jetant un coup d'œil circulaire sur l'assemblée où chacun le regardait abasourdi, il attendit un petit moment pour reprendre haleine, et, se levant doucement, il plaça l'agneau sur ses épaules, salua et se retira.

Avant qu'il ne disparut, tous les yeux s'étaient fixés sur son ventre, et chacun alla de sa petite histoire.

Hochant la tête, El Charkaoui dit :

— Cet homme est habitué à manger des figues, c'est un bédouin de l'Ouest. Il a dû faire appel aussi aux djinns avant de commencer son pari.

Il parla en regardant à gauche et à droite et en évoquant le nom d'Allah tout en crachotant dans son gousset :

Saleh dit de son côté :

— Dans le ventre de cet homme il y a sans doute un ver de grande taille qui mange les figues au fur et à mesure qu'elles y tombent.

Farag à son tour toussota, et proféra sentencieusement :

— Les bédouins ont, comme les chameaux, deux estomacs.

Enfin, un des présents dont le portefeuille avait été gonflé par les bénéfices de la récolte, affirma :

— Ce bédouin ne tardera pas à éclater et à mourir. Sans aucun doute, on retrouvera son corps demain, surnageant au fil de l'eau, ou rejeté auprès des arches du pont.

Et les suppositions allaient leur train, cha-

cun soutenant à qui mieux mieux son point de vue. On pouvait craindre même que tout cela ne dégénère en bagarre.

Quant à l'homme, lui, il continuait tranquillement son chemin, tandis que les coliques commençaient à lui tordre les boyaux. Il était sûr d'une seule chose : il venait de se nourrir. Les affres de la faim l'avaient quitté, du moins pour l'instant. Pour l'avenir advienne que pourra !

Youssef Idris

*traduit de l'arabe
par Gabriel Boctor*



LE CONGRES DES ECRIVAINS ARABES

(Le Caire, 9 - 16 décembre 1957)

Le lundi 9 décembre 1957, à 17 heures dans la salle des fêtes du Musée d'Agriculture, le Ministre de l'Education Nationale, Kâmel al-Dîn Hussein, inaugurait officiellement le Congrès des écrivains arabes. « Au nom du peuple égyptien, partie de la Nation arabe et au nom du Président Gamâl 'Abd al-Nâsir, un des leaders du nationalisme arabe », il souhaitait la bienvenue aux nombreux congressistes venus de tous les pays arabes et un plein succès à leurs travaux, et ce pour le plus grand bien du nationalisme arabe.

En effet, le thème adopté par le Congrès était cette année « Le nationalisme arabe et la littérature ». Nous traduisons *qawmiyya* par nationalisme à défaut d'un terme plus adéquat. Un des grands théoriciens de l'idée arabe, Sâti' al-Husrî avait lancé

N.D.L.R. — Nous avons pensé qu'il était essentiel pour la documentation de nos lecteurs d'avoir une vue complète du Congrès des Ecrivains Arabes, aussi sommes-nous heureux de présenter la savante étude de notre collaborateur, l'éminent orientaliste G.C. Anawati.

(1) Sur la position de M. Sâti' al-Hosrî et, plus généralement sur le problème de la *qawmiyya* arabe, voir les deux articles de Sylvia Haim (où l'on trouvera une abondante bibliographie): *Islam and Arab Nationalism*, dans *Die Welt des Islams*, N.S., vol. IV (1956), p.124 - 149 et *Intorno alle origini della teoria del panarabismo* dans *Oriente Moderno*, 26e année (1956), juillet. p.409 - 421.

le mot depuis déjà plusieurs années, avait consacré de nombreux articles et même plusieurs ouvrages pour essayer d'en préciser le sens, sans d'ailleurs y réussir parfaitement (1). Le mot appartient à cette série de termes, particuliers à chaque langue, qui contiennent au moins autant de valeurs affectives que de contenu intelligible. On devait bien s'en apercevoir au cours des discussions qui suivirent les exposés quand s'affrontèrent les diverses conceptions concernant cette *qawmiyya* arabe, chacun voulant la définir selon ses propres tendances politiques, religieuses ou affectives. Au surplus, sujet d'une brûlante actualité puisqu'il s'agissait de définir le rôle de l'écrivain dans la lutte que livraient la plupart des pays arabes pour assurer leur indépendance politique ou culturelle.

Ce troisième congrès se tenait au Caire, devenue depuis la révolution nationale de 1952, le centre dynamique de tous les mouvements de libération nationale, le refuge de nombreux hommes politiques arabes, nationalistes intransigeants, désireux de voir leur pays suivre la trace de l'Égypte. Ces derniers purent d'ailleurs faire entendre leurs voix au congrès et y défendre avec force leurs revendications. C'est le gouvernement égyptien qui par l'entremise du ministère de l'Éducation Nationale avait lancé les invitations et reçu à ses frais une cinquantaine de représentants officiels des pays arabes. Voici la liste des pays participants avec les noms des chefs des délégations officielles : Égypte (Tâhâ Hussein), Jordanie ('Abd al-Karîm al-Karmî), Bahreïn (Ibrâhîm al-'Arîd), Tunisie (Mahmûd al-Mas'adî), Soudan (Mohyiddîn Sâbir), Syrie (Fu'âd al-Shâyib, Koweït ('Abd al-'Azîz Hussein), Liban (Salîm Haydar), Maroc ('Abdallâh Jannûn), Yémen (Ahmad Mohammad al-Shâmî), Irâq ('Abd al-Raz-

zâq Mohyiddîn), Libye. La Ligue Arabe était représentée par M. Sa'ïd Fahîm et le secrétariat permanent du Congrès par Yûsuf al-Sebâ'i, l'infatigable animateur du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts. Avaient été également invités des délégués pour l'Algérie (Hamid al-Rowayhiyya) et la Palestine (Kâmil al-Sawâfîri).

Le programme du Congrès avait été discuté plusieurs mois à l'avance dans la revue quasi-officielle du Conseil supérieur des Lettres et des Arts, *Al-risâla al-jadîda*, sous forme d'enquêtes faites auprès des personnalités du monde littéraire arabe. Un comité avait été constitué au Caire comprenant Tâhâ Hussein, 'Abbâs Mahmûd al-'Aqqâd, Yûsof al-Sibâ'î, Mahmûd Amîn al-'Alim, 'Abd al-Halîm 'Abdallâh, Soheir al-Qalamâwî, Amîna al-Sa'îd, Ihsân 'Abd al-Qoddûs, 'Aysha 'Abd al-Rahmân (Bint al-Shâti'), Mahmûd Taymûr.

Comme dans tous les Congrès de ce genre, la partie pourrait-on dire touristique fut particulièrement soignée. Les conférences n'avaient lieu que les après-midi, de cinq à huit heures et demie, ce qui laissait largement le temps aux congressistes d'admirer le Caire et ses environs, les réalisations spectaculaires du Gouvernement de la Révolution et de participer, pendant quelques jours à certains aspects de l'activité intellectuelle du Caire.

Le premier jour, après une visite protocolaire à la Présidence du Conseil pour y inscrire leur nom, les congressistes purent admirer, à Guizeh, les Pyramides, le Sphinx et les barques solaires et déjeuner au Mena House. Le soir, après la séance d'ouverture et le dîner au Sémiramis, ils purent se rendre compte des progrès du film égyptien en couleurs en assistant au film de Yûsof al-Sibâ'î, *Rodda qalbî* (Rends-moi mon cœur), tiré de son roman,

écrit à la gloire de la Révolution de 1952. Mardi matin ce fut la visite, à Héliouan, des aciéries et des usines de guerre avec déjeuner au Cabritage et une détente au Jardin japonais. Mercredi, visite du Musée égyptien des Antiquités et du Musée d'Art musulman, de la Bibliothèque Nationale, de la Mosquée Sultan Hassan, de la Citadelle avec déjeuner au Casino du Moqattam où s'élève la nouvelle cité touristique.

Jeudi les congressistes assistèrent aux fêtes officielles qui marquèrent « le jour de la science » au cours desquelles furent distribués les « prix de la nation » pour les meilleures œuvres littéraires ou scientifiques de l'année écoulée. Le soir grande fête littéraire dans la salle dorée du Palais de Manyal où les poètes des divers pays chantèrent à qui mieux mieux la gloire de la *qawmiyya 'arabiyya* et admirèrent des danses et des chants populaires au cours d'un programme organisé pour eux par le Département des Arts.

Le cinquième jour, vendredi, relâche pour les séances des travaux pour permettre une excursion de toute la journée à la Province du Tahrîr. Samedi assistance à la séance d'ouverture du Congrès annuel de l'Académie de la Langue Arabe. Le soir, une magnifique interprétation, en arabe, du *Mariage de Figaro*, avec une mise en scène luxueuse, leur permit de se rendre compte du progrès du théâtre égyptien.

Enfin samedi le sixième et dernier jour, le matin, à la salle dorée du Palais du Manyal, séance commémorative en l'honneur du grand poète Mahmûd Sâmî al-Bârûdî, puis réception des congressistes par le Président Gamâl 'Abd al-Nâsir qui tint à leur adresser quelques mots : « Je suis heureux, dit-il, de vous accueillir en Egypte au nom du peu-

ple égyptien qui croit dans le nationalisme arabe et qui a foi dans la solidarité arabe. A l'occasion de ce Congrès des écrivains arabes, je suis convaincu que les peuples arabes ont les yeux tournés vers vous parce que vous êtes un facteur essentiel du nationalisme arabe. Nous avons besoin d'unité de pensée pour consolider cette solidarité et pour étayer le nationalisme arabe. La libération de la pensée nous est nécessaire dans ce domaine, dans la guerre froide qui recourt à toutes les armes. Or la littérature et la pensée sont deux armes essentielles dans cette guerre. Vous êtes les conducteurs de la pensée, un devoir essentiel vous incombe : éclairer les faits, élaborer une littérature arabe affranchie, indépendante, dégagée de toute domination ou orientation étrangère. C'est de cette manière que vous pourrez apporter votre aide à la solidarité arabe, à la consolidation du nationalisme arabe et à la réalisation de ses objectifs. Que Dieu bénisse vos efforts. »

L'après-midi le Congrès clôturait ses travaux en une séance finale où furent votés un certain nombre de motions. On décida que le prochain Congrès se tiendrait l'an prochain au Koweït.

Pour achever de saisir l'atmosphère où se déroula le Congrès, il faudrait mentionner les nombreuses réceptions particulières, les visites organisées pendant ou après le Congrès pour tel ou tel groupe de congressistes permettant ainsi des discussions, des joutes littéraires pleines de pittoresque, des contacts fructueux.

On se tromperait cependant si on se représentait les choses sous une forme trop idyllique. Non seulement les discussions, après les exposés, furent parfois un peu chaudes mais déjà avant le Congrès, 'Abbâs Mahmûd al-'Aqqâd, membre du Comité pré-

paratoire s'opposa à la désignation d'un certain nombre d'écrivains pour faire partie de la délégation égyptienne. C'est ainsi que furent écartés Ihsân 'Abd al-Qoddûs, Mahmûd Amîn al-'Alim, Anîs Mansûr, 'Abd al-Qâdir al-Qitt et 'Alî al-Râ'î, peut-être pour certaines tendances communisantes ou existentialistes que le célèbre écrivain égyptien n'apprécie pas particulièrement. D'ailleurs, même pendant les séances, il fut régulièrement absent et accepta seulement d'accompagner les congressistes à leur visite au Président Nasser.

Nous allons maintenant essayer de donner un résumé substantiel des divers exposés et signaler, dans les discussions qui les suivirent, les remarques qui nous paraissent être d'un certain intérêt.

Nous passerons rapidement sur la séance d'ouverture : souhaits de bienvenue et encouragements du Ministre de l'Education Nationale, Kâmel al-Dîn Hussein : «...l'impérialisme dont nous avons brisé, il n'y a pas longtemps, les chaînes ne cesse d'être à l'affût, surveillant de près et de loin nos mouvements pour sauter sur nous à la moindre défaillance de notre part. C'est vous, les écrivains, les penseurs, les guides qui êtes nos yeux vigilants, c'est vous qui protégez la patrie et le nationalisme arabe... »

Puis au nom de la Ligue Arabe, M. Sa'îd Fahîm rappelle également aux congressistes que la Nation arabe est encore au champ de bataille, les armes à la main. C'est aux écrivains de continuer à montrer la voie de la victoire.

C'est ensuite au Dr. Tâhâ de prendre la parole pour insister sur la liberté de l'artiste. L'écrivain à qui on impose des entraves, à qui on dicte un sujet ne peut donner libre cours à son inspiration, à son art. C'est à titre de citoyen libre vivant au

milieu de ses compatriotes, prenant part aux épreuves de la patrie qu'il réagira spontanément, librement et qu'il défendra l'arabisme.

Les différents délégués qui se succéderont à la tribune ne feront que reprendre le même thème rappelant, tous, la nécessité pour les écrivains arabes de défendre le nationalisme. Aussi allons-nous passer immédiatement à l'analyse des exposés qui eurent lieu à partir du lendemain.

*
**

*Première séance. Mardi 10 décembre 1957. Sujet :
La poésie et le nationalisme arabe. Sous la
présidence de Mohammed Mohammad 'Alî.*

Le premier exposé a été fait par le doyen des lettres arabes, le Dr. Tâhâ Hussein. L'auteur du *Livre des jours* commence par protester contre la mobilisation de la poésie à titre « d'instrument » du nationalisme arabe : « La poésie n'est l'instrument de rien du tout. C'est elle qui a d'abord donné naissance au nationalisme arabe. C'est elle qui a contribué, — une fois que le Coran l'eut constitué, — à le renforcer. C'est la littérature qui a permis à ce nationalisme arabe de croître, de se développer et de remplir le monde de science, de culture et de lumière. Aussi le devoir de la littérature par rapport au nationalisme n'est pas d'être, à son égard, un instrument mais simplement de lui rester fidèle, de continuer à remplir le rôle qu'elle a joué autrefois et qu'elle joue actuellement. »

Puis il développe les divers points de sa thèse :

1. Avant l'Islam, les tribus arabes étaient singulièrement divisées ; seule la poésie maintenait une certaine unité.

2. « Ce qui a véritablement donné naissance à l'unité arabe sous ses diverses formes politique, économique, sociale, linguistique, c'est le Prophète de l'Islam. » C'est lui qui a apporté le Coran et prêché la vérité. Le noyau essentiel du nationalisme arabe se constitua à Yatrib. Avant que le Prophète ne fût mort, l'unité de toute la péninsule était assurée. Il y eut un nationalisme arabe organisé ayant sa loi, le Coran, son ordre politique fondé sur la justice, l'équité, l'égalité entre les hommes.

3. Les Arabes musulmans sortirent de la presqu'île arabique pour prêcher la religion de Dieu. Ils conquièrent d'abord des populations arabisées (Ghassanides, Lakhmides) chrétiennes ou persanes puis l'Égypte byzantine, l'Afrique du Nord et l'Espagne. Au début, tant qu'elle n'eut affaire qu'aux éléments arabisés de l'Iraq et de la Syrie, la conquête musulmane fut relativement aisée. Mais quand il se trouva en face des Persans et des Byzantins, le nationalisme arabe se vit dans l'obligation de vaincre leur opposition. La conquête de pays entièrement étrangers à l'arabisme obligea les Arabes à s'adapter aux nouvelles conditions qui leur étaient faites. Le nationalisme se « compliqua ».

4. Le caractère le plus extraordinaire de ce nationalisme c'est qu'il ne se contenta pas, comme un gouvernement dominateur, de posséder la terre, de soumettre les peuples conquis à son autorité. Ce qu'il cherchait avant tout, c'était à gagner les cœurs, à régner dans les consciences, à s'introduire dans l'intime de la sensibilité des habitants, à condition que tout cela se fit naturellement, spontanément sans aucune recherche directe. Sans violence ni contrainte, les Arabes virent leur langue et leur religion se répandre rapidement dans toutes les classes de la population autochtone.

5. L'Islam basé sur le Coran et le hadîth *arabes*, devint par ce fait même le facteur le plus actif de la diffusion de la langue arabe. Les nouveaux convertis non-arabes, en particulier les Persans, devinrent parfois de meilleurs connaisseurs de la langue arabe que les Arabes eux-mêmes.

6. Deux siècles à peine après le début de l'Islam, le nationalisme arabe émigra de l'Arabie, qui retomba dans son nomadisme, — et conquiert culturellement les pays occupés. L'arabe se substitua spontanément aux langues autochtones et devint non seulement la langue de la politique mais aussi celle de la littérature et de la science. Il y eut un nationalisme arabe nouveau créé par l'Islam et qui ne se réduisait pas à un élément arabe pur mais dans lequel entrèrent des éléments divers puisés dans les civilisations des pays conquis. L'Islam créa ainsi une nouvelle nation, la nation arabe ; arabe de langue, arabe par le mode de penser et de sentir, par la civilisation (*hadâra*), par la science, la culture et la littérature.

Cette arabisation de la culture par-dessus les races alla si loin, « qu'aucun des grands poètes qui sont devenus l'expression de la nation arabe dans son sens nouveau, n'était arabe pur : tous appartenaient aux peuples arabisés et exprimaient leurs sentiments anciens au moyen de la poésie arabe, de la pensée arabe, des sentiments arabes ».

7. Une des caractéristiques de ce nationalisme arabe fut d'être libre, tolérant, accueillant. Il rejeta tout repli sur soi et désira coopérer avec toutes les cultures au moyen d'échanges.

8. Malgré les malheurs des temps et les vicissitudes politiques, en particulier la domination turque et les divisions intestines, « le nationalisme arabe n'en demeura pas moins un : un dans ses sen-

timents, dans son mode de penser, dans ses souffrances, dans ses espoirs. Ce qui a maintenu cette unité, c'est la littérature arabe et la littérature arabe seule.

9. La Renaissance moderne, provoquée par la rencontre de l'Orient avec l'Occident, amena les écrivains arabes à mettre à la portée de leurs compatriotes les idées occidentales. Sur le plan politique, il faut affirmer avec force que les promoteurs des révolutions modernes, celle d'Orabi en Egypte, celles des officiers en 1952, la révolte contre les Français en Syrie et en Algérie, contre les Anglais en Iraq, — « ce sont les écrivains, les poètes et personne d'autre ».

10. En guise de péroraison, le Dr. Tâhâ Hussein demande aux écrivains de poursuivre avec ardeur la tâche qui leur incombe. Voici cette péroraison :

« Cela revient à dire que la littérature doit être fidèle à l'égard d'elle-même car ce qui caractérise la vie, c'est la force, l'intelligence non la sclérose et la fixité. Si la littérature a fait son devoir jusqu'à maintenant, il faut qu'elle continue à le faire, en consolidant le nationalisme arabe, en formant cette unité que les Arabes ont héritée de leurs ancêtres. Il faut que cette unité, brisée par les épreuves et les malheurs des temps, réapparaisse, qu'elle s'achève, qu'elle devienne forte, que toute la nation soit une au sens précis de ce terme, que les Arabes soient comme « des édifices rangés qui se soutiennent mutuellement », qu'ils ne se laissent pas aller à la division dans les esprits : les uns tout dévoués à l'idée arabe, les autres fidèles dans une partie de leur cœur seulement. Tout cela doit disparaître. Il faut que l'unité arabe se réalise. La seule voie qui y conduit, c'est que les écrivains prennent cette

mission en charge : ce sont eux les constructeurs du nationalisme, eux qui doivent veiller à sa conservation, à son développement, à sa consolidation. Ils ont commencé leur tâche, il ne faut pas qu'ils s'arrêtent en cours de route. Qu'ils poursuivent leur travail d'unification jusqu'à ce que la nation atteigne la vie élevée, glorieuse, heureuse qu'elle est en droit d'avoir dans un monde rempli d'inquiétude et de trouble... »

« Je voudrais qu'en quittant ce Congrès du Caire où j'ai eu l'honneur de prendre la parole, chacun de vous éprouve au fond de son cœur un profond sentiment de force, indispensable pour la réalisation de nos vœux, la force qui provient de la conviction que la construction d'une vie arabe nouvelle repose sur chacun des écrivains. Si ceux-ci assument cette tâche et la mènent à bien, c'est parfait. Sinon c'est à eux, et à eux seuls qu'ils devront s'en prendre pour cette négligence. »

Le deuxième orateur, M. Ibrâhîm al-'Arîd, délégué du Bahrein, avait à exposer les rapports de la poésie avec le nationalisme. Il fait remarquer d'abord qu'il aurait été plus exact de parler de poésie arabe et de nationalisme. Ce dernier ne pose en effet pas de question pour les Arabes : c'est un sentiment foncier que tous éprouvent même s'ils divergent sur l'explication qu'ils en donnent. Mais c'est la poésie qui, à ses yeux, est en question. Elle représente une partie importante de l'activité littéraire et tant qu'on n'aura pas celle-ci, on ne pourra pas s'entendre sur la nature de celle-là.

Qu'est-ce que la littérature ? C'est un des aspects de l'accueil que nous faisons à la vie. Cet accueil varie avec les divers groupes sociaux et les milieux où ils vivent. Dans la littérature, cet ac-

cueil se manifeste dans « l'expression » des relations qui existent entre le « moi » et le « toi », entre celui qui mène le discours et son interlocuteur. Le sujet même du dialogue n'est qu'un moyen qui permet l'échange. C'est la « personnalité » qui donne le cachet proprement littéraire au sujet traité. Le « tu » peut s'étendre à plusieurs, atteindre la multitude, la nation.

La valeur littéraire résidera dans le degré de réussite, dans l'expression, lorsqu'il s'agit des relations existantes entre le « moi » et le « toi ». Elle atteindra son sommet quand elle harmonisera les deux éléments : la couleur et le rythme, i.e. la description et la musique. De sorte que l'on pourra définir la poésie comme « l'analyse et la synthèse des réactions du poète dans un cadre musical qui suggère à l'auditeur une atmosphère provenant de l'harmonie des mots selon un mode expressif que permet la nature de la langue ».

Cela pour la poésie sous sa forme ancienne. La poésie moderne depuis près d'un siècle s'est efforcée de dépasser géographiquement le cercle des relations nationales ou raciales. Les formes anciennes ne sont plus adaptées pour l'expression de cette prise de conscience du caractère universel des valeurs humaines. L'évolution du sentiment même du nationalisme a amené fatalement une évolution dans l'expression poétique arabe de ce sentiment ; la rime a disparu et parfois même les mètres classiques.

Mais pour que la poésie demeure un art, il faut que les poètes modernes empruntent, en dehors du monde arabe, de nouveaux moyens d'expression. Ils les ont trouvés dans une unité prise soit de la couleur, soit du sentiment, soit à l'expérience et non plus à l'unité du vers. Cette poésie moderne se pré-

sente comme un tableau de taches colorées qui s'échappent sans but précis, se mêlent ensemble pour former un symbole unifié. Le lecteur ne peut saisir l'expression personnelle qu'elle contient que s'il embrasse le tout d'une seule vue d'ensemble. Cette poésie moderne se distingue de la poésie ancienne dont le tableau est composé de lignes et de couleurs liées d'une manière rigide au sens qu'elles expriment. Mais la différence essentielle est que la poésie ancienne limitait ses sujets au monde arabe tandis que la poésie moderne s'intéresse à l'humanité entière et cela par des moyens artistiques inconnus des Anciens.

Le même sujet était confié à la délégation soudanaise. Les trois écrivains qui la composaient se partagèrent le travail : Mohyiddîn Sâber étudia le rôle de la poésie, Mohammad Mohammad 'Alî « le nationalisme arabe », enfin le cheikh 'Abdallâh al-Bannâ « La poésie et la manière dont elle exprime le nationalisme arabe ». Ne retenons de ces exposés, intéressants d'ailleurs par l'analyse et l'histoire de la poésie qu'ils font chez les Arabes, que leur définition du nationalisme arabe (elle sera discutée dans les échanges qui suivirent les exposés) : « le nationalisme arabe n'est pas racial ; il est un lien moral entre un groupe d'hommes se retrouvant autour d'un héritage porté par la langue arabe. Ils ont des intérêts communs, des espoirs et des rêves qu'ils partagent ensemble ».

A son tour Ahmad al-Khazzân, de la délégation yéménite, lui même poète, parla de la poésie dans son pays. Il fit remarquer que le nationalisme est un sentiment très ancien dans la population du Yémen. Il le caractérise comme étant un sentiment

de dignité associé à un esprit de lutte et de sacrifice, et une haine de l'impérialisme. Puis il cita des fragments de poèmes composés par des Yéménites célébrant la *qawmiyya* arabe, fragments dus à l'imâm Ahmad, au qâdî 'Abdallâh 'Abd al-Wahhâb, au Sayyid Ahmad al-Shâmî et... à lui-même.

Peut-être la partie la plus intéressante du Congrès est-elle à chercher dans les discussions qui suivirent les conférences. Ceux qui prenaient la parole, — en principe ils ne devaient parler que trois minutes, clause qui ne fut pratiquement jamais respectée !, — n'étaient plus liés par un texte écrit et pouvaient laisser libre cours à certaines idées chères.

La parole fut donnée à M. Salîm Haydar, chef de la délégation syrienne, docteur en droit de la Sorbonne et poète. M. Haydar attire l'attention sur la nécessité de traiter non pas d'une part la poésie et d'autre part le nationalisme mais bien la poésie dans sa relation avec ce dernier. Il s'agit donc d'étudier le caractère national de la poésie arabe. Il faut que cette poésie revête à la fois tous ses caractères esthétiques et en même temps qu'elle soit traversée par un souffle national authentique.

En second lieu, il note que l'expérience poétique s'apparente quelquefois à l'expérience mystique, que l'expression poétique « éclate » en quelque sorte, qu'il y ait ou non un « tu ». De plus la couleur et le rythme ne sont pas les seuls éléments de la poésie : il faut également mentionner l'imagination, la sensibilité et la pensée.

En ce qui concerne la poésie moderne, M. Haydar qui, nous confie-t-il, écrit à la fois en vers anciens et en vers modernes, affirme qu'il ne voit pas de différence essentielle, du point de vue de la

perfection esthétique, entre l'ancien canon poétique et le nouveau: l'ancien est basé sur les images, la rime ; le moderne l'est sur l'unité du poème qui résulte de sa puissance de suggestion. En effet ce qui d'après M. Haydar caractérise la poésie moderne, c'est l'unité du poème, inconnue des Anciens, unité qui n'implique pas nécessairement l'enjambement, ni la dislocation du vers. Le vers doit, tout à la fois, avoir sa valeur propre, être parfait et en même temps s'intégrer organiquement dans l'ensemble du poème. Aussi approuve-t-il chaudement l'opinion du délégué soudanais affirmant que la question du changement de facture et de la rime n'est pas l'essentiel de ce qui oppose les Anciens et les Modernes. Les Andalous, avec leurs poèmes à plusieurs rimes, n'en sont pas moins restés au stade de la poésie classique tandis qu'une Nazik al-Malâ'ka, même en conservant le canon poétique ancien, est tout à fait dans l'esprit de la poésie moderne.

Pour M. 'Abd al-Rahmân al-Sharqâwî, l'auteur du roman socialisant *Al-ard*, ce qui a formé le nationalisme arabe ce n'est pas, comme le pense le Dr. Tâhâ Hussein, la littérature et la poésie mais ce sont les « mouvements des peuples ». La poésie est nationale dans la mesure où elle exprime les sentiments des peuples. Puis il demande aux écrivains arabes de s'entendre sur les grandes lignes qui caractérisent une attitude commune à l'égard du nationalisme arabe.

M. Mahdî 'Allâm, professeur à l'Université de 'Ayn Shams fait deux remarques :

1) Le nationalisme arabe a existé depuis que les Arabes existent, donc dès avant l'Islam. Celui-ci

ne l'a pas créé de toute pièce mais lui a donné une forme nouvelle, il l'a « éduqué ». C'est de cette manière que M. 'Allâm comprend la pensée du Dr. Tâhâ Hussein.

2) A l'encontre de la proposition faite par l'un des conférenciers « d'enseigner » dans les universités la poésie moderne en tant qu'art, M. 'Allâm fait remarquer que celle-ci ne peut pas être moulée dans un art rigide : elle est laissée à la libre inspiration du poète lui-même.

Pour M. Mostafa 'Abd al-Latîf al-Sehertî, ce qui est essentiel dans la poésie, c'est la personne même du poète. Rien n'est valable de sa poésie s'il ne vit pas intensément les sentiments qu'il veut exprimer.

M. Mohyiddîn Tâhir veut éloigner le nationalisme arabe de toute idée raciale. Celui-ci est avant tout le fruit des circonstances qui entourent la société arabe. En second lieu, l'ancienne poésie a été très influencée par des modèles esthétiques pris du Coran et du *hadîth*, considérés comme paradigmes de beauté littéraire. Mais l'homme a évolué, des nouvelles relations sociales se sont nouées. Aussi la poésie doit-elle s'affranchir des cadres anciens et réagir à la beauté de la culture industrielle qui caractérise notre monde moderne.

M. Shawqî Baghdâdî insiste sur le caractère politique que doit avoir la littérature arabe. L'impérialisme répand une certaine littérature qui sert ses intérêts et qui peut être aussi nocive que les manœuvres politiques. Aussi le Congrès des Ecrivains arabes devrait-il mettre l'accent sur cette importance de la politique et insister pour qu'elle éclaire les perspectives de nos poètes.

Enfin M. Jamîl Soltân fait remarquer au sujet de la conférence du Dr. Tâhâ Hussein : 1) que les Nabatéens étaient des Arabes, 2) qu'il y a eu de grands poètes d'origine purement arabes : Ma'arrî, Motanabbî, Abû Nowâs, 3) que le Dr. Tâhâ Hussein aurait dû insister sur le rôle de la langue du Coran dans la littérature arabe.

*
**

*Deuxième séance. Mercredi 11 décembre. Sujet :
La prose et le nationalisme arabe. Sous la présidence de Sâmî Dahhân, délégué de la Syrie.*

Au début de la séance, le Président demande une minute de silence en mémoire du poète Iliyya Abû Mâdî. Puis la parole est donnée au délégué Jordanien, M. Ya'qûb 'Ewès. Celui-ci commence par rendre hommage à la Révolution égyptienne de 1952 qui a « brisé les chaînes forgées par les Impérialistes ». Il approuve la définition que le délégué soudanais a donnée du nationalisme arabe : « Intérêts communs à un groupe d'hommes que sont les Arabes ». Le délégué syrien a relié le contenu conceptuel de ce nationalisme avec les idées humanistes et a ainsi élargi son extension en reliant les Arabes aux autres peuples. De sorte que le nationalisme arabe est devenu un programme détaillé qui traite de leurs problèmes et qui détermine leur attitude. Il vise à organiser leur vie matérielle et à relier leurs pensées et leurs sentiments à ceux des autres hommes, leurs semblables.

De simple slogan, le nationalisme arabe est devenu un programme précis, s'est concrétisé en études sérieuses, en relations internationales. Le rôle des écrivains est d'exprimer ce programme en

décrivant les besoins des peuples arabes. L'ont-ils fait, se demande M. 'Ewès? Non, répond-il, avec franchise. Ils se sont contentés jusqu'ici de ressasser indéfiniment les mêmes slogans sans aller au fond des problèmes. Pourquoi cette déficience? Parce que certains de nos écrivains ne travaillent plus. Or le lecteur arabe est devenu exigeant: il cherche, au-delà de l'exposé élégant, ce qu'il peut contenir de réalité. « L'art pour l'art » est une vaine formule. On se demande pour quels lecteurs écrivent ceux qui professent une telle théorie. Il faut que l'écrivain arabe vive en contact avec ses compatriotes, qu'il lise les journaux, qu'il suive avec attention les événements qui secouent les pays arabes, qu'il sente ce que sentent ceux qui sont autour de lui et qu'il l'exprime avec force. La lutte demande du travail. C'est à la fois par le fond et par la forme que les écrivains pourront prétendre diriger la conscience des foules.

Pour M. Kâmil al-Sawâfirî, délégué palestinien, le nationalisme arabe est un sentiment qui unit les fils de la patrie arabe (*al-watan al-'arabî*) dans tous les pays arabes, sentiment basé sur des intérêts communs, une même langue, une même aire géographique, et la religion. Puis M. Sawâfirî fait l'histoire des mouvements nationalistes du 19^e siècle quand, dans le monde arabe, se produisit la *Nahda*: ces événements se reflétèrent chez les écrivains arabes, égyptiens, syriens ou hégaziens, qui menèrent le bon combat contre l'impérialisme. A côté de Hâfiz et de Shawqî comme poètes, il y eut Al-Afghânî, Mohammad 'Abduh, Qâsim Amîn, Lotfî al-Sayyid, Sa'd Zaghîlûl, Mostafa Kâmel. En Syrie il y eut al-Kawâkibî, Adîb Ishâq, Shakîb Arslân à côté de poètes comme Abû Rîsha, 'Attar, Shafîq

Sabrî. En Palestine, Sa'ïd al-Karmî, al-Nashâshîbi, al-Nabhânî, Rafîq al-Tamîmî à côté de Tawqân et de Abû Salma.

Dans une seconde étape, on passe à l'action. La parole prestigieuse agit sur les jeunes gens et les pousse à se libérer de l'esclavage. Enfin dans la troisième étape, la lutte contre l'impérialisme sous ses diverses formes aboutit à la victoire.

L'élaboration de l'idée du nationalisme arabe fait son chemin. Des dizaines d'ouvrages lui sont consacrés. M. 'Ewès en cite un certain nombre : ceux de Sâti' al-Hosrî, de 'Ali Nâsir al-Dîn et de Qostantine Zerèq.

La tragédie de Palestine fut un puissant adjuvant dans ce domaine de la production littéraire consacrée au nationalisme : c'est ainsi que furent écrits : *Ma'na l-nakaba* de Qostantine Zerèq, *Ibrat Filistîn* de Mûsa al-'Alamî, *Min wahy Filistin* de Ahmad Ramzî, *Ba'd al-nakaba* de Qadri Tawqân.

Dans le domaine des articles et conférences, M. Sawâfirî mentionne tout spécialement Nicolas Haddâd qui en a publié un très grand nombre sans trouver, hélas !, tout l'accueil que méritaient ses nobles efforts. L'orateur cite ensuite deux extraits caractéristiques de Ahmad al-Zazzât et de 'Omar al-Dessuqî. Voici le premier (qui a paru dans la *Risâla* de 1933) : « L'Egypte islamique ne peut qu'être un chapitre du livre de gloire arabe parce qu'elle ne trouve des ressources pour sa vitalité, d'appui pour sa force, de base pour sa culture que dans la mission des Arabes. Que sa littérature ait son cachet, son art sa couleur, c'est dans la nature des choses. Pensez toujours que l'esprit qui nous conduit, c'est l'esprit de 'Amr, que la langue qui vous rend sensible la gloire de l'Egypte, c'est la langue de l'Egypte, que la guitare sur laquelle vous jouez les mélo-

dies du Nil, c'est la guitare de Imr 'ul-Qays, que les valeurs spirituelles des Arabes continuent à remplir les cœurs des hommes, à nourrir le monde ».

Puis ce fut le tour du célèbre conteur égyptien, Mahmûd Taymûr d'exposer ses idées sur la question. Il commence par se présenter comme *mokhadram*, c'est-à-dire à cheval sur deux générations... Dans la génération ancienne, l'idée du nationalisme n'était pas encore très précise chez les écrivains. On n'était pas d'accord sur son contenu. Il y avait les extrémistes dans les deux sens : Les uns promouvaient le nationalisme avec ardeur, le considérant comme un refuge trouvé dans le passé, un titre de gloire tiré des ancêtres et refusaient la nouvelle orientation que tendait à imprimer, dans le domaine culturel, le contact avec l'Occident. Les extrémistes opposés rejettaient le nationalisme arabe, attaquant toute forme ancienne de pensée ou d'expression considérée comme un obstacle au progrès. L'héritage arabe n'échappait pas à leur critique, même pas les idées religieuses ou les traditions.

Partagé entre les deux tendances extrêmes, le nationalisme arabe resta pour beaucoup flottant, incertain. Etape inévitable dans la voie du relèvement nationaliste avant que l'idée ne se cristallisât. Aujourd'hui cette cristallisation est faite. Le nationalisme égyptien n'est plus un regard vers un passé à jamais révolu, des lamentations sur une gloire perdue. Il est aujourd'hui une vigilance dans l'action, un effort empressé vers un but déterminé, un regard confiant vers l'avenir, une poussée en avant, une tendance unifiée vers la liberté, la dignité, la formation de la personnalité dans un monde que la lutte enveloppe de toutes parts.

M. Taymûr trouve que la meilleure définition de ce nationalisme serait encore celle de Ahmad

Lotfî al-Sayyed : « Un lien entre des nations (*omam*) chez qui le cercle des ressemblances s'étend et celui des différences se retrécit. »

Nous voulons, dit en substance M. Taymûr, avoir aujourd'hui une pensée qui prenne sa source dans nos intelligences et nos cœurs. Il nous faut regarder le monde qui nous entoure avec notre propre optique, que nous nous affranchissions, dans notre réflexion et nos moyens d'expression, de ce qui n'est pas nous, que nous ne subissions aucune emprise, que nous ayons confiance en nous-mêmes, pleins de force et d'esprit de décision, réagissant consciemment à toute lumière qui nous éclaire, à tout souffle qui nous enveloppe.

C'est une guerre déclarée contre la faiblesse et la résignation, contre le scepticisme qui essaie de saper notre personnalité et son autonomie, une révolte contre une attitude négative devant les luttes qui déchirent le monde. Le nationalisme est le symbole, dans le monde arabe, de la douleur qui pousse à la vigilance et de l'espoir qui pousse à la lutte.

Si toute époque a son prophétisme, nous pouvons dire que le nationalisme arabe est le prophétisme de notre époque pour notre société arabe. C'est aux écrivains arabes qu'incombe la mission d'être les apôtres de cet authentique prophétisme. Ils ont renoncé aux spéculations abstraites, aux rêveries sentimentales et veulent décrire, en le vivant, le nouvel esprit fait de vigilance, de travail et de lutte.

Quelle que soit la position que l'on prend au sujet d'une littérature engagée ou non engagée, ce qui est indiscutable c'est que les écrivains ne peuvent plus ignorer l'immense ébranlement qui secoue les nations arabes, les clameurs qui jaillissent du plus profond de leur être. Il faut qu'ils leur in-

sufflent, par eux-mêmes, leur propre esprit. Il faut être de son temps, non par la date de naissance mais par une attentive présence aux problèmes de l'époque.

Les discussions qui suivirent ces divers exposés permirent d'éclaircir un certain nombre de points intéressants. Nous allons les signaler avec quelques détails. C'est M. Salîm Haydar qui ouvre le feu. Le délégué du Liban ne peut pas accepter, dit-il, la position de M. Sawâfirî, qui, dans la définition du nationalisme arabe, introduit un facteur religieux. Nous ne pouvons pas, argumente M. Haydar, bâtir le nationalisme sur une base religieuse. L'histoire est là qui montre que des peuples arabes non musulmans ont travaillé à promouvoir le nationalisme arabe. Dans la liste des noms invoqués par M. Sawâfirî se trouvent plusieurs chrétiens : Qostantine Zerêq, Khûri, Nicolas Haddâd qui ont défendu avec ardeur l'arabisme. Puis il cite trois vers d'un poète chrétien :

1. Ils ont dit : Tu aimes les Arabes. J'ai répondu :
Oui je les aime
Car c'est ce qu'exigent de moi le voisinage
et la parenté
2. Ils ont dit : Mais ils ont été avarés à ton égard.
J'ai répondu :
Mes parents, même s'ils sont avarés, sont
généreux.
3. La magnanimité, la noblesse et la générosité
se trouvent ici-bas là où se trouvent des
tentes.

M. Haydar fait une seconde remarque : dans la définition du nationalisme arabe donnée par Lotfî al-Sayed, il préfère remplacer *Omam* par *sho'ûb*.

M. Soheyl Idrîs, directeur de la revue beyrouthine *Al-adab*, reprend la remarque de son compatriote sur l'impossibilité de considérer le nationalisme arabe comme basé sur la religion non pas parce que les Arabes chrétiens en seraient exclus mais parce que, en fait, la religion n'est plus, scientifiquement parlant, un constituant de notre nationalisme.

Une seconde remarque : le sujet fixé trop vaste, n'a permis de dire que des généralités. On a négligé le rôle des articles de revues et de journaux et le théâtre. M. Sawâfirî aurait dû insister davantage sur le rôle joué par le drame de Palestine dans la cristallisation du nationalisme arabe.

M. Tâhâ Hussein, à son tour, approuve la position de M. Haydar. Aucun Arabe n'est disposé, dit-il, à abandonner un Akhtal ou un Qotami. Puis il reproche avec véhémence à l'Occident d'avoir, par la violence et l'injustice, créé une nation basée uniquement sur le critère religieux. Il ne voudrait pas que les Arabes commettent la même faute : « L'Islam a, sans aucun doute, constitué (*mokawwinon*) le nationalisme arabe mais la civilisation islamique n'a été qu'une coopération authentique, loyale entre musulmans et non-musulmans que ces derniers soient chrétiens ou juifs. »

En second lieu, le Dr. Tâhâ s'étonne qu'on puisse penser que la prose n'a de valeur que si elle traite de politique nationaliste arabe. Quiconque écrit de façon à ce que ses lecteurs tirent profit de leur lecture parce qu'il les élève, les instruit, celui-là a fait une conquête dans le domaine du nationalisme arabe. Il n'est pas du tout nécessaire que l'écrivain soit journaliste ou qu'il écrive des articles sur tel ou tel point de la politique actuelle, il

lui suffit de décrire la misère des hommes, leur besoin d'une vie humaine, digne, libre, qu'il décrive leur ignorance et ses méfaits et le droit des hommes à accéder à une vie consciente.

Toute la vie de la Nation arabe ne consiste pas, Dieu merci, en inimitiés politiques. Un jour viendra où celles-ci disparaîtront : dira-t-on alors que nous n'avons plus besoin de littérature nationaliste ?...

La parole est ensuite donnée à M. Yûsof Najm. M. Najm refuse la définition donnée par la délégation soudanaise (« le nationalisme arabe est une communauté d'intérêts ») : ce nationalisme disparaîtrait-il avec la disparition des intérêts ? Quand la Ligue Arabe, pour des raisons politiques, a subi quelques secousses parce que certains intérêts étaient « gelés », le nationalisme arabe a-t-il disparu pour autant ? S'il s'agit d'intérêts communs, dira-t-on, qu'il y a une *qawmiyya* entre les nations qui ont participé au Congrès de Bandoeng ? Et puis, de quels intérêts s'agit-il ? Lointains ? Immédiats ? Les intérêts communs des chauffeurs de taxis suffisent-ils à créer entre eux une *qawmiyya* ?

La seconde remarque concerne « l'art pour l'art ». Personnellement, M. Najm ne croit pas qu'il y ait pour l'artiste d'autre mission que celle de la nature même de son travail. Aussi ne croit-il pas à « l'engagement » de l'artiste (*al-iltizâm*). En quelques mots, il explique sa position. Le thème de l'art pour l'art a été une réaction contre le romantisme devenu un ardent lyrisme subjectif. La réaction donna lieu au mouvement du Parnasse, qui prônait un retour à la perfection de l'image poétique et prêchait l'art pour l'art. En second lieu, l'écrivain est tout naturellement « engagé ». Il vit dans une société dont il dépend, qui influe sur lui. Par sa sensibilité privilégiée, il réfléchit dans son œuvre

ce milieu où il vit. Tout écrivain est donc « engagé » en puissance. Les circonstances exceptionnelles : révolutions, renaissance sociale ou littéraire, font passer cette puissance à l'acte.

En troisième lieu, il n'y a pas d'écrivain *borj-wâzî* (bourgeois) et d'écrivain *borj'âjî* (enfermé dans sa tour d'ivoire). Il y a l'écrivain tout court avec sa sensibilité et ses dons d'expression. La seule distinction valable, c'est celle d'écrivain et de non-écrivain. L'écrivain est donc « engagé » de par sa nature même, parce qu'il sent plus fortement que ses compatriotes et exprime ses réactions d'une manière précise, suggestive. La profondeur dans le sentiment, la vérité dans l'expression, voilà la ligne de l'engagement du point de vue littéraire.

C'est alors à M. Mandûr de prendre la parole. M. Mandûr est entre autres, directeur de la revue de gauche *Al-sharq* qui publie des traductions d'auteurs soviétiques. Il commence par parler en dialecte égyptien, ce qui lui vaut un rappel à l'ordre du Président : tout doit se passer, dans cette auguste assemblée, en arabe littéraire.

A regret, M. Mandûr finit par obéir. Il déplore la multiplicité des sens que l'on donne au contenu du « nationalisme arabe ». Il demande au Congrès de le préciser. Cette notion correspond-elle à un progrès ou une régression ? Qu'allons-nous faire avec nos confrères chrétiens enthousiastes pour le nationalisme arabe ? Nous sommes, dit-il, tombés d'accord ou presque pour exclure le facteur racial (*al-'onsoriyya*) du nationalisme arabe. Que ferons-nous de la religion ? Devons-nous faire reposer le nationalisme sur elle ? Se ralliera-t-il à la civilisation universelle actuelle ou retournera-t-il en arrière ? Il faut prévoir tout cela afin de chasser à

tout jamais des esprits, le confessionnalisme, le racisme et le fanatisme religieux. Aussi le Congrès devrait-il affirmer solennellement que le nationalisme arabe est un regard en avant, non en arrière. Il est devenu une mission.

Pour M. Hanna Mîna, délégué syrien, le fait du nationalisme arabe a été parfaitement défini. Le problème est de savoir comment « repousser la hache qui menace de le mettre en pièces. Il faut que nous mettions nos plumes à côté de nos fusils et que nous les trempions dans les sources des poitrines d'où éclate le sang et des cœurs d'où s'élèvent des tempêtes ». Avec le même lyrisme brûlant et échevelé, il termine en ces termes : « Je vous apporte de Damas les salutations de l'arabisme et je brise sur les bords de la barque de votre Congrès un vase de parfum et d'amour... »

M. Khalafallâh Ahmad, doyen de la Faculté des Lettres d'Alexandrie, considère le Congrès comme une pierre dans la construction du nationalisme arabe. Il faut multiplier les rencontres. Comme seconde remarque, il insiste sur la nécessité de faire remonter le nationalisme à la civilisation musulmane, étant donné qu'il a commencé avec le Prophète arabe et il s'est propagé avec l'Islam. Après le déroulement de l'histoire, il faut que, devenus libres, nous construisions notre nationalisme arabe d'une façon moderne. Cette modernité repose sur deux facteurs : libérer notre prise de conscience et notre renaissance, occuper notre place dans le domaine international.

M. Jamîl Soltân fait remarquer qu'il faut dorénavant appeler le golfe Persique « golfe Arabe ».

Ce qui eut le privilège de soulever les applaudissements de la salle...

M. Sabrî al-'Askarî demande lui aussi qu'on lui permette de parler en dialectal. Il se heurte à l'inflexible volonté du Président et à la réprobation des assistants. Il parle alors en classique. Il fait une remarque connexe à celle de M. Mandûr concernant les sources et le but du nationalisme arabe. Différentes interprétations ont été données au cours des séances. C'est celle de la délégation soudanaise qui est la plus scientifique : le nationalisme arabe est né d'une communauté d'intérêts déterminés. Si le Congrès n'entérine pas cette définition, il faut le considérer comme ayant échoué.

Shokri Faysal (Syrie) fait remarquer que la religion est un élément essentiel du nationalisme arabe mais non le confessionnalisme. C'est ce dernier qui est destructeur. Nous sommes tous d'accord, en Syrie, pour admettre que le nationalisme arabe ne renie pas, — et il n'a jamais renié, — cet héritage ancien ni la source nouvelle d'où il émane. Ce que je voudrais assurer ici, c'est que nous ne craignons pas tant le regard en arrière qu'un regard irréfléchi en avant.

Pour M. Ahmad al-Sattâr (Iraq), le nationalisme est à la fois une idée et un mouvement. L'idée est avant tout linguistique et culturelle auquel s'ajoutent la parenté et la race, base de la fraternité arabe. Quant au mouvement, c'est la lutte contre l'impérialisme. Quand il l'aura vaincu, il travaillera à élever le niveau des Arabes et de toute société en général.

M. Mahdi 'Allâm remarque que pendant son séjour de vingt ans à l'étranger il a senti ce qu'est le nationalisme arabe en entendant parler arabe. Il rappelle le mot de Bismarck : quand on lui demanda quel était le plus grand malheur arrivé au 19e siècle : « C'est, répondit le Chancelier de l'Empire allemand, que l'Amérique du Nord ait utilisé la langue anglaise. »



*Troisième séance. Jeudi 22 décembre 1957. Sujet :
La critique et le nationalisme arabe. Sous la
présidence de 'Abd al-Râziq Mohyiddîn (Irâq).*

C'est M. Ahmad 'Abd al-Qattâr al-Jawarî qui fait le premier exposé. La littérature, dit-il, est le miroir de la société. La critique est le conducteur qui oriente et juge. Cette littérature a subi une première pression de la part de la *sho'ûbiyya* qui tenta de la dévoyer, de déformer le goût des écrivains en introduisant de nouveaux critères, en les détournant de la vie arabe véritable, en essayant de faire prévaloir les langues dialectales, de nouveaux mètres en poésie. Mais la réaction arabe fut vigoureuse. Les Ibn Qotayba, les Ibn Sallâm levèrent l'étendard de l'arabisme, retournèrent aux Anciens et établirent une critique littéraire basée sur les critères classiques. Une seconde génération, celle de Mobarrad ajouta à cet acquis traditionnel ce qui, à leurs yeux, paraissait valable chez les modernes. Le nationalisme arabe finit par triompher de la *sho'obiyya*.

Un des exposés les plus intéressants et qui fut prononcé avec flamme et conviction est celui de M.

Ra'îf Khûrî. Le nationalisme arabe libérateur (*taharrorî*), nous dit-il, est facile à définir. Ce qui l'est moins, c'est le rapport de ce nationalisme avec les arts et les valeurs littéraires. Il s'agit de bien poser le problème : comment faire une critique littéraire qui exprime le nationalisme arabe ? Que signifie notre tentation de vouloir créer un roman, une poésie dans lesquels se cristalliseraient véritablement les propriétés du nationalisme arabe ? Comment, en d'autres termes, le nationalisme arabe deviendrait-il, en quelque sorte, connaturel au travail littéraire de façon à éviter tout effort au critique ?

Le nationalisme dont parle M. Ra'îf Khûri est très récent il s'agit d'un nationalisme nouveau, libérateur et progressif. Il faut, dépassant les slogans politiques, économiques et sociaux, trouver une philosophie qui envisage les grands problèmes comme la vertu, la connaissance, la justice, la mort, la destinée, l'immortalité, la rédemption, la souffrance, l'amour, la haine, la beauté, la religion, l'humanité, la valeur de la personne, etc.

Cette philosophie doit être fondée sur le nationalisme arabe lui-même, dans son passé mais enrichi de l'expérience contemporaine des peuples arabes et de toute l'humanité. A partir de cette philosophie, nous pouvons envisager les rapports du nationalisme arabe avec la critique littéraire. Mais, à son tour, la critique doit contribuer à analyser et à déterminer la cristallisation de cette philosophie. Il y a renforcement et causalité réciproque. De plus, cette action n'est pas fixée une fois pour toutes mais elle se poursuit avec le temps. D'où l'erreur qu'il y aurait de vouloir déterminer *ne varietur* les canons définitifs et intangibles de la critique littéraire.

Le point de départ est celui-ci : la critique ancienne est devenue insuffisante : certains aspects cependant demeurent et peuvent être utiles, en particulier « le génie de l'expression arabe ». De même la critique moderne est aussi insuffisante : ou bien elle est trop subjective ou bien elle se soumet à des slogans populaires ou à des critères étrangers transportés tels quels de la littérature occidentale, sans discernement. Enfin dans l'appréciation de notre héritage littéraire ancien, nous n'arriverons à quelque résultat que si nous possédons cette philosophie.

Puis M. Ra'îf Khûrî présente un certain nombre de principes avancés par une certaine critique moderne et qu'il convient de discuter. On peut les résumer ainsi :

1. L'œuvre littéraire est de l'art pur, elle ne touche donc pas à la morale.
2. La poésie arabe a besoin d'une transformation capitale du point de vue du rythme, de la rime, de l'expression.
3. Toute poésie laudative de soi, ou des autres, n'a aucune valeur.
4. La poésie ancienne manque d'unité : il faut substituer l'unité du poème à celle du vers.
5. Un des critères de la valeur de la poésie est de pouvoir être traduite sans perdre sa magie.
6. Puisque les images populaires expriment le mieux le langage du peuple, ce sont elles qu'il faut employer en écrivant.
7. La poésie ancienne s'explique par l'étude du milieu du poète et de son origine. Si donc nous trouvons des caractères différentiels chez des poètes comme Ibn al-Moqaffa' ou Ibn al-Rûmî, la meilleure explication sera de dire que le pre-

mier est d'origine persane, le second d'origine grecque.

8. Le sujet choisi importe peu. Ce qui est essentiel, c'est la manière artistique de l'exprimer.

Une fois ces principes exposés, M. Ra'îf Khûrî les discute un à un.

1) En ce qui concerne les rapports de la morale et de l'art, il affirme avec force que nous avons besoin d'une jeunesse bien formée moralement. Sans tomber dans le genre « prédication », le romancier peut choisir ses sujets : il n'est vraiment pas nécessaire pour faire de l'art de s'hypnotiser sur des personnages pathologiquement déformés et d'étaler avec complaisance les pires turpitudes.

2) Pour la deuxième question, M. Ra'îf Khûrî accepte volontiers les factures nouvelles de la poésie à condition que cela reste de la poésie, i.e. une expression dense, toute chargée, où la parole se change en acte et qui provoque chez l'auditeur une impression que la prose ordinaire est incapable de produire.

3) En ce qui concerne le genre laudatif, il faut savoir distinguer l'intention du poète de magnifier un personnage dont il célèbre les qualités, de la vérité objective. Le second point de vue relève de l'histoire. C'est le premier qui intéresse le poète et c'est avant tout un témoignage rendu à un idéal de personnage qui, tel qu'il est décrit, est susceptible de provoquer l'admiration et le désir de poursuivre un idéal.

4) Quant à l'unité du poème, elle est certes louable à condition toutefois de ne pas transformer la *qasîda* en un traité didactique.

5) Le principe évoqué par la cinquième question est manifestement inacceptable : aucune tra-

duction d'une œuvre poétique ne peut rendre exactement les nuances impondérables de l'original. Cela n'est pas vrai seulement de la poésie arabe mais aussi de celle de toutes les littératures.

6) Pour la question du choix à faire entre la langue classique et le dialectal, M. Ra'îf Khûrî n'hésite pas : c'est à la langue littéraire qu'il faut se tenir. Ceux qui prônent le dialectal mettent en danger un facteur essentiel de l'unité du nationalisme arabe. Il faut élever le langage du peuple non abaisser la langue littéraire. Il n'y a pas de nationalisme sans unité de langue.

7) A la septième difficulté, il faut répondre qu'une telle explication doit être acceptée si elle est le résultat d'une étude scientifique et à condition qu'on ne veuille pas généraliser et en faire un moyen de dénigrer systématiquement les qualités de la race arabe.

8) Enfin l'indifférence apportée au sujet pour donner plus d'importance au travail artistique est un principe inadmissible pour qui veut servir le nationalisme arabe. Sans vouloir limiter étroitement les sujets, il faut que l'écrivain ne se contente pas de vivre réflexivement tourné sur lui-même. L'expérience dont il parle ne doit pas être détachée de son engagement social ou national.

En conclusion, M. Ra'îf Khûrî réaffirme la nécessité pour notre nationalisme de posséder une philosophie de la vie concrètement vécue, une vue d'ensemble du monde. C'est au critique de contribuer à tracer cette philosophie nationaliste arabe, affranchissante, progressive pour qu'à sa lumière notre littérature ancienne et moderne soit formée du point de vue artistique, intellectuel et moral d'une façon telle qu'elle serve notre nationalisme croissant.

Nous ne reviendrons pas sur la conférence de Madame Soheir Qalamâwî : elle a été traduite *in extenso* dans le numéro de mai de la « Revue du Caire », on voudra bien s'y référer.

Enfin M. Jannûn (du Maroc), le dernier conférencier de la séance, insiste sur l'unité indivisible de la littérature arabe quel que soit le pays où elle s'est épanouie. Aussi faut-il supprimer les différences qui risqueraient de les opposer.

Puis il envisage le rôle de la littérature arabe : elle ne doit pas se limiter à de pures questions linguistiques ni au plaisir intellectuel ou à des idées accessibles au seul auteur qui les écrit ; mais l'écrivain doit savoir détruire et construire, travailler pour la communauté. C'est là une mission qui impose de graves responsabilités. Il n'y a à l'assumer que les héros qui luttent pour des valeurs d'humanité. Ce sont les *mojâhidûn* « qui trempent leur plume dans le sang des martyrs ».

Il conclut son exposé en disant que les qualités les plus importantes qui doivent caractériser l'écrivain, c'est l'aisance et la clarté. Notre littérature arabe est à peu près la seule au monde qui reste coupée des milieux populaires. Il faut travailler à la rapprocher du peuple pour qu'il en saisisse le message et qu'il s'élève à un niveau qui convient à un public arabe conscient.

Ces quatre exposés suscitèrent de nombreuses remarques. M. Fo'âd al-Shâyeb, chef de la délégation syrienne, discute le problème de la philosophie nationaliste arabe. Il s'étonne que M. Ra'îf Khûrî ne l'ait pas centrée sur les problèmes politiques, économiques, et sociaux, vitaux pour le nationalisme.

Toujours sur le même sujet, M. Mo'nis Saqr trouve qu'il y a malentendu. Le nationalisme arabe

n'est pas une idéologie pour qu'il ait besoin d'une philosophie. C'est un fait géographique, religieux et culturel, il est capable d'assimiler plusieurs philosophies différentes.

'Aysha 'Abd al-Rahmân (Bint al-Shâti'), à l'encontre de ceux qui voudraient que l'écrivain arabe n'exprime pas ses idées personnelles, affirme que celui-ci est un représentant de choix de la société où il vit. En parlant donc de lui-même, il ne fait que traduire, à travers lui, les sentiments et les idées de la société.

En second lieu, à l'encontre de M. Ra'îf Khûrî, elle défend l'art pour l'art et trouve que c'est sa plus haute forme puisque cette conception implique un affinement du goût public. Enfin elle charge à fond contre l'impérialisme occidental et chante les louanges de la coexistence pacifique et la gloire du nationalisme arabe, en honnissant ceux qui s'opposent à son extension. Il faut que les écrivains agissent non pas isolément seulement mais en groupe. D'où la nécessité de fonder « La société des écrivains arabes ». Enfin elle propose d'envoyer un télégramme de véhémence protestation à l'ONU pour la « sale guerre d'Algérie ». Cela donne le ton et l'atmosphère où se déroulèrent certaines de ces discussions.

D'autres interventions eurent lieu : celle de Mohyiddîn Sorûr, Salîm Haydar, Mahdi 'Allâm, Ra'îf Khûrî, 'Abd al-'Azîz Anîs, Sâmi al-Dahhân, Sa'îd al-'Iryân. Il serait trop long d'en donner le contenu. Je résumerai seulement celle de M. Mandûr dont nous avons déjà signalé les tendances de gauche. On a soutenu, dit-il en substance, dès le début du Congrès que c'est l'Islam qui a véhiculé la langue arabe dans les diverses régions

conquises par les Arabes et que c'est lui qui a créé le nationalisme arabe. Mais ce nationalisme s'est divisé à la suite de la division des pays arabes. Quand il naquit de nouveau, il le fit sur une base raciale. Ainsi le contenu du nationalisme arabe s'est transformé avec la transformation de l'autorité gouvernante. Au début il était religieux, il devint par la suite racial. En nous libérant du fanatisme et du racisme, nous éprouvons le besoin maintenant d'une philosophie nouvelle du nationalisme arabe.

La vie nouvelle ne peut être basée sur la religion. Nous combattons précisément une nation, Israël, fondée sur ce principe religieux. Ce qui fait actuellement le fond de notre nationalisme, c'est la lutte contre l'impérialisme. Quand nous en aurons fini de cette lutte, nous aurons alors besoin d'une philosophie nouvelle, une philosophie progressiste.

*
**

*Quatrième séance. Samedi 14 décembre 1957. Sujet :
La protection de l'écrivain et le nationalisme arabe. Sous la présidence de 'Abd al-Wahhâb Pacha.*

La quatrième et dernière séance de travaux fut surtout remarquable par la conférence du délégué de la Tunisie et les remous qu'elle occasionna. L'exposé était clair, précis, bien divisé. M. Mes'adî commence par analyser le nationalisme arabe en discernant les divers éléments qui le composent :

1. Un premier groupe d'éléments est fourni par la langue arabe, l'unité de la littérature, l'unité de la culture et de la civilisation qui sont, d'une manière générale, arabes et musulmans. M. Mes'adî

accepte la définition de la délégation soudanaise : « Le nationalisme arabe est une union morale entre des groupes d'hommes qui se réunissent autour d'un héritage véhiculé par la langue arabe ».

2. Des éléments matériels formés par les intérêts économiques et politiques communs.

3. Un facteur psychologique pur : la volonté commune de vivre ensemble. Volonté qui se renouvelle au cours des siècles, quand les circonstances sont favorables. Actuellement cette volonté s'est manifestée clairement sous une forme aiguë par la lutte commune contre l'impérialisme. Le nationalisme arabe était au début une défense de l'Islam ; dans son essai de renaissance avec des réformateurs comme Mohammed 'Abduh il garde le même style. Avec les savants et les écrivains de l'Orient, il était devenu culturo-religieux. Il est devenu économique et politique dans les mouvements actuels de libération nationale.

En face de ces éléments, M. Mes'adî envisage les exigences de l'écrivain :

1. Un de ses devoirs est de contribuer à réaliser au mieux les divers éléments du nationalisme signalés plus haut.

2. Une des plus précieuses valeurs à sauvegarder, c'est la liberté parce qu'elle est la condition de l'efficacité de l'écrivain.

3. Une liberté qui s'oppose à toute inféodation à des idées « dirigées », à tout totalitarisme. C'est dans la mesure où l'homme est libre que ses relations avec ses semblables et avec l'univers sont plus intenses.

Quand aux modalités de la protection de l'écrivain elles se ramènent :

- 1°) à demander une loi qui protège les droits d'auteur,
- 2°) à recommander au gouvernement et aux sociétés culturelles d'encourager les écrivains.

Le délégué de l'Algérie, Mohammad al-Bashîr al-Ibrâhîmî présente à son tour un certain nombre de desiderata :

- 1) Il demande qu'on assure à l'écrivain des moyens de vivre dignement non pas par des aumônes mais en lui confiant des charges qui tiennent compte de ses dons littéraires et de son œuvre.
- 2) La liberté de penser et de s'exprimer.
- 3) Donner à l'écrivain le temps de se former, d'acquérir de l'expérience.
- 4) Eviter la critique malveillante et destructive.
- 5) Préserver la personnalité de l'écrivain et promouvoir les moyens de la développer. Se méfier de sa désintégration possible sous l'action des littératures étrangères.
- 6) Se défendre contre les intrus, les parvenus de la littérature.

Puis M. Jawdat al-Rikâbî fait remarquer que l'écrivain n'est plus un amateur qui peut écrire sur n'importe quel sujet sans aucune responsabilité. Il est devenu porteur d'une mission, c'est un guide qui conduit les révolutions nationales destinées à assurer aux Arabes une vie digne et noble. Il faut lui préparer les moyens de remplir sa mission :

1) La liberté sainement entendue basée sur la conscience des responsabilités. Dans la mesure où, quittant le plan artistique créateur, il déchoit de son rôle de guide, nous avons à contrôler sa conduite comme homme et son manque de patriotisme..

- 2) Lui assurer une vie digne.

3) Le mettre à l'abri des forces de corruption, le soustraire aux persécutions.

Mais c'est à l'écrivain lui-même de veiller à sa liberté, de ne pas se laisser corrompre par des cultures étrangères qui, comme un venin, risquent de dissoudre sa personnalité. L'écrivain ne trouvera de solution que dans son seul nationalisme arabe.

Le délégué du Koweït, Ahmad al-'Edwari au terme de son exposé déplore que, dans son pays, il y ait moins de liberté pour les écrivains du Koweït que pour les revues et les livres venant de l'extérieur. Il demande une plus grande facilité dans les échanges de livres entre les différents pays arabes.

Ce fut surtout l'exposé du délégué de Tunisie, M. Mes'adî qui suscita le plus de discussion. M. 'Abd al-'Azîm Anîs dit en substance : Nous sommes, je crois, tous d'accord sur les propositions avancées par la plupart des conférenciers de ce soir pour la protection des écrivains. Mais M. Mes'adî a soutenu certaines idées qu'il est difficile de laisser passer sans commentaire. Il s'agit de la liberté de l'écrivain. Je l'admets, bien sûr, mais à condition toutefois qu'elle ne dispense pas de la responsabilité. Notre Congrès a exalté à juste titre le nationalisme arabe, les orateurs se sont succédés pour en montrer les caractéristiques. Que notre devise soit donc de nous y attacher fermement. L'écrivain algérien qui aujourd'hui ignorerait ce qui se passe dans son pays ne peut pas être un écrivain libre tout comme un écrivain égyptien qui oublierait la bataille de Port-Saïd.

Cela ne veut pas dire que nous exigeons de l'écrivain des sujets déterminés, qu'il nous écrive par exemple des pages enflammés de patriotisme, mais nous lui demandons, quand il écrit, de sentir

sa responsabilité vis-à-vis de son milieu, de son pays. Aussi lorsqu'un écrivain nous dit qu'il est pour la liberté de l'art, nous approuvons à condition que cela ne signifie pas le désir de se soustraire à toute responsabilité. Un Naguib Mahfouz par exemple n'est ni un prédicateur, ni un orateur politique ; n'empêche qu'il est un écrivain authentique parce qu'on sent, à travers toute son œuvre, le sens de la responsabilité qu'il éprouve à l'égard de la société.

A son tour Mohyiddîn Sâber, délégué irakien dit que M. Mes'adi affirme qu'il est loisible à l'écrivain de laisser tomber sa race et son milieu sans que pour autant il cesse d'être écrivain. Mais alors si ceux qui parlent sa langue et vivent de son milieu ne tirent pas profit de ce qu'il écrit, pour qui donc écrit-il ?

Toujours au sujet de l'exposé de M. Mes'adi, M. Ra'îf Khouri lui reproche de ne pas avoir distingué, dans le problème de la liberté de l'écrivain, entre une liberté de faire le mal et celle limitée apparamment par l'obligation de défendre des droits outragés. Nous demandons la liberté raisonnable, celle qui est conditionnée par la responsabilité qui ne contredit pas la vérité, cette liberté qui permet vraiment à l'écrivain d'aider ses compatriotes à l'acquérir.

Même véhément reproche du délégué libyen Miftâh al-Sayyed al-Sharîf : Pour M. Mes'adi, dit-il, la liberté de l'écrivain consiste à s'isoler, vivre replié sur lui-même comme un escargot dans sa coquille (*al-qawqa'iyya*). Mais cela va diamétralement à l'encontre du nationalisme qui est l'objet même de notre Congrès.

A la suite de ces attaques, M. Mzali, délégué tunisien prit la parole et s'efforça de défendre son

compatriote : « J'aurais voulu, dit-il, donner, moi aussi, mon opinion sur le nationalisme arabe et examiner les divers sens que ce concept a pris au cours des temps. Malheureusement le temps me fait défaut pour le faire. Je tiens cependant à dire un mot au sujet de l'affirmation de certains d'entre vous que M. Mes'adî ne croit pas dans le nationalisme arabe. Je puis vous assurer que si la Tunisie a tenu à participer au Congrès des écrivains arabes, c'est parce qu'elle est profondément convaincue qu'elle est un peuple authentiquement arabe. Elle croit fermement dans le nationalisme arabe comme M. Mes'adî y croit également. »



Enfin le dimanche 15 décembre, le Congrès clôtura officiellement ses séances. Un certain nombre de motions y furent lues ainsi qu'un appel des écrivains arabes aux écrivains du monde entier. Nous en donnons la traduction ci-dessous :

I. — Les écrivains arabes réunis en leur troisième Congrès au Caire, du 9 au 15 décembre 1957, pour étudier le problème de la littérature et du nationalisme arabe proclament leur foi en ce qui suit :

Le nationalisme arabe est une réalité qui émane des profondeurs de la conscience, de la pensée et du sentiment de tout Arabe où qu'il soit. Il est l'expression de la personnalité de la nation arabe dans ses aspirations, ses besoins et ses intérêts ainsi que des liens créés entre les fils de l'arabisme par l'histoire, la patrie et l'héritage culturel, l'unité de langue et la communauté de destin. Il est également l'expression d'une volonté de lutte en vue de libérer et d'unir la Nation arabe afin qu'elle puisse

participer d'une manière efficace à l'édification d'un monde libéré des fléaux de l'impérialisme, des horreurs de l'agression, des caprices des tyrans et ainsi s'associer à la défense et au progrès de la civilisation humaine.

Le nationalisme arabe dans sa marche vers la réalisation de ses objectifs travaille loyalement à l'édification d'une société arabe évoluée fondée sur la liberté, la justice sociale où le peuple peut exercer sa volonté et exploiter les ressources de sa richesse, relever son niveau et jouir d'une vie digne dans une atmosphère de sécurité et de paix.

Le nationalisme arabe, avec ses objectifs élevés, est un élan humain vers la réalisation d'idéaux élevés dans le domaine national et humain et, répudiant tout fanatisme qu'il soit communautaire ou racial, n'a d'autre ambition que d'assurer l'indépendance et la souveraineté de la Nation arabe ainsi que la sécurité de son territoire.

II. — Les lettres et le nationalisme arabe.

Le nationalisme arabe, fier de son héritage littéraire, veut que ses lettres le protègent et le dirigent, qu'elles l'élèvent en enrichissant l'esprit, en avivant les sentiments et en le poussant à l'action.

C'est pourquoi, le Congrès recommande aux écrivains de travailler :

1° à exprimer d'une façon fidèle les expériences de leur Nation et de leurs compatriotes, faisant ressortir leurs qualités nationales, décrivant leur vie avec ses souffrances et ses espoirs, dirigeant leur lutte pour l'unité et la libération totale.

2° à veiller à ce que l'intérêt apporté par l'écrivain à son passé et à son présent soit en fonction de l'aménagement d'un avenir plus digne pour sa patrie et sa nation (*li-watanihi wa qawmihi*).

3° à prendre soin de sauvegarder la beauté et les valeurs artistiques dans les productions littéraires.

III. — *La poésie et le nationalisme arabe.*

La poésie est un héritage national précieux. Il faut que cet héritage occupe la place qu'il mérite dans la culture littéraire en général mais spécialement dans celle des poètes. Aussi le Congrès recommande-t-il :

1° de prendre soin de cet héritage, d'en tirer profit, de lui procurer de nouvelles expériences afin qu'il puisse exprimer une vie nationale informée et progressive ;

2° de travailler à publier ce qui ne l'a pas été encore ;

3° de rééditer les œuvres devenues difficiles à trouver ;

4° de faciliter les moyens de le faire connaître au moyen d'expositions, d'explications et d'ouvrages de vulgarisation ;

5° d'insister sur l'importance de cette poésie dans les divers programmes d'enseignement ;

6° de publier des anthologies de cette poésie.

IV. — *La prose et le nationalisme arabe.*

La prose arabe avec toutes les ressources de publications, radio-diffusion dont elle dispose et les diverses formes nouvelles qu'elle a prises dans le conte, le roman, le théâtre, l'article, la composition sur des sujets les plus divers est une œuvre de particulière importance pour orienter la vie des peuples et former les jeunes générations. Aussi le Congrès recommande-t-il :

1° que les œuvres en prose sous leur diverses formes veillent à renforcer la conscience nationale,

à en aviver les sentiments, à promouvoir les buts humanitaires, à s'inspirer des hautes valeurs spirituelles, à préférer le bien commun, en veillant à la perfection technique ;

2° que les écrivains veillent à faire ressortir les qualités positives des personnages qu'ils décrivent surtout ceux qui expriment les valeurs arabes ;

3° que la langue arabe littéraire soit le moyen d'expression de cette prose sous toutes ses formes.

V. — *La critique et le nationalisme arabe.*

Le critique littéraire dans l'étape actuelle de la vie de la Nation arabe peut contribuer efficacement à l'orientation nationale en mettant en relief les valeurs artistiques, en exaltant les particularités nationales et les idéaux humains et en les faisant connaître aux lecteurs.

A cette fin, le Congrès recommande :

1° que les critiques littéraires prennent au sérieux leurs responsabilités, travaillant avec honnêteté « en profondeur » ;

2° la traduction des œuvres de critique littéraire ayant de la valeur ;

3° l'unification des termes techniques concernant la critique littéraire arabe ;

4° de fonder une revue dont le but fondamental serait de recenser la production littéraire, de la faire connaître, de la juger, de s'intéresser aux études de critique littéraire, d'en dégager les principes et les critères, de promouvoir l'amour de l'objectivité dans cette critique.

VI. — *Protection de l'écrivain et le nationalisme arabe.*

1. Le Congrès recommande aux gouvernements arabes de travailler à généraliser et à exécuter le

texte concernant la protection de la propriété littéraire dont il est fait mention dans l'accord de l'unité culturelle arabe.

2. Le Congrès demande avec instance aux pays arabes de pourvoir à la liberté des écrivains arabes, de veiller à leur dignité, de faire cesser à l'égard de ceux d'entre eux qui sont persécutés, toute mesure qui s'oppose à l'exercice de leur mission.

3. Il recommande aux écrivains arabes de ne pas coopérer avec les maisons d'édition qui portent préjudice à la mission de la littérature, de la liberté et du nationalisme arabes en publiant des ouvrages de propagande impérialiste, semant la division et le fanatisme.

4. Le Congrès recommande de laisser liberté entière pour l'envoi des livres entre les pays arabes et d'éliminer tous les obstacles qui s'opposent à leur diffusion.

VII. — Recommandations générales.

1. Le Congrès recommande de consacrer un prix à l'œuvre littéraire ayant une valeur artistique qui contribue à promouvoir le mouvement national et qui exprime les profondes tendances de l'âme arabe et de l'humanité. Ce prix serait décerné aux écrivains arabes à chacune des sessions du Congrès.

2. Le Congrès recommande l'organisation de festivals littéraires dans les divers pays qui ont enrichi l'héritage arabe et de profiter de ces occasions pour enraciner le goût littéraire et les objectifs nationaux.

3. Le Congrès recommande de tenir des réunions particulières pour les divers secteurs de l'activité littéraire afin de permettre aux écrivains de

se connaître, de coopérer, de se communiquer leurs expériences respectives.

4. Le Congrès recommande de patronner le mouvement de traduction, de l'aider matériellement et moralement pour qu'il devienne un moyen de consolider et de développer la production littéraire et d'assurer un échange entre la littérature arabe et les autres littératures du monde.

5. Le Congrès recommande de généraliser l'emploi de l'arabe littéraire dans les différentes étapes de l'enseignement.

6. Le Congrès recommande aux Académies, en vue de rendre plus parfaits les moyens de maîtriser la langue arabe classique, de rechercher dans le langage populaire les mots classiques qui s'y trouvent afin d'en généraliser l'usage, de corriger ce qui est susceptible de l'être, de permettre, si possible, l'usage de certains termes.

7. Le Congrès recommande à la Fédération des écrivains, dès qu'elle sera formée, de s'efforcer d'établir des liens entre elle et les fédérations similaires.

Enfin nous terminerons ce compte-rendu en reproduisant l'appel lancé par le Congrès des Ecrivains Arabes aux écrivains du monde entier.

« O écrivains du monde entier !

A un moment où l'inquiétude pèse si lourdement sur la conscience humaine parce que des puissances de trahison et d'agression s'accrochent à leurs ambitions et à leurs crimes et que, pour satisfaire ces ambitions et ces crimes, elles s'engagent dans une voie qui risque de conduire le monde à un carnage général et à un gigantesque incendie, à ce moment même, éclate le rôle immense que joue notre Nation arabe pour sauver l'humanité et pour

rendre service à la cause de la civilisation et de la paix.

La Nation Arabe reparait aujourd'hui, avec un nouveau visage, sur la scène de l'histoire. Elle lutte contre l'impérialisme pour défendre ses droits sacrés de liberté et de souveraineté. Elle passe cependant aux yeux des autres parties du monde pour un pays que les impérialistes ont pris l'habitude de considérer seulement avec le regard des hommes forts et tyranniques qui persécutent ses habitants, font couler leur sang et pillent leurs biens. Depuis déjà quelques années, l'impérialisme a établi en Palestine l'Etat d'Israël. Il a arraché un pays à ses habitants, a dispersé un million de réfugiés comprenant des vieillards, des femmes et des enfants. Ce nouvel état demeure comme un poignard planté dans la chair du peuple arabe, comme un revolver dans la main de l'impérialisme qu'il tient braqué contre les droits des Arabes, contre leurs aspirations légitimes et sacrées.

Hier encore, les impérialistes anglais et français ont lancé avec les Sionistes, une attaque traîtresse contre la République arabe d'Egypte, ils ont occasionné de sauvages destructions partout où leur main criminelle a pu mettre son étreinte avant d'être ignominieusement chassés.

Hier aussi, l'impérialisme anglais a, comme vous le savez, répandu la destruction et la corruption dans l'Oman arabe. Cet impérialisme ne cesse de maintenir sa pression et ses attaques contre le Yémen arabe.

A son tour, l'impérialisme américain pousse la Turquie à menacer la République syrienne arabe pour la contraindre de se détourner de la voie arabe de libération qu'elle s'est choisie, — voie qu'elle ne pouvait pas ne pas se choisir.

De son côté, l'impérialisme français poursuit sa lutte sauvage contre le peuple algérien : il pille ses terres, emprisonne et tue ses hommes libres, le dénationalise, lui ferme, par le fer et le feu, le chemin de l'autonomie et de la liberté et cherche à l'anéantir.

O écrivains du monde ! vous qui êtes la voix de la conscience de l'humanité, vous qui exprimez le soin jaloux qu'elle met à maintenir la civilisation et la paix, son désir ardent et profond d'un avenir plus heureux pour l'humanité, vous les lutteurs dont la voix s'est faite entendre dès qu'un seul penseur était maltraité, qu'un seul compatriote était persécuté, nous vous saluons et nous saluons votre souci vigilant de sauvegarder les valeurs du beau, du bien et du vrai.

Au moment où nous remercions certains d'entre vous pour leur noble défense de nos droits, nous vous demandons à tous d'exprimer unanimement votre approbation pour la lutte que nous menons contre l'agression impérialiste sous toutes ses formes. Nous vous demandons de comprendre qu'il ne s'agit pas seulement de notre libération, de notre souveraineté, de notre indépendance, qu'il ne s'agit pas d'un pur droit théorique d'un seul peuple mais qu'il s'agit aussi du problème de la civilisation, de l'humanité et de la paix mondiale. L'impérialisme continue à considérer notre terre comme un domaine dont il peut disposer à son gré, qu'il peut utiliser comme combustible pour allumer une guerre universelle qu'il préparerait, dans une aventure folle de suicide, qui exposerait tout l'héritage humain à un mortel danger.

Notre terre est notre patrie, ce n'est pas un vide que les impérialistes peuvent remplir. C'est une patrie que nous voulons libre et souveraine où l'Arabe puisse construire une nouvelle vie heureuse.

se, au service de la civilisation, de la vérité et de la paix.

Nous refusons que notre patrie devienne, pour quiconque, une zone d'influence. Nous sommes amis de ceux qui reconnaissent nos droits, ennemis de ceux-là seuls qui les nient.

O hommes libres ! Si vous joignez votre voix à notre lutte âpre et amère, si vous nous aidez à empêcher les impérialistes agresseurs de sévir sauvagement dans des terres qui nous sont très chères, — l'Algérie, la Palestine, l'Oman, — vous rendrez un éminent service à l'humanité en accomplissant la part la plus sérieuse de la mission qui vous incombe dans le temps présent. » (1)

Georges C. Anawati

(1) Sur ce Congrès, cf. aussi l'intéressant article de M. Jean Monset comportant des jugements de valeur et utilisant surtout, semble-t-il trois articles de Mahmoud Mas'adi (Messadi) parus dans l'**Action** de Tunis (6, 13 et 20 janvier 1958), que nous n'avons pas pu consulter. L'article de M. Monset est intitulé : **A propos du Congrès des écrivains arabes** (dans **Orient**, 1er trimestre 1958, p. 39 - 45).